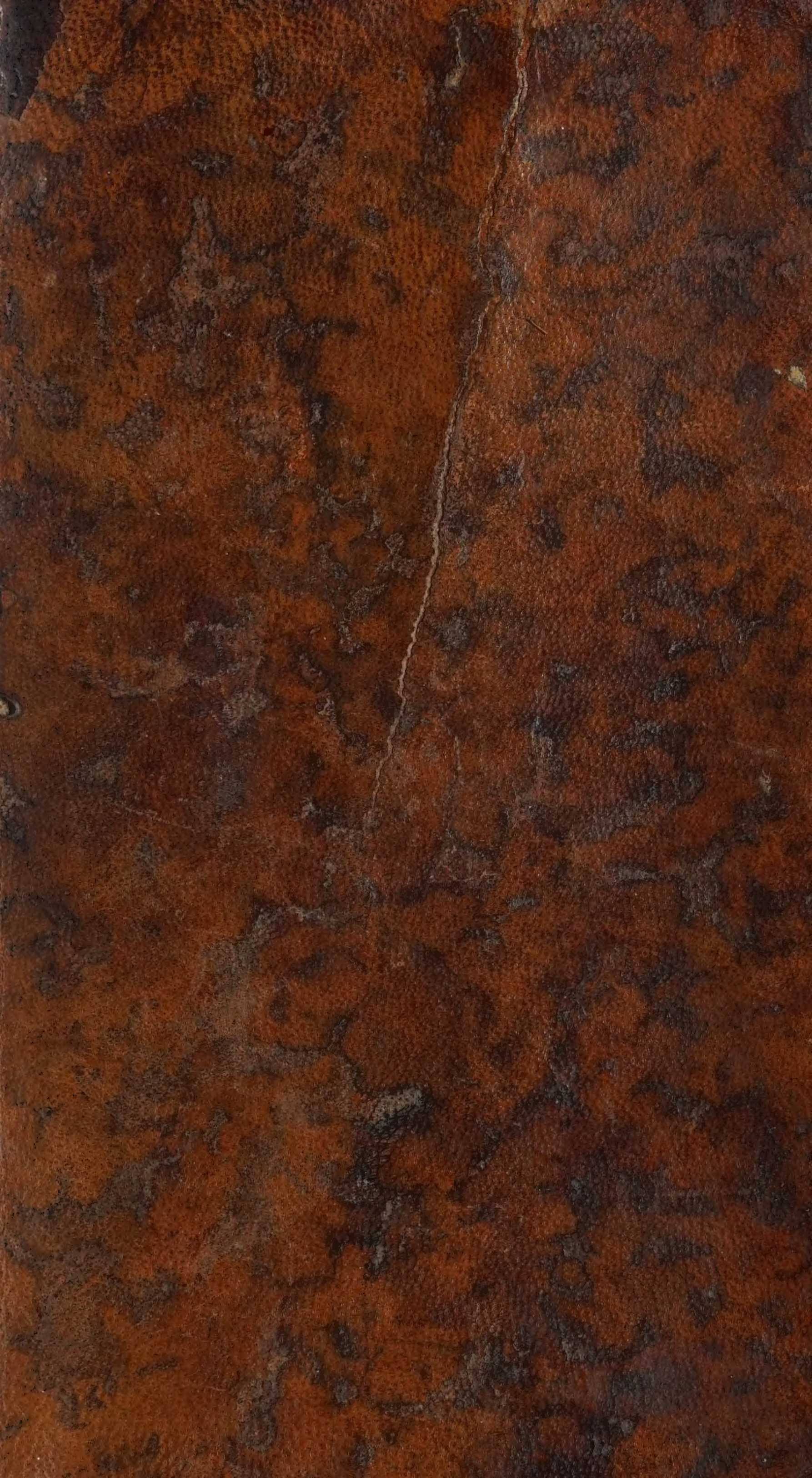






Monsieur d'hauteroche
1845

Par le P.
Dom. Bouhours
500
xa

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où les mots des Devises sont expliqués.



A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE SEIGNELAY,
SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaisir à lire l'Ouvrage que je vous présente. Un

esprit aussi délicat que le vôtre trouve peu de choses qui le satisfassent ; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement.

Du moins, MONSEIGNEUR, *si vous n'avez pas sujet d'être fort content de mes Entretiens, j'ose dire que vous devez l'être un peu de moi. Vous savez combien je suis touché de votre mérite ; & que depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'admire en vous des qualités qui ne se rencontrent guere ensemble : un génie propre pour les sciences & pour les affaires ; un esprit également vif & solide, une mémoire prodigieuse, avec un discernement fort juste ; beaucoup de feu, & en même-temps beaucoup de discrétion,*

ſoit qu'il faille parler ou ſe taire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roi & pour le bien de l'Etat : il vous eſt commun avec tous ceux de votre Maiſon.

Ce ſont ces qualités extraordinaires, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majeſté à vous donner dans un âge peu avancé une des Charges du Royaume qui demande le plus de capacité & de prudence. Ce ſage Prince a jugé qu'étant auſſi éclairé & auſſi habile que vous êtes, vous n'aviez pas beſoin d'être conſommé dans les affaires pour y réuſſir, & que vos propres lumieres pouvoient vous tenir lieu d'une longue expérience. Auſſi quelque bonté qu'il ait pour Monſeigneur votre Pere, il*

a considéré votre Personne en vous faisant Secrétaire d'Etat. Dans les autres occasions il a récompensé les services que ce fidele Ministre lui a rendus : mais en celle-ci il a eu égard particuliérement aux services que vous pouviez vous-même lui rendre.

Je ne m'étonne pas après cela, MONSEIGNEUR, *de l'application avec laquelle vous travaillez pour remplir tous les devoirs de votre Charge, ni du soin que vous prenez de vous instruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus capable. Que ne doit-on point faire, quand on a à soutenir le jugement du plus grand Monarque du monde?*

Au reste, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour*

Ariſte & pour Eugene, je n'ai pas deſſein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plupart des gens qui vous approchent: tout ce que je prétends, eſt de contribuer quelque choſe à votre divertiſſement dans les heures où vous prenez un peu de relâche, & de vous marquer le profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, B. J.



TABLE DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.

LA MER, page 1.

II. ENTRETIEN.

LA LANGUE FRANÇOISE, 44.

III. ENTRETIEN.

LE SECRET, 178.

IV. ENTRETIEN.

LE BEL ESPRIT, 217.

V. ENTRETIEN.

LE JE NE SAIS QUOI, 267.

VI. ENTRETIEN.

LES DEVISES, 289.

LES



LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

LA MER, PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariſte & Eugene ſe rencontrerent en Flandres, dans une Ville maritime, durant la plus belle ſaiſon de l'année. Comme la fortune les avoit preſque toujours ſéparés depuis qu'ils ſont liés d'amitié, ils furent fort aiſes de ſe retrouver, après une ſi longue

abſence, & d'avoir occaſion de jouir un peu à loiſir de l'entretien l'un de l'autre. Ils réſolurent pour cela de ſe voir tous les jours; & afin de le faire avec plus de liberté, ils choiſirent pour le lieu de leur entrevue, un endroit commode & agréable au bord de la Mer. Car, outre qu'en cet endroit le ſable eſt ferme & uni, (ce qui rend la promenade aiſée) on voit, d'un côté, une Citadelle fort bien bâtie, & de l'autre, des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la côte, & qui repréſentent dans la perſpective, quelque choſe de ſemblable à de vieux Palais tombés en ruine.

C'eſt là qu'Ariſte & Eugene eurent quelque temps, de ces converſations libres & familieres qu'ont les honnêtes gens, quand ils ſont amis, & qui ne laiſſent pas d'être quelquefois ſpirituelles, & même ſavantes, quoiqu'on ne ſonge pas à y faire paroître de l'eſprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent ſur le rivage pour ſe promener, Eugene s'attacha d'abord à conſidérer la Mer, qui étoit alors pleine, & qui n'étoit point trop émue. Puis tout d'un coup ſe tournant vers ſon ami, n'eſt-ce pas

là, mon cher Ariſte, lui dit-il, un admirable ſpectacle ? & n'en êtes-vous pas touché comme moi ? Il faudroit être aveugle ou ſtupide, répondit Ariſte, pour n'en être pas charmé; & je trouve cette petite rêverie où vous vous êtes laiſſé aller, la plus raiſonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la Mer, pourſuivit-il : je fis dans ma jeuneſſe un voyage exprès pour la voir, & je ne fus pas moins ſurpris en la voyant la premiere fois, que vous l'êtes. La merveille eſt, que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vue depuis, & que je l'admire encore aujourd'hui comme ſi je ne l'avois jamais vue.

A ce que je vois, dit Eugene, vous y trouvez quelque choſe de bien merveilleux. Oui, ſans doute, reprit Ariſte. Cette immenſe étendue d'eaux; ce flux & ce reflux, le bruit, la couleur, les figures différentes de ces flots qui ſe pouſſent réguliérement les uns les autres, ont je ne ſais quoi de ſi ſurprenant & de ſi étrange, que je ne ſache rien qui en approche. A force de voir les autres objets, on ceſſe de les admirer, on s'y accoutume, on s'y apprivoiſe, pour parler ainſi. On ne regarde preſque plus le Soleil que

quand il s'éclipse, parce qu'on le voit tous les jours, & qu'après l'avoir une fois vu, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de même de la Mer; elle paroît toujours nouvelle, parce qu'elle n'est jamais en un même état. Tantôt elle est tout-à-fait tranquille, & ses ondes sont si unies, qu'on la prendroit pour une eau dormante; tantôt elle est un peu émue, comme la voilà maintenant. Il y a des heures qu'elle est étrangement agitée. Elle est haute en un temps, & basse en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle se retire. Elle change de couleur presque à tout moment: après une grande agitation, elle est toute blanche d'écume; quand le Soleil se leve ou se couche, il semble qu'elle soit toute en feu. Tantôt elle paroît de couleur de pourpre, tantôt elle paroît verte ou bleue. Ces couleurs différentes se mêlent quelquefois ensemble, & ce mêlange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ses flots n'est quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à rêver agréablement: mais c'est aussi quelquefois un mugissement épouvantable qu'on ne peut ouir sans frayeur. Vous savez ce qu'en a dit un de nos Poëtes:

Tantôt l'onde brouillant l'arene,
Murmure & frémit de courroux,
En se roulant sur les cailloux
Qu'elle apporte & qu'elle rentraîne.

En un mot, il y a tant de variété dans le même objet, que les yeux ne se lassent jamais de le voir, & que l'esprit y trouve toujours dequoi admirer.

Tout cela est fort bien remarqué, dit Eugene; & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que soit la Mer, elle est toujours admirable. Mais dites-moi, je vous prie, en quel état elle vous plaît davantage: l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vrai, répondit Ariste, je n'ai encore rien décidé là-dessus: mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en pense, je prendrai mon parti aisément; & sans délibérer davantage, je sens bien déja que la Mer me plaît beaucoup plus quand elle est tranquille, que quand elle est agitée.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre gout, reprit Eugene. Il me semble que la Mer n'est jamais si belle que dans sa colere; lorsqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit d'une maniere effroyable, & qu'il se fait

une eſpece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entre-choquent avec tant d'impétuoſité; ces montagnes d'eau & d'écume, qui s'élevent & qui s'abaiſſent tout d'un coup; ce bruit, ce déſordre, ce fracas, tout cela inſpire je ne ſais quelle horreur accompagnée de plaiſir, & fait un ſpectacle également terrible & agréable :

Bello in ſi bella viſta anco e l'horrore,
Et di mezo la tema eſce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaiſe, dit Ariſte; tout y eſt doux, tout y eſt beau. C'eſt une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plait tant; & la beauté de la Mer en cet état reſſemble tout au plus à celle de ces perſonnes qui n'ont, ni vivacité, ni eſprit. Je ne comprends pas, dit Ariſte en ſouriant, qu'un emportement de colere puiſſe donner de la grace. Je pourrois vous répondre, repartit Eugene, qu'il y a des perſonnes à qui un peu de colere ne ſied pas mal. Mais quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens toujours que la Mer n'eſt jamais plus belle que quand elle eſt irritée : c'eſt alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle ſe fait regarder avec admiration.

Eh quoi, interrompit Arifte, n'eft-ce pas un beau fpectacle que cet élément, quand une profonde paix y regne fous un ciel ferein ? & n'y a-t-il pas beaucoup de plaifir à promener fes regards fur une étendue fi vafte & fi unie ? N'eft-ce pas encore une chofe très-agréable, que de voir un navire bien équipé aller pompeufement fur les eaux, comme un grand corps qui femble fe mouvoir de foi-même ? Mais auffi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertiffe même davantage, que de voir un navire fervir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à votre aife, interrompit Arifte : fi vous vous étiez rencontré comme moi dans un naufrage, je fuis fûr que de l'humeur dont vous êtes, vous ne trouveriez pas la Mer fort belle dans fa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confeffiez, pourfuivit-il, qu'il a fallu être bien hardi, pour s'expofer la premiere fois à un fi furieux élément. Je l'avoue, dit Eugene, & je fuis même d'avis que, fans nous piquer mal à propos de hardieffe, nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-être que la Mer cour-

roucée sera encore plus belle dans l'éloignement & en perspective : joint qu'on n'a pas, ce me semble, l'esprit assez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans sa fureur ; & si je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de périr, pour prendre ce divertissement à son aise.

Comme ils s'entretenoient de la sorte, ils apperçurent un grand vaisseau qui ne faisoit que de sortir du port, & qui cingloit à pleines voiles en haute Mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder ; &, lorsqu'il commmença à s'éloigner, Ariste reprit aussi-tôt la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit, ni les tempêtes, ni les écueils, ni les monstres de la Mer ; sans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps, & d'aller aux extrêmités de la terre par des chemins si courts, qu'à la mesurer par-là, elle ne paroît pas bien grande. (1) C'est à l'heureuse témérité de cet homme intrépide, que

(1) Illi robur & æs triplex circa pectus erat qui fragilem truci commisit pelago ratem. *Horat. lib. 1, Od. 2.*

nous ſommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des Mers : c'eſt lui qui, par ſon exemple, a encouragé ceux qui l'ont ſuivi, à aller découvrir, au travers de mille dangers, des terres autrefois inconnues : c'eſt par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le ſecret de réunir ce que la nature a ſéparé par des eſpaces infinis. Car la navigation fait aujourd'hui la liaiſon de tous les peuples : les mêmes eaux qui diviſent le monde nouveau de l'ancien, ſervent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes aſſez habiles, pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempêtes, & aſſez hardis, pour mépriſer tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moi, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon, qu'un homme ait appris aux autres à ſe briſer contre les rochers, à mourir ſans ſépulture, & à chercher une nouvelle eſpece de mort ſur la Mer, comme s'il n'y en avoit pas aſſez ſur la terre. (1) Si vous me croyez, continua-t-il,

(1) Satis non fuit hominem mori, niſi periret, & inſepultus. *Plin. hiſt. nat. lib. 19, proœm.*

nous ne nous exposerons point à ces dangers-là ; & quoique les coquilles que la Mer jette sur le rivage, ne soient pas si précieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein, nous nous contenterons de nous promener le long de ses côtes : (1) aussi-bien l'état de notre fortune n'a pas besoin des trésors du nouveau monde, & apparemment notre intérêt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariste & lui s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles, ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lélius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si bien le bord de la Mer, & où l'on voit une variété infinie de figures & de couleurs, dit Ariste, ne sont ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle se joue, ni où elle s'égaie davantage. (2)

(1) Non est meum, si mugiat Africis malus procellis, ad miseras preces decurrere, & votis pacisci, ne Cypriæ Tyriæque merces addant avaro divitias mari. *Hor. epod.* 2.

(2) Concharum genus, & in iis mira naturæ ludentis varietas. *Plin. hist. nat. lib.* 9, *c.* 33.

Ne diriez-vous pas, reprit Ariſte, que ce ſont des ouvrages de l'art, tant elles ſont réguliérement travaillées ? Je dirois preſque avec un Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature, pour ſe divertir, imite quelquefois celui qui fait toujours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per dilette
L'imitatrice ſua ſcherzando imiti.

Mais que dites-vous, pourſuivit Ariſte, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles ſur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richeſſes dans ſes abymes ? Je me ſouviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profuſion de petites choſes ; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de ſoin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariſte s'étant aſſis auprès des dunes pour conſidérer la Mer qui ſe retiroit doucement, & qui laiſſoit ſur le ſable en ſe retirant la trace & la figure de ſes ondes, avec de l'écume, du gravier & des coquilles ; ils furent quelque temps à rêver l'un & l'autre, ſans ſe dire preſque rien : & leur converſation auroit peut être langui plus long-temps, ſi Eugene ne l'eût réveillée en demandant bruſquement à ſon

ami quel étoit le ſujet de ſa rêverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils ſont venus, répondit Ariſte, ſans ſonger à la cauſe d'un ſi admirable mouvement ? Mais c'eſt en vain que j'y ſonge, ajouta-t-il ; comme je ne ſuis point Philoſophe, je n'y comprends rien. Quand vous ſeriez auſſi Philoſophe qu'Ariſtote, dit Eugene, vous ne ſeriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne ſavez-vous pas ce que diſent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pu comprendre le flux & le reflux après une méditation profonde, il ſe précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par ſa mort que cette queſtion étoit l'écueil de la Philoſophie, & l'abyme où ſe perd l'eſprit humain. On n'a pas laiſſé de raiſonner beaucoup ſur le flux & le reflux depuis la mort d'Ariſtote, repartit Ariſte ; & je meurs d'envie de ſavoir ce que les Savans en ont dit, quand ce ne ſeroit que pour m'en divertir : car ils ont coutume de dire de plaiſantes choſes ſur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curioſité j'ai bien la mine de ne ſavoir jamais rien de ce qu'ils penſent là-deſſus, ſi vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me diſant leurs penſées : dites-les-moi,

Je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous ſavez ſur le chapitre du flux & du reflux. En vérité, repliqua Eugene, je n'y ſuis pas ſi ſavant que vous penſez, & je ne ſais que vous en dire. Mais puiſque vous le voulez abſolument, je vous dirai ce que j'en ai lu autrefois. Il me ſemble que Platon s'eſt imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la Mer, & que les eaux qui ſortent impétueuſement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la même impétuoſité qu'elles en ſortent, produiſent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que cela venoit de je ne ſais quels eſprits qui ſoufflent ſous l'océan, & qui ébranlent les flots par leur ſouffle.

D'autres Philoſophes ſe ſont perſuadés, que des feux ſouterrains faiſoient bouillonner la Mer, en s'allumant; que ce bouillon ſe répandoit peu à peu, & ceſſoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns diſent que l'air enfermé au deſſous des eaux, pouſſe la Mer, la ſouleve, l'étend vers ſes bords; que la Mer, après avoir cédé quelque temps, repouſſe l'air avec d'autant plus de violence, qu'elle a ſouffert plus de contrainte.

Il y en a qui croient que le fond de la Mer étant inégal & plus creux au milieu qu'au bord, les eaux de tous les rivages se précipitent dans les endroits les plus bas; mais que venant à se rencontrer toutes ensemble, elles se choquent & se chassent les unes les autres, de sorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivieres qui arrosent la terre, sont la cause du flux & du reflux; comme si en sortant de la Mer, elles la faisoient couler avec elles, & qu'en y revenant elles la fissent rebrousser & se replier sur elle-même.

Si les rivieres font cet effet-là, interrompit Ariste, ne pourroit-on pas dire de chaque fleuve ce que le Tasse a dit du Pô, qu'il semble porter la guerre à la Mer, au lieu d'y porter un tribut?

e pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Oui, repartit Eugene en riant; dans la pensée de ces Philosophes tous les fleuves, même les moins rapides, sont des séditieux qui troublent le repos de l'Océan, par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus sérieusement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je sais sur le flux & sur le

reflux, quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journaliere du premier mobile, comme si le Ciel en tournant, donnoit le branle aux eaux, aussi bien qu'aux astres.

Galilée explique ce mouvement de la mer, par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Astronome prétend, si je ne me trompe, qu'à mesure que la terre est emportée vers l'orient par un mouvement inégal; les eaux de la Mer, qui sont contenues dans les concavités de la terre, se retirent vers l'occident, jusqu'à ce que le même mouvement de la terre venant à se ralentir, elles retournent par leur propre poids au lieu d'où elles sont sorties.

Un Mathématicien de notre temps pense que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a sur son axe; comme si la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au septentrion, & puis se relevant du septentrion au midi, faisoit aller & revenir les eaux, selon la diversité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de finesse, décident la chose par une voie plus courte & plus aisée: ils disent, sans tant de façon, que la Mer a d'elle-même cette agitation périodique; ou qu'un

Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainsi ses flots.

Les plus fins ont recours aux astres. Les uns veulent que le soleil dilate les eaux par sa chaleur ; que les eaux étant dilatées, & demandant un plus grand espace, elles se répandent sur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'astre qui domine sur les corps humides, & qui a une telle sympathie avec la Mer, que l'une change réguliérement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une devise, laquelle a pour corps une Mer sous une lune, & pour ame ces paroles :

Con sus mudanças me mudo. (1)

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu près semblable à celle de l'aimant : ils disent que la lune attire les eaux à soi par une vertu secrete, & qu'elle en forme une bosse, qui venant à s'ouvrir, se répand de part & d'autre sur les bords, d'où ces eaux se retirent ensuite, pour se rétablir en leur état naturel.

(1) Ses changemens me font changer.

Quelques-uns ſoutiennent que la lune paſſant ſur la Mer, preſſe l'air entre ſon globe & cet élément; que l'air preſſé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtés; ce qui fait le flux: que l'eau ſe déſenfle, & ſe remet peu à peu en ſa premiere ſituation, à meſure que la lune paſſe; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philoſophes les plus plaiſans, à mon gré, ſur ce ſujet, ſont ceux qui tiennent que ce mouvement eſt une fievre, laquelle a ſes accès, ſes redoublemens & ſes ſymptomes. Ils font de grands raiſonnemens pour établir leur doctrine, & ils diſent, entre autres choſes, que comme la fievre ſe forme par l'amas de quelques humeurs, dont il ſe fait une eſpece de levain, qui aidé d'un agent extérieur, ce ſont leurs termes, s'échauffe peu à peu, ſe pourrit, s'enfle & corrompt toute la maſſe du ſang: ainſi le mouvement dont nous parlons, s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la Mer, leſquelles étant élevées ſe cuiſent, ſe pourriſſent, & ſe fermentent par l'impreſſion de cet aſtre, juſqu'à ce qu'il s'en faſſe un levain, qui altere & qui gonfle toute la Mer.

Au reſte, ils trouvent des convenances admirables entre cette fievre & les

nôtres. Ils pensent expliquer fort bien, suivant leurs principes, d'où vient le frissonnement & le tremblement des flots; pourquoi l'eau croît & décroît peu à peu, & à des heures réglées. Ils disent que la Mer se purge de temps en temps, comme les malades ont coutume de faire; & que tous ses excrémens ne sont pas de la nature de l'ambre gris : car ils ajoutent que près de Messine elle se décharge réglément de certaines matieres fort puantes, & qu'à Venise elle laisse après son reflux une très-mauvaise odeur. Ils disent même qu'elle n'est pas exempte des sueurs de la fievre, & que les écumes salées qu'elle jette durant ses grandes tempêtes & ses grands flux sont les sueurs de ses grands accès.

A ce que je vois, dit Ariste en riant, ces purgations & ces sueurs lui sont assez inutiles : car enfin elle est toujours agitée de sa fievre, & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux que la fievre ne quitte jamais, & dont elle imite si bien les rugissemens quand elle est irritée. Pourquoi ne le feriez-vous pas, répondit Eugene? Les Pythagoriciens, les Platoniciens & les Stoïciens qui étoient pour le moins aussi raisonnables & aussi sages que vous, ont bien cru que la Mer étoit un grand

animal, qui faisoit le flux en poussant son haleine, & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Ariste, & c'est dommage, ajouta-t-il, que quelqu'un de ces Philosophes n'ait vécu jusqu'au siecle passé: il n'auroit pas eu de peine à rendre raison, pourquoi l'an 1550 le flux & le reflux cessa un jour entier aux côtes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'embouchure de la Tamise; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoison, & le second une toux de cet animal. *Sander. lib. 2, de Schism.*

Mais si la Mer est un animal, continua-t-il, c'est sans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte; les chameaux & les éléphans ne sont rien en comparaison d'elle: on lui a vu porter autrefois des villes entieres dans des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse, & elle porte tous les jours des navires qui valent presque des villes.

C'est aussi, reprit Eugene, de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuse: elle dévore non-seulement les hommes & les navires, mais aussi les villes & les Royaumes:

ocean vorace;
Ocean, che non pur le merci, e i legni;
Ma intere inghiotte le cittadi, e i regni.

Ce Prince qui fouetta la Mer, & qui y fit jetter des chaînes pour la réduire sous son obéissance, étoit sans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal, & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes féroces, que l'on châtie & que l'on enchaîne, quand on veut les apprivoiser & les adoucir.

Mais dites-moi, mon cher Ariste, de tant d'opinions différentes laquelle est-ce qui vous plaît le plus? A vous parler sincérement, repartit Ariste, elles ne me plaisent guere toutes. Cela vient peut-être de ce que n'étant, ni Philosophe, ni Astronome, ni Médecin, je n'ai pas l'esprit de les bien comprendre. Vous avez raison, reprit Eugene, de n'en être pas fort content. Les unes sont évidemment fausses; les autres ne sont pas trop raisonnables; pas une n'explique tout ce qu'il y a de singulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les astres, ne peuvent dire pourquoi la Mer commence à monter quand la lune se leve sur notre horizon, ou sur celui de nos antipodes; pourquoi le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell'aqua*, est précisément quand la lune est à son midi:

pourquoi les marées ſont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes ; pourquoi elles s'augmentent aux ſolſtices & aux équinoxes, & beaucoup plus à l'équinoxe de l'Automne qu'à celui du Printems : ponrquoi le flux & le reflux ſe fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoi la Mer eſt réguliérement ſix heures à monter & ſix heures à deſcendre : & pourquoi enfin elle retarde preſque d'une heure tous les jours.

Mais auſſi les opinions qui attribuent tout aux aſtres, n'expliquent pas toutes les inégalités de ce mouvement : d'où vient, par exemple, qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie, ni preſque dans toute la Mer Méditerranée, excepté à Veniſe ; qu'il n'y en a point dans la Mer Baltique, ni dans la côte Septentrionale de la Mer Pacifique, quoiqu'il ſoit aſſez grand dans les côtes méridionales de cette Mer ; d'où vient que ſous la zone torride il eſt fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la Mer Rouge, & preſque inſenſible en d'autres, comme dans le Golfe du Mexique, à l'Iſle de Saint-Thomas & aux Moluques : pourquoi dans la Nouvelle-France & à la côte

de Bourdeaux, la Mer monte en cinq heures & defcend en fept : pourquoi dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures & le reflux huit : pourquoi l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoi dans une certaine Mer des Indes l'eau eft quinze jours à monter, & quinze jours à defcendre : pourquoi vers le pole Arctique le flux & le reflux fe fait réglément deux fois le jour, fans qu'il fe faffe jamais la nuit : pourquoi il ne fe fait que la nuit dans la Mer Perfique, & qu'il ne fe fait que le jour dans la Mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raifon, d'où vient que dans les ports de Cambaya, les grands flux ne font qu'à la pleine lune ; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en eft pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune ; d'où vient que dans la Mer Adriatique les marées font plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées font deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes : pourquoi les marées croiffent à la nouvelle lune, lorfque cet aftre a

le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à se fortifier : enfin, pourquoi le flux se fait aussi réglément à nos rivages, quand la lune est sous notre horizon, que quand elle est sur nos têtes, & qu'elle bat à plomb sur la Mer.

Ces bizarreries du flux & du reflux, si j'ose parler de la sorte, sont encore plus étranges que celles de la lune ; & je ne vois pas que cet astre, tout changeant qu'il est, puisse être la cause de tant de diverses agitations. En voici d'autres qui ne sont pas moins irrégulieres, ni moins surprenantes.

En de certains ports très-éloignés les uns des autres, & situés sous des climats différens, le flux de chaque jour est le même ; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi, par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam, quand elle baisse aux côtes de Frise.

En quelques lieux la Mer s'enfle jusques à la hauteur de quatre-vingt coudées, comme on voit aux ports de Bretagne ; en d'autres endroits elle s'éleve à peine d'un pied, ou d'un demi-pied, comme à Marseille, à Ancone, & aux Isles de l'Amérique.

Le flux & le reflux ne se fait pas

peu à peu par-tout: il y a des côtes où la Mer vient avec tant de précipitation & tant de violence, qu'elle couvre, en un instant, tout le rivage, & d'où elle se retire si vîte, qu'elle semble disparoître tout d'un coup. Il y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vîtesse, quoique le flux s'y fasse très-lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plupart des côtes de Flandres, la Mer se répand jusques à neuf mille pas: en Angleterre elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues: elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amérique, elle repousse la riviere des Amazones jusqu'à cent lieues; elle repousse encore plus loin le fleuve de Saint-Laurent dans le Canada, quoique ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la Mer méditerranée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme vous voyez; & pour bien démêler un mouvement si régulier & si irrégulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause qui en expliquât tous les accidens & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes

losophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariste, de n'être pas plus éclairés dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moi, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. (1) Il y a des mysteres dans la nature comme dans la grace, incompréhensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence, mais à savoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser notre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fût caché aux hommes.

Vous le prenez bien, répondit Ariste, & assurément nous ne saurions mieux faire, vous & moi, que d'entrer dans les pensées d'un grand Prophete, en nous écriant avec lui à la vue de cet élément : *Les élévations de la Mer sont admirables. Le Seigneur est admirable dans les eaux.* (2) On peut sans doute y admirer Dieu comme dans sa parfaite image, dit Eugene : car enfin la Mer repré-

(1) At mihi semper, tu quæcunque moves tam crebros causa meatus, ut superi voluere, late. *Lucan. l.* 1.

(2) Mirabiles elationes Maris, mirabilis in altis Dominus. *Psal.* 92.

ſente non-ſeulement ſa grandeur, ſon immenſité, les abymes de ſa providence & de ſa ſageſſe; mais encore ſa miſéricorde & ſa juſtice, la pureté & la plénitude de ſon être. C'eſt ce qu'un de mes amis a exprimé aſſez heureuſement en ces vers :

Son calme nous fait voir un Dieu plein de douceur ;
Sa colere, d'un Dieu le courroux formidable ;
Et ſon affreuſe profondeur,
Des deſſeins éternels l'abyme impénétrable.
Comme Dieu, dans ſon ſein, parmi ſes flots d'azur
Elle ne ſouffre rien d'impur :
Immenſe comme lui, toujours pleine & féconde,
Elle donne toujours ſans jamais s'épuiſer ;
Et ſans jamais ſe diviſer,
Elle répand par-tout les tréſors de ſon onde.

Mais ne remarquez-vous pas, pourſuivit Ariſte, que la Mer a pluſieurs faces ; & que ſi d'un côté elle eſt l'image de Dieu, de l'autre elle eſt l'image du monde, & de la vanité des choſes humaines ? Ces calmes & ces tempêtes qui ſe ſuccedent à toute heure ; ces flots

qui ſe pouſſent & qui ſe choquent ſans ceſſe ; ces vents favorables, & ces vents contraires ; ces navigations heureuſes, & ces naufrages qui ſe font ſouvent juſques dans le port ; tout cela n'eſt-il pas une fidele peinture de ce qui ſe paſſe dans la vie ? Y a-t-il une Mer plus inconſtante que la cour des Princes ? Y en a-t-il même une plus périlleuſe ? De quelque côté qu'on ſe tourne, ce ne ſont qu'écueils d'autant plus dangereux, qu'ils ſont couverts. Le vent le plus favorable eſt quelquefois le plus contraire ; & ſi nous en croyons un ſaint Pere qui regardoit le monde comme nous, dans le rapport qu'il a avec la Mer, il en faut tout craindre juſqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne ſoyez point en aſſurance. Quoique cette Mer ſoit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y ſouffle qu'un doux zéphyr ; il y a des montagnes cachées ſous une ſurface ſi égale. L'ennemi, le péril eſt au dedans ; ce grand calme eſt une tempête.* (1) Et delà vient auſſi, pourſuivit Ariſte, que ceux qui ſe fient

(1) Nolite credere, nolite eſſe ſecuri. Licet in modum ſtagni fuſum æquor arrideat ; licet vix ſumma jacentis elementi terga ſpiritu criſpentur ; magnos hic campus montes habet. Intus incluſum eſt periculum ; intus eſt hoſtis. Tranquillitas iſta tempeſtas eſt. *S. Hier. Ep. ad Heliodor.*

à ces belles apparences ſont toujours trompés.

Miſero nochiero
Ch'al luzinghiero
Venticel preſta ſede.
L'abandonato pino
Al fine affonda
Dentro aquell' onda,
Onde cherzo il matino.

Puiſque le monde eſt une Mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaiſirs qu'on y goute ſoient détrempés d'amertume, & que les biens qu'on y poſſede, ſoient de la nature de ces eaux ſalées, qui allument la ſoif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariſte, c'eſt que la plupart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la Mer comme du lait, (1) pour uſer d'un mot de l'Ecriture-Sainte. Mais puiſque nous voilà ſur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir qu'un peu de ſable dompte toute la fureur de la Mer, ſans nous faire des reproches à nous-mêmes du déréglement de nos paſſions, que rien ne peut vaincre?

Il eſt vrai, reprit Eugene, que cette obéïſſance de la Mer a quelque choſe

(1) Inundationem Maris quaſi lac ſugent. *Deuter.* 33.

d'étonnant : car on diroit que quand elle eſt courroucée, elle va inonder toute la terre ; cependant elle s'arrête tout court à ſon rivage, & ces montagnes d'eau qui menacent le monde d'un ſecond déluge, ſe briſent à un grain de ſable. Un Pere Grec a dit, ce me ſemble, que quelque furieuſe que ſoit la Mer, en approchant de ſes bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu qui lui défend de paſſer outre ; & qu'alors elle ſe retire par reſpect en courbant ſes flots, comme pour adorer le Seigneur, qui lui a marqué des bornes. *S. Baſil. S leuc. orat.*

Cet ordre de Dieu, dit Ariſte, eſt conçu en des termes bien précis dans les ſaintes Ecritures : *Vous viendrez juſqu'ici, & vous n'irez pas plus avant.* (1) Oui, reprit Eugene ; & ces paroles ſont ſi bien marquées ſur le rivage, que rien ne les ſauroit effacer. ce que Dieu écrit ſur la pouſſiere eſt immuable ; ce que les hommes écrivent ſur le marbre & ſur le bronze, ne l'eſt pas. Le temps qui conſume tout, qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obéliſques & les mauſolées, abolit tous les jours les noms & les titres

(1) Uſque huc venies, & non procedes amplius. *Job. c.* 38, 11.

qui ſont gravés ſur ces magnifiques monumens.

La Mer & ſon ſable, interrompit Ariſte, me font ſouvenir d'une aſſez jolie aventure. Une femme ſe promenant un jour au bord de la Mer, écrivit avec ſon doigt ces mots ſur le ſable :

Antes muerta que mudada.

Celui pour qui ces paroles étoient écrites, vint un peu après. Ayant reconnu la main de la perſonne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de ſa fidélité & de ſa conſtance. Mais comme il prenoit plaiſir à relire ces paroles, un flot de la Mer les couvrit, & les effaça en même temps. Cela le fit rentrer en lui-même ; & quelque violente que fût ſa paſſion, il reconnut ſur le champ qu'il n'étoit pas trop ſage d'ajouter foi à des choſes dites par une femme, & écrites ſur du ſable.

George de Monte-Major.

Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a hazer creer,
Coſas dichas por muger,
Y eſcritas en el arena.

Mais pour revenir à ce que je vous diſois du monde & de ſes plaiſirs, reprit Eugene, ſi nous en croyons les Naturaliſtes, l'eau de la Mer eſt douce

au fond, & ſalée ſeulement au deſſus. Au contraire, les douceurs du monde ne ſont que ſuperficielles ; pour peu qu'on entre dans le fond des choſes humaines, on n'y trouve que des amertumes, & on s'en dégoute bientôt.

Ariſtot. ſect. 23. Problem. queſt. 30 & 31.

Je comprends aſſez, dit Ariſte, pourquoi les plaiſirs du monde ſont pleins d'amertume ; mais je ne comprends pas pourquoi les eaux de l'Océan ſont ameres. C'eſt auſſi une choſe aſſez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les ſavans y ſont à peu près auſſi empêchés qu'au flux & au reflux : ils ſe ſauvent par où ils peuvent. Les uns diſent que certaines montagnes de ſel qui ſont ſous la Mer rendent l'eau ſalée. Les autres ſoutiennent que cette ſalure eſt un effet des exhalaiſons ſeches & brûlées que le ſoleil éleve de la terre, & que les vents portent dans la Mer ; & delà vient, diſent-ils, que la Mer eſt plus ſalée en ſa ſurface, que dans ſon fond. Quelques-uns ajoutent, que le ſoleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus ſubtil, & que ce qui reſte de groſſier étant cuit par ſa chaleur, contracte peu à peu la ſalure. Il y en a qui croient que la Mer eſt naturellement ſalée, que Dieu lui a communiqué cette qua-

lité dès le commencement du monde, non-ſeulement pour empêcher qu'elle ne vînt à ſe corrompre avec le temps, mais auſſi afin que ſes eaux étant plus peſantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raiſons ne ſont pas fort convaincantes comme vous voyez; & il reſte toujours à ſavoir pourquoi le mouvement ſeul, qui empêche l'eau des rivieres de ſe corrompre, ne ſuffit pas pour préſerver de corruption celle de la Mer; pourquoi le ſoleil ne produit pas le même effet dans les rivieres que dans l'Océan; pourquoi tant de rivieres & tant de pluies ne l'adouciſſent point; & pourquoi enfin tout ce qui naît dans la Mer ne ſe ſent point de ſon amertume.

Ce ſont des ſecrets qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point approfondir. Diſons-le encore une fois; c'eſt proprement dans la Mer que Dieu eſt admirable & incompréhenſible. (1) C'eſt là auſſi, pourſuivit Ariſte, qu'il prend plaiſir à faire paroître ſes merveilles & ſes chefs-d'œuvres. Il ſemble que ce vaſte élément ſoit le théâtre de la puiſſance divine, non-ſeulement parce qu'on y voit tout ce qui ſe rencontre ailleurs,

(1) Mirabilia ejus in profundo. *Pſalm.* 106.

mais encore parce que les choſes qui y naiſſent ſont plus parfaites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je ſais bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la Mer de toutes les eſpeces qui ſont ſur la terre : car il y a des chiens, des loups, des ſangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphans & des ſinges. Ce qui me paroît plus étrange, c'eſt que les bêtes qui ſont affreuſes & cruelles ſur la terre, ſont belles & douces dans la Mer; & qu'outre toutes ces eſpeces d'animaux, la Mer en a une infinité de particulieres, dont la plupart nous ſont inconnues. (1)

Je ſais encore qu'il y a des oiſeaux de toutes les façons, juſqu'à des aigles & à des Phénix. Mais ſavez-vous bien, dit Ariſte, qu'il y a des poiſſons qui volent, & qu'un entr'autres s'appelle *le poiſſon volant* ? Que ce poiſſon-oiſeau ne peut ſe ſervir de ſes aîles ſi elles ne ſont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles ſont

Oviedo hiſt. de las Indias lib. 3, c. 5.

(1) Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horres in paludibus, decora in aquis. *S. Ambroſ. Hexam. 5, 2.*

ſeches ? Savez-vous que la Mer a ſes étoiles, comme le ciel a les ſiennes; & que les étoiles marines ſont non-ſeulement vivantes & animées, mais encore ſi chaudes de leur nature, qu'elles conſument tout ce qu'elles touchent ? Savez-vous enfin qu'il naît toutes ſortes d'herbes & des plantes dans l'Océan ; qu'il y a des Mers ſemées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent paſſer ; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forêts & des prairies ſous les eaux ? Il ne reſte plus qu'à y trouver des villes & des peuples, ajouta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariſte, il ne ſeroit pas difficile de vous y en faire voir : on pourroit du moins vous montrer les reſtes des villes inondées & englouties par la Mer. Car Dieu lui a permis quelquefois de paſſer ſes bornes, & de faire des courſes ſur la terre pour punir les crimes des hommes, comme il arriva autrefois dans la Friſe & dans la Hollande. On auroit à la vérité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la Mer, ſi ce n'eſt que les hommes marins & les femmes marines, dont les hiſtoires font mention, ne ſoient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Ariſt. hiſt. animal. lib. 5, c. 15.

Plin. lib. 13, c. 15.

Oviedo, hiſt. de las Ind. lib. 2, c. 5.

Maiol. dier. Conic. Collo. 10.

Maiol. ibid.

Mais pour ne nous pas arrêter à des choſes fabuleuſes ou incertaines, & pour nous en tenir aux véritables peuples de la Mer, il faut avouer que les poiſſons ont quelque choſe de bien merveilleux. Outre qu'ils ſont en plus grand nombre ſans comparaiſon que les animaux de la terre, ils les ſurpaſſent infiniment en toutes ſortes de qualités. Les viandes les plus ſavoureuſes & les plus exquiſes n'ont pas le gout, ni la délicateſſe de certains poiſſons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur auſſi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La grandeur des éléphans n'approche pas de celle des baleines & des autres monſtres de l'Océan. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poiſſons de la Mer, qui arrêtent les navires. Les cancres marins, qui ſemblent les plus ſtupides des poiſſons, ont une adreſſe merveilleuſe à ſurprendre les meres-perles quand elles s'entrouvrent pour recevoir la roſée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terreſtre auſſi induſtrieux que cette Sirene qui parut en Hollande ſur la fin du ſiecle paſſé, & qui apprit en peu de temps à filer ? (1) Car les Sirenes ne ſont

S. Ambroſ. Hexam. lib. 5, c. 2. de Thimallo.

Corn. à Lapide in Iſai. 13, 22.

Geſner. hiſt. animal. lib. 4, de Sirenibus.

(1) Sirenes in delubris voluptatis.

pas de pures fables : on en a vu en divers pays, & une des plus fameuses est celle que Philippe, Archiduc d'Autriche, amena à Gênes l'an 1548.

Les dauphins sont plus agiles & plus vîtes que les oiseaux : ils ne s'arrêtent jamais, non pas même quand ils dorment, ce qui a fait dire à un Poëte Italien :

E dormendo riposo ancor non have,

Et ce qui a fondé aussi plusieurs devises, dont l'une a pour ame :

In motu quietem. (1)

Quelque tendre que soit l'amitié de toutes les bêtes pour leurs petits, elle n'égale point celle que le dauphin a pour les siens : il les nourrit de son lait, & il les porte sur son dos ; il les reçoit dans sa bouche, & il les enferme dans son ventre, quand ils sont poursuivis par les pêcheurs. On dit même que quand ils sont pris, il les suit par-tout, & qu'il ne leur survit pas long-temps. Les dauphins s'entr'aiment les uns les autres ; jusques-là qu'un dauphin ayant été pris un jour & amené sur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à son secours, & remenerent le prisonnier en triomphe, après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils sont touchés de la beauté, ils se plaisent à la musique, & il ne faut

Aristot. hist. anim. lib. 9, n. 48.

1) Le repos dans le mouvement.

point d'autre appas pour les prendre qu'une belle voix. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins, & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin, & dont on ne sauroit sortir, pour peu qu'on y entre. Aussi-bien, dit Eugene, ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la Mer. Les perles, toutes petites qu'elles sont, valent encore mieux que les baleines & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant, repartit Ariste, si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde, & qu'elles coutent souvent la vie à ceux qui les pêchent. Elles ont dans elles-mêmes, dit Eugene, ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche & de plus beau que de grosses perles, fort rondes, fort blanches & fort polies ? Ce sont, à les bien définir, des chefs-d'œuvres de la nature, où l'art n'a rien à ajouter. Les pierres précieuses sont toutes brutes, quand on les tire de leurs roches ; & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cet

te eau nette & éclatante qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la Mer ; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me ſemble, dit Ariſte, que la dureté fait une partie de leur prix : cependant, ſi nous en croyons de bons Auteurs, elles ſont molles dans leurs nacres, & elles ne durciſſent que quand elles ſentent l'air. A la vérité, repliqua Eugene, elles ne ſont pas dures dans le moment qu'elles ſe forment ; elles ne le deviennent qu'avec le temps, & il peut ſe faire que l'air contribue quelque choſe à leur dureté. C'eſt peut-être pour cela que les conques où elles ſont enfermées, s'élevent quelquefois au-deſſus de l'eau, & entr'ouvrent leurs écailles.

Solin. c. 55.

Plin. hiſt. nat. lib. 32, c. 2.

Quoi qu'il en ſoit, ajouta-t-il, ſi les perles ne ſont dures qu'après avoir été expoſées à l'air, elles ont cela de commun avec le corail. Car vous ſavez que le corail eſt une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne ſe change en pierre que quand il en eſt dehors. Cette propriété, dit Ariſte, pour être connue de tout le monde, n'en eſt pas moins merveilleuſe. L'expérience nous fait voir tous les jours que pluſieurs choſes qui naiſſent à l'air,

comme du bois, des herbes & des champignons, ſe pétrifient dans les eaux; mais nous ne voyons que le corail qui étant né dans les eaux, ſe pétrifie à l'air.

Ce qui me paroît encore aſſez bizarre, continua Eugene, c'eſt qu'il ne devient rouge que quand il a été tiré du fond de la Mer : il prend alors cette teinture de ſang qui lui eſt naturelle, & en quoi conſiſte ſa principale beauté.

Il y a du corail qui n'eſt point rouge, dit Ariſte; on en voit de blanc, de noir, de verd, de jaune, de cendré, & d'une certaine eſpece où toutes ces couleurs ſont mêlées enſemble : on en rencontre même quelquefois des branches dont une ſeule a trois couleurs diſtinctes l'une de l'autre.

A ce que je vois, dit Eugene, la nature s'égaie & ſe joue dans la production du corail, auſſi-bien que dans celle des coquilles. Oui ſans doute, reprit Ariſte; & delà vient que les diverſes ſortes de corail ne ſervent pas moins à orner les cabinets des curieux, que les différentes eſpeces de coquillage. J'ai vu un collier de l'Ordre du Saint-Eſprit fait d'une ſeule piece de corail. Il n'y a rien de mieux travaillé, ni de plus rare; & les connoiſſeurs admirent cet ouvrage comme un chef-d'œuvre de

la nature & de l'art tout enſemble.

Plin. hiſt. nat. lib. 32, c. 2. Les Indiens, pourſuivit Eugene, eſtiment le corail autant que les perles, & les comptent entre les pierres précieuſes : leurs femmes en font des colliers dont elles ſe parent dans les réjouiſſances publiques ; & comme le gui de chêne étoit ſacré parmi nos Druides, les grains de corail ont quelque choſe de divin parmi les ſages des Indes : ſelon eux, c'eſt aſſez de porter ces grains pour être préſervé de tout malheur. Si vous en croyez les hiſtoriens de la nature, dit Arriſte, le coral défend les maiſons de la foudre, & en écarte les mauvais génies : il diſſipe les enchantemens & les ſortileges. Il arrête du moins le ſang, reprit Eugene, & ſa cendre bue avec de l'eau eſt un remede ſouverain contre pluſieurs maladies : elle fortifie les yeux, elle réjouit le cœur & la tête, elle guérit les piquures de l'aſpic & du ſcorpion, elle chaſſe la fievre, l'épilepſie & la peſte.

Les perles miſes en poudre ont à peu près la même vertu, dit Ariſte : mais de toutes les productions de la Mer, la plus ſalutaire eſt l'ambre-gris. Il rajeunit les vieillards, & il rend preſque la vie aux morts. Cependant ce n'eſt que l'écume & la bave de la Mer cour-

roucée. (1) On ne ſait pas trop ce que c'eſt, interrompit Eugene, & on ne le connoît guere que par les effets qu'il produit.

Les uns diſent que c'eſt une eſpece de truffe ou de champignon marin, que la tempête arrache du fond de la Mer, & qu'elle pouſſe au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots : & c'eſt un préſent que la Mer ne fait aux hommes que dans ſa colere.

Les autres penſent que c'eſt un ſoufre, qui de quelques fontaines où il ſe forme, coule dans la Mer, s'y durcit, & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent ſi précieux.

Il y en a qui ſe perſuadent que c'eſt quelque choſe de la baleine, par la raiſon que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance ſur ces côtes de l'Afrique, quand les baleines y ſont jettées par la violence des tempêtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris & la cire eſt le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui ſont au bord de la Mer des Indes : ils diſent que ces ruches étant

Journal des Voyages de M. de Monconys 2, parties.

(1) Excrementa ſuo & noſtro miracula mundo. *Garaſſ. de Ambarc.*

cuites par la chaleur du ſoleil, ſe détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la Mer, qui par ſon agitation & par ſon ſel les purifie & les acheve : ils ſoutiennent même qu'une groſſe piece d'ambre encore imparfaite, ayant été rompue, on avoit trouvé dans le milieu de ſa ſubſtance, le rayon de cire & de miel enſemble ; & que quand on a fait la diſſolution de l'ambre-gris avec de l'eſprit de vin paſſé ſur la terre, il reſte à la fin une matiere toute ſemblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moi, il m'importe peu que l'ambre-gris ſoit un champignon, une ruche à miel, ou quelqu'autre choſe.

De quelque nature que ſoient toutes ces riches productions de l'Océan, dit Ariſte, il faut avouer qu'elles cauſent mille maux parmi les hommes : elles ſont la matiere de la vanité, de la délicateſſe & de la corruption des mœurs ; de ſorte qu'au ſentiment d'un Philoſophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la Mer. (1)

Elle eſt d'elle-même très-utile, repliqua Eugene ; les choſes qu'elle produit

(1) Populatio morum atque luxuria non aliunde major quàm è concharum genere. *Plin. hiſt. nat. lib. 9, cap. 34.*

ne deviennent pernicieuses que par le mauvais usage que nous en faisons. (1) Le Créateur l'a rendue féconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût plusieurs bras & plusieurs golfes, afin que s'entre-mêlant dans les terres fermes, elle nous apportât ses richesses jusques dans nos villes. C'est notre faute, si nous abusons des biens qu'elle nous fait.

Après ces paroles, Ariste & Eugene se leverent ; & voyant la Mer retirée, ils tournerent leurs pas vers le port dans le dessein d'y voir un vaisseau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre-gris, où l'on pêche les perles & le corail. Ils parlerent des isles que la Providence conserve au milieu de ces vastes & profonds abymes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent aussi de l'Océan & de la Mer Méditerranée ; des noms différens qu'on donne à l'un & à l'autre, selon la diversité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la Mer Glaciale, la Mer Rouge, la Mer Morte, la Mer Pacifique ; & après avoir dit

(1) Ex tota rerum natura damnosissimum Mare est ; tot modis, tot mensis, tot piscium saporibus, quibus pretia capientium periculo fiunt. *Ibid.*

de tout cela ce qu'on a accoutumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la Mer que la Mer même.

LA LANGUE FRANÇOISE,

II. ENTRETIEN.

ARiste & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la Mer. Après qu'ils se furent un peu écartés d'une compagnie que le beau temps avoit attirée à la promenade, & qui étoit composée des plus honnêtes gens de la ville: Si nous savions bien la langue du pays, dit Ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de votre sorte, repliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde; & pour moi depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore avisé de faire réflexion sur la langue du pays, ni sur notre solitude.

Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste: mais après tout, ajouta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse que de

ne point ſavoir la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque temps. Car, outre qu'on ne peut entrer dans les ſociétés agréables, ni être d'aucune partie de divertiſſement, on ſe trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de ſe faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous ſervir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariſte; ils ne ſont pas d'un ſi grand ſecours que vous penſez: la plupart de ces truchemens de profeſſion ne ſavent preſque pas la langue des Etrangers auxquels il ſervent d'interpretes: c'eſt pitié de voir comme ils alterent & comme ils eſtropient, ſi j'oſe parler ainſi, les choſes qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'eſt, ce me ſemble, une grande ſujétion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui; car ſi vous perdez un moment votre interprete, il vaudroit autant que vous devinſſiez tout d'un coup ſourd & muet. Enfin, pour moi, comme je ſuis toujours dans le deſſein de voyager, ſi j'avois quelque choſe à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je crois que je lui demanderois le don des langues, ou du moins un peu de génie

de ce Postel si renommé au siecle passé par la connoissance des langues, & qui se vanta un jour en présence de Charle IX, de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

Toutes vos raisons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à votre Docteur ces connoissances infinies, qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrois, poursuivit-il en riant, que si je venois à parler tant de sortes de langues, on ne me prît dans le monde pour un possédé. Au moins vous seriez bien-aise, dit Ariste, que toutes les langues fussent réduites à une seule, & que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en serois pas fâché, repliqua Eugene, pourvu que notre langue fut cette langue universelle, & que toute la terre parlât François. Vous avez raison de prendre ce parti-là, répondit Ariste; car parlant aussi-bien que vous faites, vous perdriez trop, si l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, ajouta-t-il; vous devez plutôt espérer que vos souhaits seront un jour accomplis. On

parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'eſprit, ſe piquent de ſavoir le François; ceux qui haïſſent le plus notre nation, aiment notre langue : dans le pays où nous ſommes, les perſonnes de qualité en font une étude particuliere, juſqu'à négliger tout-à-fait leur langue naturelle, & à ſe faire honneur de ne l'avoir jamais appriſe. Les Dames de Bruxelles ne ſont pas moins curieuſes de nos livres que de nos modes : le peuple même, tout peuple qu'il eſt, eſt en cela du gout des honnêtes gens; il apprend notre langue preſque auſſi-tôt que la ſienne, comme par un inſtinct ſecret qui l'avertit, malgré lui, qu'il doit un jour obéir au Roi de France, comme à ſon Maître légitime.

C'eſt une choſe fort glorieuſe à notre nation, dit Eugene, que la langue Françoiſe ſoit en vogue dans la Capitale des Pays-Bas, avant que la domination Françoiſe y ſoit établie. La langue Latine a ſuivi les conquêtes des Romains; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précédés. Les nations que ces conquérans avoient vaincues, apprenoient le Latin malgré elles; au lieu que les peuples qui ne ſont pas

encore ſoumis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ſes prédéceſſeurs. Les langues ſuivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux ſuccès de Charles-Quint firent que de ſon temps les beaux eſprits d'Italie apprirent l'Eſpagnol ; & les grandes qualités de François I rendirent célebre la langue Françoiſe, lorſqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire préſentement, pour une langue polie & parfaite, la grandeur d'un Monarque comme le nôtre, qui réunit en ſa perſonne le bonheur de Charles-Quint & le mérite de François Premier?

Bernardini Parthenii, orat. pro lingua latina.

Mais, pour revenir à ce que je diſois, reprit Ariſte, il n'y a guere de pays dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoiſſance des langues étrangeres n'eſt pas beaucoup néceſſaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'eſt lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les ſauvages de l'Amérique, & parmi les nations de l'Aſie les plus civiliſées. Une lettre

lettre écrite d'Iſpahan, porte en termes exprès, que la propoſition qui a été faite depuis peu au Roi de Perſe par les Ambaſſadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établiſſement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Perſans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne ſais même ſi les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas auſſi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoi qu'il en ſoit, ſi la langue Françoiſe n'eſt pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me ſemble qu'elle mérite de l'être. Car, à la bien conſidérer dans la perfection où elle eſt depuis pluſieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque choſe de noble & d'auguſte, qui l'égale preſque à la langue Latine, & la releve infiniment au deſſus de l'Italienne & de l'Eſpagnole, les ſeules langues vivantes qui peuvent raiſonnablement entrer en concurrence avec elle?

Lettres des pays étrangers page 80.

J'avois cru juſqu'à cette heure, interrompit Ariſte, que la majeſté étoit le caractere de la langue Caſtillane. Croyez-moi, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majeſté & le faſte, entre la fauſſe & la véritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous

qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Castillan : il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne remplisse les oreilles : il donne de grands noms aux petites choses ; témoins ses *Maravedis*, ses *Pimpollos*, ses *Gusarapas*, ses *Relampagos*, ses *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il semble que les Espagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer ; tant leurs manieres de parler sont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui débute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon François, qu'un sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le pénetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le même ton ; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoître sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero nota la comprehension.* Y a-t-il, à votre avis, de la grandeur & de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle préci-

ſément du nombre des ſyllabes, & de l'enflure des paroles ? Eſt-on de plus belle taille pour être monté ſur des échaſſes ? A-t-on meilleure mine quand on a le viſage bouffi ? Pour moi je n'entends jamais ces mots & ces expreſſions de la langue Caſtillane, que je ne me ſouvienne du Mançanares. On diroit, à entendre ce grand mot, que la riviere de Madrid eſt le plus grand fleuve du monde ; & cependant ce n'eſt qu'un petit ruiſſeau qui eſt le plus ſouvent à ſec, & qui, ſi nous en croyons un Poëte Caſtillan, ne mérite pas d'avoir un pont. Je me ſouviens des vers Eſpagnols, & vous ne ſerez peut-être pas fâché de les apprendre en paſſant.

Louis de Gongora.

Duelete de eſſa puente Mançanares,
Mira que dize por ai la gente,
Que nos eres rio para media puente,
Y que ella es puente paro treinta mares.

Voilà ce que c'eſt que le Mançanares, & voilà auſſi à peu près ce que c'eſt que la langue Caſtillane. Des termes vaſtes & réſonnans ; des expreſſions hautaines & fanfaronnes ; de la pompe & de l'oſtentation par-tout. Il n'en eſt pas de même de notre langue ; ſes mots ſont d'une grandeur raiſonnable, comme ceux de la langue

Latine; ses expressions sont nobles & modestes tout ensemble; elle fuit les façons de parler basses & les proverbes jusques dans le discours familier: mais elle abhorre aussi les termes ampoulés, & le phébus jusques dans le style sublime. Elle a dequoi soutenir les matieres les plus fortes, & dequoi élever les plus foibles : le bon sens & la bienséance l'accompagnent par-tout. Enfin je trouve presque autant de différence entre elle & la langue Espagnole, qu'il y en a entre une reine de théâtre qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits; & une véritable reine, laquelle a dans toute sa personne je ne sais quel air majestueux qui la fait toujours paroître ce qu'elle est, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle fasse. Vous savez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

Non copre habito vil la nobilluce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile :
E fuor la maestà regia traluco
Per gli atti ancor de l'essercitio humile.

Mais la langue Italienne, dit Ariste, n'a rien de cette vaine grandeur & de

cet orgueil que vous reprochez à la langue Eſpagnole.

Je l'avoue, reprit Eugene ; mais avouez auſſi qu'elle va dans une autre extrêmité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faſte. Y a-t-il rien de moins ſérieux que ces diminutifs qui lui ſont ſi familiers? Ne diroit-on pas qu'elle ait deſſein de faire rire avec ces *fanciulleto*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio*; *huometto*, *huomicino*, *huomicello*; *dottoretto*, *dottorino*, *dottorello*, *dottoruzzo*; *vecchino*, *vecchietto*, *vecchiettino*, *vecchiuzzo*, *vecchiarello*? Ajoutez à cela les mêmes terminaiſons qui reviennent ſi ſouvent, & qui font une rime perpétuelle dans la proſe. Le diſcours eſt quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O*, ou du moins les *O* & les *A* ſe ſuivent de ſi près, qu'ils étouffent le ſon des *I* & des *E*, qui de leur côté font auſſi en quelques autres endroits une muſique aſſez mal plaiſante.

De plus, la langue Italienne aime extrêmement les jeux de paroles, les antitheſes & les deſcriptions : elle s'égaie, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus ſolides. Je parle de l'Italien & de l'Eſ-

pagnol, tels qu'ils ſont préſentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Eſpagne. Le François eſt exempt de tous ces défauts : il garde un juſte tempérament entre ces deux langues; comme il n'a rien de l'eſprit orgueilleux de l'une, il n'a rien auſſi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyſelet*, *ruiſelet*, qui étoient des délicateſſes dans le ſtyle de nos vieux Auteurs, ne peuvent ſe ſupporter dans le langage d'aujourd'hui. On ſe moqueroit bien maintenant d'un Poëte qui diroit avec Belleau :

Le gentil Roſſignolet
Doucelet,
Découpe deſſous l'ombrage
Mille fredons babillards
fretillars
Au doux chant de ſon ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été ſi en vogue autrefois, je n'en ſais pas un qui ſoit demeuré dans le bel uſage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*. Pour les ſubſtantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette ſorte, je ne ſache guere qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette* & pluſieurs autres mots de cette ri-

me aient le caractere de diminutifs, ils n'en ont pas la ſignification, non plus que *baſſinet* & *mantelet*. Ainſi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la vérité, à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils ſont des diminutifs de *table* & de *lance*; mais à regarder ce qu'ils ſignifient maintenant ſelon l'uſage, ils ne paſſent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu la ſignification propre, & qui n'a pas plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *baſſinet* & de *mantelet*: on dit le *baſſinet* d'un fuſil, & le *mantelet* d'un caroſſe; mais on ne dit pas *baſſinet* pour dire un petit baſſin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, ſi ce n'eſt en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de cérémonie. Enfin, ſi nous avons quelques diminutifs d'une autre eſpece, comme *aiglon*, *becaſſine*, *pigeonneau*, nous en avons peu; & nous n'avons pas la liberté d'en faire ſelon notre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaît, & qui ſe plaiſent tant à en faire.

Pour les rimes, notre langue ne peut les ſouffrir dans la proſe; & elle n'a

pas de peine à les éviter, parce que les terminaiſons de ſes mots ſont fort différentes.

Au reſte, elle ne les évite pas ſeulement dans la chute des périodes, & dans la fin des membres qui compoſent les périodes; elle les évite encore dans le commencement & dans la ſuite du diſcours: & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui aient un même ſon, pour rendre une période vicieuſe. Mais la langue Françoiſe ne ſe contente pas dans la perfection où elle eſt de rejetter les terminaiſons tout-à-fait ſemblables; elle ſe garde même de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle conſonnances, comme *amertume* & *fortune*, *ſoleil* & *immortel*; en quoi elle a peu de rapport, non-ſeulement avec la langue Italienne, mais encore avec la langue Latine, qui affecte quelquefois ces ſortes de rimes, juſqu'à s'en faire une eſpece d'ornement, qu'elle met au nombre de ſes figures. Notre langue eſt encore ennemie du jeu des paroles, & de ces petites alluſions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je vois, dit Ariſte, notre Langue eſt bien plus ſérieuſe que je ne

penſois. Elle l'eſt autant qu'elle doit l'être, reprit Eugene : avec toute ſa majeſté elle eſt gaie & enjouée en de certaines rencontres ; mais il y a toujours de l'honnêteté, & même de la ſageſſe dans ſa gaieté & dans ſon enjouement. Ses plaiſanteries & ſes débauches, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont comme celles de ces perſonnes raiſonnables, qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bienſéance, quelque liberté qu'elles ſe donnent. Dans nos bagatelles, dans nos folies ingénieuſes, dans tout ce qu'on appelle jolies choſes, que de nobleſſe, que d'élévation, que de bon ſens ! Notre langue y eſt en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages, où la matiere la ſoutient, où les choſes donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue, ajouta-t-il, c'eſt qu'étant ſi noble & ſi majeſtueuſe, elle ne laiſſe pas d'être la plus ſimple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma penſée, je vous faſſe ſouvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre eſprit ; & que

chaque langue eſt un art particulier de rendre ces conceptions ſenſibles, de les faire voir & de les peindre : de ſorte que comme les talens des Peintres ſont divers, les génies des langues le ſont auſſi. Il y a des Peintres qui excellent en portraits, & qui expriment juſqu'aux mœurs & aux ſentimens des perſonnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres, qui, quelque habiles qu'ils ſoient, ont de la peine à attraper cet air qui diſtingue un viſage de l'autre : leurs couleurs ſont éclatantes, leurs traits ſont hardis ; il y a de l'eſprit & une grande beauté d'imagination en tout leur deſſein : mais ils n'obſervent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne ſont pas fort reſſemblans. Il en eſt de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne ſont pas heureuſes à peindre les penſées au naturel : telle eſt entre autres la langue Eſpagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne ſont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle meſure en ſes métaphores ; elle aime paſſionnément l'hyperbole, & la porte juſqu'à l'excès : de ſorte qu'on pourroit dire que cette figure eſt la favorite des Caſtillans,

comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres ſont pleins de ces métaphores hardies & de ces hyperboles exceſſives. Un de leurs plus célebres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur géant*, *coraçon gigante*, & celui d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit encore de la place pour ſix autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo eſte mundo holgademante, dexando lugar para otros ſeis.* Lorenzo Gracian.

Un bon Poëte de ce pays-là, dit froidement qu'il ne veut plus ſoupirer, parce qu'il craint que ſes ſoupirs étant tout de feu, n'embraſent le ciel, la terre & la mer. Pedro Padilla.

Dexo de ſoſpirar, por que recelo
Que ſiendo mis ſoſpiros eſparcidos,
Como del pecho ſalen encendidos
Abraſaran la tierra, mar, y cielo.

Voilà le génie Eſpagnol. La langue Italienne ne réuſſit guere mieux à copier les penſées. Elle n'enfle peut-être pas tant les choſes; mais elle les embellit davantage. Elle ſonge plus à faire de belles peintures que de bons portraits; & pourvu que ſes tableaux plaiſent, elle ne ſe ſoucie pas trop qu'ils reſſemblent. Elle eſt de l'humeur de ces

Peintres fantasques, qui suivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature; ou, pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoi consiste la perfection des langues, aussi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu près comme cet apprentif, qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Hélene, s'avisa de mettre beaucoup d'or à son tableau; ce qui fit dire à son maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pu faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choses un certain air qui leur est propre, elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut; mais ces ornemens & ces enrichissemens ne sont pas de véritables beautés. Toutes ces expressions Italiennes si fleuries & si brillantes, sont comme ces visages fardés, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il est vrai que ces belles expressions ont dequoi surprendre, & même quelquefois dequoi plaire: mais, après tout, ce sont de fausses beautés; & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laisse pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui représentent naïvement tout ce qui se passe

dans l'eſprit ; & entre celles qui ont ce talent, il me ſemble que la langue Françoiſe tient le premier rang, ſans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré, qui ſache bien peindre d'après nature, & qui exprime les choſes préciſément comme elles ſont. Elle n'aime point les exagérations, parce qu'elles alterent la vérité ; & c'eſt pour cela ſans doute qu'elle n'a point de ces termes qu'on appelle *ſuperlatifs*, non plus que la langue Hébraïque. Car *Grandiſſime*, *Belliſſime*, *Habiliſſime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour ſe ſervent, ne ſont point François ; & pour *Illuſtriſſime*, *Séréniſſime*, *Révérendiſſime*, *Généraliſſime*, ce ſont des termes établis, pour marquer les qualités des perſonnes, & non pas pour exagérer les choſes.

Notre langue n'uſe auſſi que fort ſobrement des hyperboles, parce que ce ſont des figures ennemies de la vérité : en quoi elle tient de notre humeur franche & ſincere, qui ne peut ſouffrir la fauſſeté & le menſonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en ſert que quand elle ne peut s'en paſſer ; ou que les mots métaphoriques ſont devenus propres par l'uſage. Sur-tout

elle ne peut ſupporter les métaphores trop hardies, & nous ne ſommes plus au temps du *zénith* de la vertu, du *ſolſtice* de l'honneur & de l'*apogée* de la gloire. Comme les jeunes perſonnes, quelque bien faites qu'elles ſoient, ne plaiſent point aux honnêtes gens, ſi elles n'ont de la retenue & de la pudeur; les métaphores les plus agréables ne ſont point au gré de notre langue, ſi elles ne ſont fort modeſtes. Elle choiſit bien celles dont elle uſe: elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pouſſe pas trop loin auſſi: elle les conduit juſqu'à un terme raiſonnable: en quoi elle eſt encore bien différente de ſes voiſines, qui portent toujours les choſes à l'extrêmité. Car, par exemple, ſi elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre auſſi-tôt pour phare le flambeau de l'amour même; & pour étoile polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent: elles font voler les deſirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'eſpérance: elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte, & c'eſt grand hazard ſi elles ne le font échouer à la fin contre le rocher d'un cœur inſenſible.

Ces métaphores continuées de la

ſorte, ou ces allégories, dont les Eſpagnols & les Italiens font leurs délices, ſont des figures extravagantes parmi nous. Au reſte, notre langue eſt ſi réſervée dans l'uſage des métaphores, qu'elle n'oſe employer celles qui ſont un peu fortes, ſi elle ne les adoucit par : *ſi j'oſe dire ; pour parler ainſi ; pour uſer de ce terme ; s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, & ce qui fait voir plus que tout le reſte la ſimplicité de la langue Françoiſe ; c'eſt que ſa Poëſie n'eſt guere moins éloignée que ſa proſe, de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaiſent point s'ils ne ſont naturels. Nous avons fort peu de mots poétiques ; & le langage des Poëtes François n'eſt pas comme celui des autres Poëtes fort différent du commun langage. Nos Muſes, bien loin d'être libres & emportées, comme celles d'Italie & d'Eſpagne, ſans parler ici, ni des Grecs, ni des Latins; nos Muſes, dis-je, ſont ſi ſages & ſi retenues, qu'elles ne ſe permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur, qui, toute divine qu'elle eſt, fait dire aux autres aſſez ſouvent bien des folies. Ne ſe-

roit-ce point pour cela, dit Ariſte; que les Poëtes épiques ne réuſſiſſent pas tant en notre langue? Car comme ces ſortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'enthouſiaſme, des imaginations hardies, des expreſſions poétiques, & fort élevées au deſſus de la proſe; il ſe peut bien faire que le génie de la langue Françoiſe ne s'accordant guere avec tout cela, nos plus excellens Poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de Poéſie à la perfection où les Grecs, les Latins & les Italiens mêmes ſont parvenus. Quoi qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que le ſtyle métaphorique n'eſt bon parmi nous, ni en proſe, ni en vers.

Si cela eſt, dit Ariſte, ceux qui n'appellent jamais les choſes par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils ſont auſſi éloignés du caractere de notre langue, repliqua Eugene, que les maſques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, ſont éloignés de nos modes.

Mais comme la langue Françoiſe aime fort la naïveté, pourſuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation.

Les termes trop recherchés, les phrases trop élégantes, les périodes même trop compassées lui sont insupportables. Tout ce qui sent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque; & un style affecté ne lui déplaît guere moins que les fausses Précieuses déplaisent aux gens de bon gout, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte jamais rien; & si elle étoit capable d'affecter quelque chose, ce seroit un peu de négligence; mais une négligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries & tous les autres ajustemens.

Bella ancor, ch'incolta.

Savez-vous bien que notre langue souffriroit plutôt des barbarismes que des afféteries; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine qu'un faux bel-esprit qui ne dit que de beaux mots?

A ce compte, repartit Ariste, ceux qui raffinent éternellement sur le langage, sont bien ridicules. Ils le sont encore plus que vous ne pensez, repliqua Eugene: & pour moi je ne sache rien qui dégoute davantage les personnes raisonnables, que le jargon de certaines femmes qui se servent à toute

heure d'expreſſions extraordinaires, & qui dans une converſation diſent cent fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajouta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire, & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage reſſemble à une eau pure & nette qui n'a point de gout, qui coule de ſource, qui va où ſa pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des Grands, & qui y font mille différentes figures. Car la langue Françoiſe hait encore tous les ornemens exceſſifs: elle voudroit preſque que ſes paroles fuſſent toutes nues pour s'exprimer plus ſimplement; elle ne ſe pare qu'autant que la néceſſité & la bienſéance le demandent.

D'alta belta, ma ſua belta non cura;
O tanto ſol quant'honeſtà s'en fregi.

Cette ſimplicité qu'elle cherche lui fait haïr la compoſition des mots. Elle ne ſait ce que c'eſt que de faire un mot d'un nom & d'un verbe, ou de deux noms joints enſemble. Le ſommeil *charme-ſouci*; le ciel *porte-flambeaux*; le vent *chaſſe-nue*; l'abeille

ſuce-fleurs ; les fleurs *ſouefve-flairantes ;* les Dieux *chevre-pieds ;* ſont des dictions monſtrueuſes dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces ſortes d'adjectifs de notre proſe & de nos vers ; & pour les ſubſtantifs, il n'eſt demeuré, ce me ſemble, que *creve-cœur*, *boute-feu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugé néceſſaires. Que ſi notre langue n'a rien en cela du génie de la langue Grecque, qui doit ſes principales beautés à la compoſition, elle a beaucoup du génie de la langue Hébraïque, qui n'a preſque point de compoſé.

Sa ſimplicité paroît auſſi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de ſoin, ce qu'on appelle communément *phraſes*. Les expreſſions ſimples & communes lui ſont les plus agréables ; &, pour les phraſes dont elle uſe, elle veut que les termes qui les compoſent, ſoient propres & bien choiſis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils ſoient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance ſoit autoriſée par l'uſage. De ſorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage, que de ne pas bien aſſembler ces termes ; ni rien de plus aiſé, que

de faire une méchante phraſe de deux bons mots.

Ce que vous dites, ajouta Ariſte, me fait ſouvenir d'une illuſtre Perſonne à qui notre ſiecle doit une partie de ſa politeſſe, & qui n'a pas peu contribué à l'embelliſſement de notre langue. On lui montra un jour je ne ſais quelle Piece Françoiſe, où les regles de la pureté dont nous parlons, n'étoient pas fort bien obſervées; & on lui demanda ſon ſentiment ſur quelques phraſes particulieres. *Ces mots-là*, dit-elle en ſouriant, *ſont, je crois, bien étonnés de ſe voir enſemble; car apparemment ils ne s'y ſont jamais vus.*

Mais pour vous dire tout ce que je penſe de la naïveté de notre langue, continua Eugene, il faut que je vous diſe une remarque que j'ai faite il y a long-temps, & qu'un homme de mérite a faite auſſi dans ſes belles diſſertations des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la langue Latine.* C'eſt que la langue Françoiſe eſt peut-être la ſeule qui ſuive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les penſées en la maniere qu'elles naiſſent dans l'eſprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irrégulier : pour trouver le nombre & la cadence qu'ils

cherchent avec tant de ſoin, ils renverſent l'ordre dans lequel nous imaginons les choſes; ils finiſſent le plus ſouvent leurs périodes par où la raiſon veut qu'on les commence : le nominatif qui doit être à la tête du diſcours, ſelon la regle du bon ſens, ſe trouve preſque toujours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Eſpagnols font à peu près le même : l'élégance de ces langues conſiſte en partie dans cet arrangement bizarre, ou plutôt dans ce déſordre & cette tranſpoſition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoiſe qui ſuive la nature pas à pas, pour parler ainſi; & elle n'a qu'à la ſuivre fidélement, pour trouver le nombre & l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renverſement de l'ordre naturel.

La merveille eſt que dans la Poéſie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la vérité dans un Poëme héroïque les tranſpoſitions légeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force; mais elle condamne dans toutes ſortes de Poéſies les tranſpoſitions violentes, & qui rendent les vers rudes & obſcurs.

Votre remarque eſt judicieuſe &

bien fondée, répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi remarqué, poursuivit-il, que de toutes les prononciations, la nôtre est la plus naturelle & la plus unie? Les Chinois, & presque tous les Peuples de l'Asie chantent; les Allemands rallent; les Espagnols déclament; les Italiens soupirent; les Anglois sifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent; & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accens sur les syllabes qui précedent la pénultieme: car ce sont ces sortes d'accens qui empêchent que le discours ne soit continué d'un même ton.

Mais d'où vient, pensez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent si bien? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & sans nulle étude? Il est vrai, reprit Ariste, qu'il n'y a rien de plus juste, de plus propre & de plus naturel que le langage de la plupart des femmes Françoises. Les mots dont elles se servent semblent tout neufs & faits exprès pour ce qu'elles disent, quoiqu'ils soient communs: & si la nature elle-même vouloit parler, je crois qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Disons encore, ajouta Eugene, que

la langue Françoiſe a un talent particulier pour exprimer les plus tendres ſentimens du cœur. Cela paroît juſques dans nos chanſons, qui ſont ſi paſſionnées & ſi touchantes, & où le cœur a bien plus de part que l'eſprit, quoiqu'elles ſoient infiniment ſpirituelles; au lieu que la plupart des Italiennes & des Eſpagnoles ſont pleines de galimatias & de phébus; le ſoleil & les étoiles ne manquent guere d'y entrer. Je dirois preſque que notre langue eſt la langue du cœur, & que les autres ſont plus propres à exprimer ce qui ſe paſſe dans l'imagination, que ce qui ſe paſſe dans l'ame. Le cœur ne ſent point ce qu'elles diſent, & elles ne diſent point ce que le cœur ſent.

Cette naïveté qui eſt le propre caractere de notre langue, eſt accompagnée d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus oppoſé au langage d'aujourd'hui, que les phraſes embarraſſées; les façons de parler ambiguës; toutes les paroles qui ont un double ſens; ces longues parentheſes qui rompent la liaiſon des choſes; le mauvais arrangement des mots, lorſqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes

entre ceux qui ſe ſuivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariſte, que les tranſpoſitions ſont un étrange embarras dans les autres langues. L'obſcurité de leurs Auteurs vient delà en partie : on a ſouvent de la peine à en démêler le ſens, parce que le ſens & les paroles ne s'accordent pas. Ainſi je comprends aiſément que notre conſtruction réguliere ne contribue pas peu à la netteté du ſtyle & à la clarté du diſcours. C'eſt auſſi pour l'amour de cette clarté & de cette netteté, que notre langue répete quelquefois les mêmes mots, qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le ſens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'eſt qu'elle eſt claire ſans être trop étendue. Il n'y a peut-être rien qui ſoit moins à ſon gout que le ſtyle Aſiatique. Elle prend plaiſir à renfermer beaucoup de ſens en peu de mots. La briéveté lui plaît ; & c'eſt pour cela qu'elle ne peut ſupporter les périodes qui ſont trop longues, les épithetes qui ne ſont point néceſſaires, les purs ſynonymes qui n'ajoutent rien au ſens, & qui ne ſervent qu'à remplir le nombre. En quoi elle me ſemble plus exacte que la Langue Latine

Latine même, qui ne hait pas les ſynonymes, ni les longues périodes; & en cela elle eſt auſſi-bien différente de la Langue Grecque, qui, outre les ſynonymes & les longues périodes, a tant d'épithetes inutiles & tant de particules ſuperflues. Le premier ſoin de notre langue eſt de contenter l'eſprit, & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon ſens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne lui eſt plus naturel qu'une briéveté raiſonnable; & cela eſt fondé en quelque façon ſur nôtre humeur: car le langage ſuit d'ordinaire la diſpoſition des eſprits, & chaque nation a toujours parlé ſelon ſon génie. Les Grecs qui étoient gens polis & voluptueux, avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains qui n'aſpiroient qu'à la gloire, & qui ſembloient n'être nés que pour gouverner, avoient un langage noble & auguſte: ce qui a fait dire à un Pere de l'Egliſe, que la Langue Latine eſt une langue fiere & impérieuſe, qui commande plutôt qu'elle ne perſuade. Le langage des Eſpagnols ſe ſent de leur gravité, & de cet air ſuperbe qui eſt commun à toute la nation. Les Allemands ont une langue rude & groſſiere; les Italiens

S. Gregor. Thaum. Orat. pan. ad Orig.

en ont une molle & efféminée, selon le tempérament & les mœurs de leur pays. Il faut donc que les François qui sont narurellement brusques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, aient un langage court & animé, qui n'ait rien de languissant. Aussi nos Ancêtres, qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine; & pour les monosyllabes qui ne peuvent être abrégés, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monosyllabes; ainsi ils conserverent *si*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *est*, & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moi*, *toi*, *vous*, *nous*.

Au reste, nous avons trouvé le secret de joindre la briéveté, non-seulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politesse. Les autres langues ne s'accommodent gueres d'un style coupé. Séneque & Tacite qui donnent dans ce style-là, & qui abandonnent tout-à fait celui de Cicéron & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté, ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les Historiens Grecs le plus serré & le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire; mais encore, si nous

nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler assez vicieuses. Parmi les Italiens, le Malvezzi qui a une maniere d'écrire concise & sententieuse, n'écrit pas selon les regles de l'Académie *della Crusca*. Pour les Espagnols, vous savez que tous les Auteurs sont diffus*, & que leur langue demande une grande étendue de pensées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un style également serré & poli : ils joignent dans le François la pureté de César & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque chose de celles des Oracles; sans en avoir l'obscurité, ni l'embarras, elles en ont la briéveté & la force. Ce caractere paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Sarasin & de Costar. Voilà un des plus considérables avantages de notre langue sur toutes les autres, & particuliérement sur la langue Castillane.

In judicio de Thucyd.

Vraiment, dit alors Ariste, si Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous missiez le François au-dessus du Castillan, lui qui disoit que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien; que s'il

vouloit parler aux hommes, il parleroit François; que s'il vouloit parler à ſon cheval, il parleroit Allemand; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Eſpagnol. Il devoit dire ſans façon, reprit Eugene, que le Caſtillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un ſavant Cavalier de ce pays-là, qui ſoutint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terreſtre le ſerpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Eſpagnol. Plût à Dieu, repartit Ariſte, que les choſes ſe fuſſent paſſées de la ſorte! Car enfin ſi le ſerpent & Eve euſſent parlé deux langages différens, peut-être qu'ils ne ſe ſeroient pas entendus: mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'hiſtoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de notre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de ſe ſervir d'elle dans la plus célebre action

Perroniana.

de la vie. L'hiſtoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ſes Royaumes entre les mains de Philippe II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Caſtillan, repartit Ariſte, que leur langage eſt le langage des Dieux, pourvu qu'ils nous accordent que le nôtre eſt le langage des hommes raiſonnables qui n'ont rien de groſſier & de barbare.

Strada de Bello Belgico, Lib. I.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene : j'ajoute ſeulement, pour expliquer votre penſée, que le François eſt infiniment éloigné de la rudeſſe de toutes les langues du Nord, dont la plupart des mots écorchent le goſier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *w*, ces doubles *ff*, ces doubles *kk*, qui regnent dans toutes ces langues-là, toutes ces conſonnes entaſſées les unes ſur les autres ſont horribles à prononcer, & ont un ſon qui fait peur. Le mêlange des voyelles & des conſonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aſpiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes

les autres langues n'ont point, & qui finit la plupart de nos mots. Il fait les rimes féminines qui donnent une grace ſinguliere à notre Poéſie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une ſimple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un ſon bien plus rude. Nous avons de la peine à ſouffrir la rencontre des voyelles qui ne ſe mangent point, quand elle a quelque choſe de choquant; & nous avons mieux aimé établir un ſolécisme, en diſant, *mon ame*, *mon épée*, que de dire, ſelon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant pluſieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aiſée & plus coulante. Ainſi, quoique nous écrivions *paroître*, *faiſoit*, *croyance*, nous prononçons *parêtre*, *faiſet*, *créance*.

Ajoutez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des périodes. Car quoique notre langue ait plus égard au ſens qu'à la cadence, comme je diſois tout à l'heure, elle ne laiſſe pas d'être auſſi nombreuſe que les langues anciennes. Il y a dans le ſtyle de nos bons Auteurs je ne ſais quoi d'harmonieux qui flatte l'eſprit & l'oreille en même-temps; ſi bien que

la langue Françoiſe a tout enſemble la majeſté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les muſiques trop douces ne plaiſent gueres, & que les grandes délicateſſes ſont inſipides; notre langue a ſoin d'éviter dans la proſe les cadences trop meſurées, les vers ou les demi-vers qui ſuivent, les chutes molles & languiſſantes à la fin des périodes. Ses paroles ne ſont pas toutes de ſoie, comme celles dont un ſage politique vouloit qu'on ſe ſervît en parlant aux Princes; ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a été appellé pour cela, *voix de miel & langue de miel.* Ce qu'elle a de doux & de délicat eſt ſoutenu par ce qu'elle a de fort & de mâle. Ainſi elle n'a, ni la dureté de la langue Allemande, ni la molleſſe de la langue Italienne; & on peut la comparer à ces anciennes Héroïnes qui avoient toute la douceur de leur ſexe & toute la force du nôtre, & qui de plus n'étoient pas moins chaſtes que vaillantes. Car c'eſt encore par-là que notre langue leur reſſemble.

Quoique nos mœurs ne ſoient peut-être pas plus pures que celles de nos voiſins, notre langue eſt beaucoup plus chaſte que les leurs, à prendre ce mot dans

ſa propre ſignification. Elle rejette non-ſeulement toutes les expreſſions qui bleſſent la pudeur & qui ſaliſſent tant ſoit peu l'imagination, mais encore celles qui peuvent être mal interprétées : ſa pureté va juſques au ſcrupule comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auxquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de ſorte qu'un mot ceſſe d'être du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dès qu'on peut lui donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'être ſi ſéveres, ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vrai, dit Eugene, que leurs caracteres ſont auſſi différens, que ſi elles n'avoient pas la même origine. Car, pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous exprimer par des comparaiſons ſenſibles, tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin comme de leur ſource, l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves dont les eaux ſont toujours groſſes & agitées, qui ne demeurent gueres renfermés dans leur

sit, qui se débordent souvent, & dont les débordemens font un grand bruit & un grand fracas. L'Italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoise est comme ces belles rivieres qui enrichissent tous les lieux par où elles passent, qui sans être, ni lentes, ni rapides, roulent majestueusement leurs eaux, & ont un cours toujours égal.

Mais puisque la langue Latine, reprit Ariste, est la mere de ces trois langues; ne pouvons-nous pas dire encore que ce sont trois sœurs qui ne se ressemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive souvent dans les familles? Je ne vous dirai pas précisément laquelle des trois est l'aînée; car le droit d'aînesse n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui valent bien leurs aînées. Ainsi, pour ne parler que de leurs génies, sans rien décider de leur naissance, il me semble que la Langue Espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut, qui se pique de grandeur, qui aime le faste & l'excès en toutes choses. La Langue Italienne est

une coquette toujours parée & toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui se plaît beaucoup à la bagatelle. La Langue Françoise est une prude, mais une prude agréable, qui toute sage & toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude, ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mere, je veux dire de la Langue Latine. Je n'entends pas par la Langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Néron, & sous les autres Empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguste, dans le siecle de la belle Latinité ; & je dis que notre langue, dans la perfection où elle est, a beaucoup de rapport avec la Langue Latine de ce temps-là. Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même génie & le même gout, & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli, mais pur, simple, naturel & raisonnable.

Je croyois, dit Ariste, que la Langue Italienne eût plus de conformité avec la Langue Latine que la nôtre. Car, outre qu'elle a retenu la plupart des terminaisons Latines, elle a succédé dans toute l'Italie à la Langue des anciens Romains. Si j'osois vous dire ma pensée là dessus, répondit Eugene, je vous dirois qn'il n'y a peut-être rien de

plus opposé au langage de César & de Cicéron, que celui qu'on parle maintenant à Rome ; & que comme les Italiens sont un peu différens de ces illustres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse Langue Romaine, qui étoit la langue de l'Empire sous le regne des premiers Césars. La langue qu'on parle présentement en Italie, est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en est une corruption plus sensible ; & si elle lui ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant, comme une fille ressemble à sa mere, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualités, ni de sa nature. Cette ombre de ressemblance est un défaut plutôt qu'une perfection. Les singes seroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous ressembloient point du tout. Ce n'est pas dans les terminaisons & précisément dans les mots, que la Langue Françoise est conforme à la langue du siecle d'Auguste ; c'est particuliérement dans le style & dans ce caractere de majesté, de politesse, de pureté & de bon sens qui se remarque aux Auteurs de ce temps-là, & aux bons Ecrivains de celui ci.

Je pourrois ajouter que notre langue est capable de toutes choses, aussi-bien que la Latine & la Grecque. Nous avons non-seulement des Lettres, des Pieces de Théâtre & des Satyres, qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais aussi des Harangues, des Panégyriques & des Plaidoyers, qui approchent assez de l'éloquence d'Athenes & de Rome; & si nous n'avons point encore d'Histoire générale qui vaille celle de Tite-Live, ni de Poëme Epique qui soit de la force de l'Enéide, j'ose dire, quoi que vous en pensiez, que ce n'est pas tant la faute de la langue, que celle des Historiens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'Histoire de France, & de composer un Poëme héroïque; peut-être que nous égalerions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Erasme n'avoit pas si bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariste, lui qui disoit que quand il vouloit parler d'une matiere solide, il parloit latin; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. (1) Je pour-

(1) Ad garriendum de quibuslibet nugis, sufficit mihi sermo Gallicus, aut Batavicus. *Erasm. in Ciceroniano.*

rois vous répondre, reprit Eugene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle eſt, lorſqu'Eraſme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'eſt pas un bon juge de ces ſortes de choſes ; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon ; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine, ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, repartit Ariſte, notre langue étant auſſi pauvre qu'elle eſt, je ne ſais comment vous oſez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine, que Cicéron eſtime plus riche que la Grecque. (1) Croyez-moi, repliqua Eugene, la langue Françoiſe n'eſt pas ſi pauvre que l'on penſe. Ceux qui ſe plaignent de ſa pauvreté, devroient peut-être ſe plaindre de leur ignorance, ou de la ſtérilité de leur eſprit. Car enfin elle eſt abondante en toutes ſortes de termes & de façons de parler : elle en a pour le diſcours familier & pour l'éloquence, pour le ſtyle médiocre & pour le ſtyle ſublime, pour le ſérieux

(1) Ita ſentio, ac ſæpe diſſerui, Latinam linguam non modo non inopem, ſed locupletiorem eſſe quàm Græcam. *Cic. 1, de finibus.*

& pour le burlesque, pour la chicane même & pour les affaires. On ne demeure jamais court; on exprime tout ce qu'on veut en notre langue, quand on la sait bien

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres : mais il y en a deux dont les François seuls semblent avoir une connoissance parfaite, selon la remarque d'un savant homme du siecle passé. Ces deux arts sont la Vénerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y sont adonnés de tout temps plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toujours pris plaisir, parce que ce sont des divertissemens nobles & des exercices qui servent d'apprentissage à la Guerre; la langue Françoise a des mots singuliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Vénerie, en comparaison de la nôtre : les Italiens & les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse des bêtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de

nous en apprendre tous les termes. La plupart des langues étrangeres sont assez pauvres en ces sortes de mots ; il n'y a proprement que la langue Françoise qui ait dequoi parler à fond d'un exercice si divertissant & si noble ; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé, ou du moins perfectionné cet art qui étoit en vogue dans la France dès le temps de Chilpéric, au rapport de Grégoire de Tours, & dont la noblesse Françoise a toujours fait une profession particuliere, témoin le proverbe ancien :

D'oiseaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaisir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de mérite, qui florissoit sous le regne de Philippe de Valois ; sans parler du livre de Gaston Phébus, où toutes les choses qui appartiennent à la chasse de l'oiseau, sont décrites si exactement. Notre langue a profité plus que vous ne pensez de ces exercices. Car certains termes propres de la Vénerie & de la Fauconnerie ont été transportés ailleurs fort élégamment, comme, *suivre les traces*, *être aux abois*, *rendre les der-*

niers abois, *prendre l'essor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *réclamer*. Savez-vous bien que le mot de *niais* se dit proprement du faucon, ou d'un autre oiseau de proie qui n'a point encore volé, & qui a été pris au nid? *Hagard* est opposé à *niais* en langage de chasse, quoique dans le langage ordinaire il signifie quelqu'autre chose que *déniaisé*. Savez-vous encore bien que *débonnaire* est un mot tiré de cet art, & qu'il vient, selon Henri-Etienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui signifie le nid de l'oiseau, comme qui diroit de bon lieu, de bonne naissance & de bon naturel: Je ne vous dis rien d'*émérillonné* & de *hobreau*; car ces mots-là ne sont pas trop du bel usage; & l'on ne s'en sert qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé, & un petit Gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnoie; & si je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous seriez surpris: car j'ai eu autrefois la curiosité de lire les livres, & de con-

fulter les experts fur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille*, ni de *flaon*, dit Arifte, je vous en croirois fur votre parole. Mais, avec tout cela, ajouta-t-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fût pas fi riche en termes de chaffe & de monnoie, & qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes effentiels & néceffaires au commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des chofes que nous ne faurions dire qu'avec plufieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la vérité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites; autrement la Langue Latine feroit une langue pauvre : toute riche qu'elle eft, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui font affez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoiffance*, *ingratitude*, *remerciement*, *indifférence* & *froideur*, à l'égard d'une perfonne, *fraîcheur*, *frais*, *intéreffé*, *défintéreffé*, *défintéreffement*, *préférence*, *préféance*, *conquérant*, *conquêtes*, *intrigues*, *complimens*, *poffible*, *impoffible*, *indépendant*, *infolvable*. Je parle toujours de la lan-

gue du ſiecle d'Auguſte, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des ſiecles ſuivans, nonobſtant la corruption qui commença à s'introduire alors dans la langue. Car ſi vous y avez fait réflexion, l'abondance n'eſt pas toujours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichiſſent à meſure qu'elles ſe corrompent, ſi leur richeſſe conſiſte préciſément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de ſoin qu'on apporte à choiſir les termes propres & uſités, & par la liberté qu'on ſe donne de dire tout ce qu'on veut, ſans avoir égard à l'uſage, ni au génie de la langue. Ainſi, à meſurer la richeſſe de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche ſous Domitien & ſous Trajan, que ſous les premiers Empereurs. Suétone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phraſes qui ne ſe trouvent point dans Cicéron, ni même dans Séneque. *Impoſſibilis*, dont Quintilien ſe ſert ſans façon, n'étoit pas un mot Latin dans le temps que la Langue Latine étoit floriſſante; de ſorte que pour dire en ce temps-là qu'une choſe étoit impoſſible, il falloit prendre un tour, & exprimer

avec une phraſe ce que nous diſons en un mot.

Mais ces termes *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariſte : notre Langue ne les a pas de ſon fonds ; ce ſont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. Quand cela ſeroit, repartit Eugene, il ne s'enſuit pas que notre langue ſoit auſſi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ſes coffres, ne laiſſe pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naiſſent pas dans les terres de ſon Etat. Ceux qui volent le bien d'autrui s'enrichiſſent, à la vérité, par des voies injuſtes ; mais ils s'enrichiſſent néanmoins ; & je n'ai jamais oui dire, que les partiſans fuſſent moins à leur aiſe après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en ſommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la ſucceſſion de ſa mere ; c'eſt-à-dire, de la Langue Françoiſe, qui tient ſa naiſſance & ſes richeſſes de la Langue Latine. Que ſi cette fille a fait valoir par ſon induſtrie & par ſon travail, le bien que ſa mere lui a laiſſé en partage ; ſi un champ qui ne rapportoit rien eſt devenu fertile entre ſes mains ; ſi elle a trouvé dans une mine

des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes; je ne vois pas, à vous dire le vrai, qu'elle en soit plus pauvre, ni plus misérable.

Au reste les mots que nous n'avons pas sont remplacés par des expressions si belles & si heureuses, qu'on n'a pas sujet de regretter ce qui nous manque. Mais parce que pour être riche, ce n'est pas assez d'avoir précisément ce que la nécessité demande, & qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer; outre les termes communs & nécessaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui, comme des habits précieux, servent non-seulement à revêtir, mais encore à orner les pensées: nous avons de plus mille tours & mille manieres pour exprimer une même chose.

Cependant, dit Ariste, on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phrases, & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer, repliqua Eugene: c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée, & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicatesse & la derniere perfection aux choses qu'elle produit; elle laisse faire cela aux arts. C'est à

l'induſtrie des hommes à purifier les métaux, à polir les marbres & les pierres précieuſes. Cela ne ſe fait qu'en retranchant ce qu'il y a de groſſier dans ces minéraux. On démêle l'or de la terre, & on lui ôte ſa craſſe pour le rendre pur : on donne mille coups de ciſeau à une piece de marbre, pour en faire une belle ſtatue : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout ſon prix. Ainſi pour polir, pour épurer, pour embellir notre langue, il a fallu néceſſairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un ſi utile retranchement aux ſoins de l'Académie Françoiſe, qui ſe propoſa pour but dès ſa naiſſance de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtiſans ignorans ou peu exacts. C'eſt ce qu'elle dit elle-même dans le diſcours de ſon projet qu'elle préſenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant ſon établiſſement, & c'eſt auſſi ce qu'elle fit enſuite avec tant de ſuccès, qu'on peut dire de cette illuſtre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phraſes, elle y a ajouté de nouvelles beautés & de nouveaux ornemens; ce qui

a été assez bien exprimé par une devise qui a pour corps une lime, & pour ame ces paroles :

Addo dum detraho. (1)

Si le bon-homme Henri Etienne vivoit encore, dit Ariste en riant, il sauroit mauvais gré à Messieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à *icelui* & à *icelle*, & d'avoir condamné absolument *ains*, *jaçoit*, *comme ainsi soit que*, lui qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste de mots François qui signifie *avare*, & en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont, si je m'en souviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pince-maille*, *racle-denare*, *serre-denier*, *pleure-pain*, *serre-miette*.

De la précellence du langage François.

Eh ! mon Dieu, interrompit Eugene, que dites-vous là ? Si la langue Françoise n'étoit riche qu'en ces sortes de mots, ce seroit, en vérité, une pauvre langue : cela s'appelle étaler des haillons, & non pas faire montre de ses richesses. Ce n'est pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'est pas moins riche pour avoir tout son bien en pierreries ; &, à mon avis, ce n'est pas une marque d'indigence que de s'être défait d'u-

(1) J'ajoute à mesure que je retranche.

ne infinité de choſes inutiles & embarraſſantes. Mais comme les langues reſſemblent non-ſeulement aux ſtatues dont l'on retranche toujours quelque choſe pour les achever, mais encore aux tableaux où l'on ajoute toujours quelque choſe pour les finir; on a beaucoup enrichi la langue Françoiſe depuis quelques années, ſoit en faiſant des mots nouveaux & de nouvelles phraſes, ſoit en renouvellant quelques termes & quelques phraſes qui n'étoient pas fort en uſage.

Vous me ferez plaiſir, dit Ariſte, de m'apprendre quelques-unes de ces expreſſions nouvelles; car ayant demeuré aſſez long-temps dans les Provinces, & même hors du Royaume, elles ne ſeront peut-être pas venues juſqu'à moi. Si vous n'en avez rien appris, repliqua Eugene, ni par le commerce des honnêtes gens de Province, qui vont à Paris preſque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouvautés, ni par la rencontre des perſonnes de condition qui ont paſſé par ce pays en voyageant, ni parmi les lettres de vos amis, vous les avez aſſurément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été inſpirées; car vous vous en ſervez tous les jours en parlant & en écrivant, comme ſi

vous n'étiez jamais ſorti de Paris. Comme je m'en ſers, reprit Ariſte, ſans m'en appercevoir & ſans y entendre fineſſe, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire préciſément quelles ſont ces façons de parler qui ont cours parmi les perſonnes polies. Celle dont vous venez de vous ſervir en eſt une, repartit Eugene. On dit à cette heure élégamment : Je n'y entends point *fineſſe*, il y entend *fineſſe*. On dit encore, il m'en a fait *fineſſe*; pour dire, il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un myſtere. Le mot de *fineſſe* a une ſignification plus étendue qu'il n'avoit au temps paſſé. Il ne ſignifioit autrefois qu'*artifice*, *ſubtilité*, *fauſſe prudence* ; il ſignifie maintenant *délicateſſe*, *perfection*. Ainſi l'on dit, *fineſſe* d'eſprit, *fineſſe* de l'art ; cet ouvrage a toute la *fineſſe* de l'art. Ce mot au pluriel n'a, ce me ſemble, que ſon ancienne ſignification, de méchantes *fineſſes* ; toutes ſes *fineſſes* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *fineſſe*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, il en fait le *fin* ; vous avez beau en faire le *fin* : un eſprit *fin*, un gout *fin*, un diſcernement *fin*, une raillerie *fine*, un ſourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoutez

à

à cela le neutre *fin* & l'adverbe *finement*. Il penſe *finement* les choſes ; il entend tout *finement* ; il ſait le *fin* de la langue ; voilà le *fin* de l'affaire ; peu de gens ſavent le *fin* du Cabinet.

Vous ſavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaiſanterie*, *pruderie*, *bruſquerie*, *connoiſſeur*, *déſintéreſſement*, *contre-temps*, *intrépide*, *intrépidité*, *férocité*, *féliciter*, *peſter*, *diſculper*, *inſoutenable*, *inconteſtable*, *inſurmontable*, ſont des termes aſſez nouveaux.

Il y a pluſieurs mots anciens auxquels on a donné des ſignifications toutes nouvelles. Je ne ſais ſi je pourrai m'en ſouvenir : en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit avoir *égard* à ſon honneur ; avoir *égard* à toutes les circonſtances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* ; il a de grands *égards* pour elle. *Egard* ſe prend encore en un autre ſens : nous jugeons des choſes, non parce qu'elles ſont en elles-mêmes, mais parce qu'elles ſont à notre *égard* ; il eſt civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On ſe dit à toute heure dans un ſens nouveau. Car pour dire, je vous en

ſerai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous; nous diſons en parlant & en écrivant familiérement aux perſonnes qui nous ſont égales ou inférieures, *on* vous en ſera obligé; *on* fera ſon devoir; n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne ſeroit pas être juſte dans le langage, que d'uſer de cette expreſſion à l'égard des perſonnes qui ſont au deſſus de nous.

On ne diſoit pas au temps de Coëffeteau & de Malherbe, parler *juſte*, raiſonner *juſte*, chanter *juſte*, un eſprit *juſte*, un diſcours *juſte*.

Quoique *délicat*, *délicateſſe*, *délicatement* aient toujours été en uſage, on ne s'en eſt pas toujours ſervi comme l'on s'en ſert. Un eſprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une penſée *délicate*; c'eſt une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicateſſe* dans l'eſprit; il ſait toutes les *délicateſſes* de la langue. A raiſonner un peu *délicatement*.

Ménager eſt un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas ſeulement *ménager* les eſprits du peuple; *ménager* les bonnes graces du Prince; *ménager* les intérêts de ſes

amis ; *ménager* une affaire ; *ménager* une entrevue ; *ménager* ſon feu dans la Poéſie ; *ménager* ſa ſanté, ſa fortune, ſon crédit : mais on dit encore *ſe ménager*, pour dire uſer avec réſerve de ſon crédit ; *ſe ménager* avec quelqu'un ; *ménager* ſes amis, pour dire, ne pas leur être importun ; *ménager* la foibleſſe d'une perſonne ; ne *ménager* perſonne, pour dire, n'avoir de la complaiſance pour perſonne, traiter tout le monde rudement, il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumiere & l'ombre n'ont été plus judicieuſement *ménagées*. Un autre dit en parlant d'un diſcours fort éloquent & fort poli : Les figures y ſont merveilleuſement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariſte, que merveilleuſement bien *ménagées*, ſeroit mieux que merveilleuſement *ménagées*. L'un eſt ſans doute plus François & plus élégant que l'autre, dit Eugene.

On dit auſſi, ajouta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler eſt de la Cour ; mais elle n'eſt pas fort établie, & les plus ſavans dans la langue ne peuvent

l'ouir qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir de la *confidération* dans le monde, & s'attirer de la *confidération*; quoique mille gens parlent de la forte: car enfin ces phrafes, à les bien examiner, ne font pas trop Françoifes. On dit bien être en grande *confidération* dans le monde, pour dire, être eftimé & confidéré; mais avoir de la *confidération*, fignifie proprement confidérer les chofes, & non pas être confidéré des autres. Un homme qui a de la *confidération*, c'eft un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la fignification qu'ils ont maintenant. *Tour* de vifage, *tour* de vers, *tour* d'efprit: il a un *tour* d'efprit fort agréable; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit; le *tour* de l'expreffion, le *tour* de la langue Françoife eft bien différent de celui de la langue Latine; il écrit en profe d'un *tour* galant & naturel. Un efprit bien *tourné*, mal *tourné*: il a l'efprit *tourné* à la bagatelle; quand on eft *tourné* de la forte. *Tourner* bien un vers, *tourner* toutes fes penfées du côté de la guerre; les chofes ont *tourné* heureufement; *tourner* la converfation du côté qu'on veut; la con-

verſation *tourna* ſur le ſérieux ; *tourner* ſes imaginations plaiſamment ; *tourner* une choſe en raillerie, *tourner* une perſonne en *ridicule.* Ce dernier mot n'eſt pas fort ancien, non plus que *ſérieux* dans un genre neutre : on n'a pas toujours dit, traiter quelqu'un d'un grand *ſérieux*, prendre ſon *ſérieux ;* trouver le *ridicule* d'une choſe.

Le mot de *fonds* eſt fort en uſage. J'ai un grand *fonds* de pareſſe ; je fais un grand *fonds* ſur votre parole ; faites *fonds* ſur moi ; je connois ſon *fonds ;* des gens qui ne ſont pas ſurs de leur *fonds.*

Ce mot de *gens* tout ſeul eſt un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens ;* vous n'avez point de charité pour les *gens.*

Sûr & *ſureté* ſe diſent fort. C'eſt un coup *sûr ;* c'eſt jouer à coup *sûr ;* c'eſt un homme *sûr ;* il eſt *sûr* de ſon fait ; prendre ſes *ſuretés.* On dit encore prendre ſes *précautions*, ſe *précautionner.* On ne ſauroit prendre trop de *précautions* dans une affaire auſſi importante que celle-là. Les gens ſages doivent ſe *précautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu près de même âge. Prendre ſes *meſures* pour

réussir dans une affaire ; prendre bien ses *mesures* ; prendre de fausses *mesures* ; il n'y a point de *mesures* à prendre avec des esprits fourbes ; il a rompu toutes mes *mesures* ; garder des *mesures* ; il ne garde point de *mesures*. On dit aussi garder toutes les *bienséances*.

Honneur, *honnêteté*, *honnêtetés*, *honnête*, *mal-honnête*, *honnêtement*, regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de l'*honneur* ; il a beaucoup d'*honneur* ; il a bien de l'*honnêteté* ; il m'a fait bien des *honnêtetés* : cela est bien *honnête*, pour dire, cela est très-obligeant, très-généreux, très-civil : cela est *mal-honnête*, pour dire le contraire : c'est un *mal-honnête* homme, un procédé *honnête* ; c'est une personne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête*, des sentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honnêtement*.

Comme il n'y a pas bien long-temps qu'on dit faire des *honnêtetés*, il n'y a pas aussi long-temps qu'on dit faire des *amitiés* : il m'a fait mille *amitiés* ; faites-lui bien des *amitiés* de ma part ; on dit aussi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une grace. Néanmoins on n'emploie guere ces façons de parler hors de la conversation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peut-

être qu'avec le temps elles seront reçues dans toutes sortes de styles : car vous devez remarquer en passant, que comme c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périssent pas un peu après leur naissance, ce qui leur arrive assez souvent ; ils y demeurent, dis-je, jusqu'à ce qu'un long usage leur fasse perdre entiérement le caractere de la nouveauté. Vous devez encore remarquer qu'il faut user avec beaucoup de réserve, dans la conversation même, des termes qui ne font que de naître, & qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phrases d'une langue étant à peu près comme les fruits qui ne valent rien, ni pourris, ni verds, & qui ne sont point de bon gout, s'ils ne sont murs.

Compte & *compter* sont usités dans un certain sens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes ses obligations sur mon *compte* ; j'ai lu son livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte* ; je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien les faveurs des Grands quand on aime bien une personne ; on *compte* pour

rien tout le reste : vous pouvez *compter* sur moi ; je *compte* sur votre amitié.

Soutenir n'a pas toujours eu une signification aussi simple que celle qu'il a. On dit fort aujoud'hui *soutenir* une négociation importante ; *soutenir* son caractere & son personnage ; *soutenir* la conversation ; *soutenir* ses paroles par ses actions ; se *soutenir*. Dans les grandes afflictions, on a besoin de toute sa force pour se *soutenir*. Les vers de Desportes se *soutiennent* encore, pour dire, ils sont encore beaux à présent. Ce qui paroîtroit en un autre une entreprise hardie & inconsidérée, est *soutenu* en lui par sa probité. Sa harangue étoit *soutenue* de la vigueur de son zele & de la réputation de sa vertu, dit un bon Auteur ; un discours *soutenu*.

Détruire, *gâter*, *empoisonner*, *envenimer*, sont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui se *détruisent* eux-mêmes par leur mauvaise conduite ; *détruire* une personne dans l'esprit d'une autre : l'absence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur ? A ce que je vois, je ne suis pas encore *détruit* dans votre esprit : cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles, étoit *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* ſes premieres penſées : la Cour ne l'a point *gâté* ; il eſt *gâté* ; vous le *gâtez* , en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté : laiſſez-moi faire, je ne *gâterai* rien ; cela ne *gâtera* rien.

Les médiſans *empoiſonnent*, *envenîment* tout, juſqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoiſonnées*, un cœur *envenimé*.

Air eſt tout-à-fait du bel uſage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble ; il a bon *air* ; il a méchant *air* ; cela a méchant *air* ; il s'habille, il danſe de bon *air* ; il y a dans tous ſes ouvrages un *air* de politeſſe qui le diſtingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réuſſira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariſte. Je connois des gens qui l'ont inceſſamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en diſant : Il a le *bel air* ; il chante, il danſe, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air* ; il a l'eſprit tout-à-fait du *bel air* ; il le porte du *bel air*. Ces gens-là ſont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler eſt décriée parmi ceux qui parlent bien ; ils ne s'en ſervent qu'en riant, pour ſe moquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façer*, ſont d'au-

tres mots à la mode. C'eſt trop *façonner*; c'eſt une grande *façonniere :* elle a mille petites *façons*, qui lui ſient bien; faire des *façons*; je ne fais point de *façons* avec vous; agir ſans *façon*; il ſe met ſans *façon* au nombre des beaux eſprits.

Vous pourriez, ce me ſemble, ajouter *maniere* à *façon*, interrompit Ariſte: car ce mot eſt auſſi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y eſt, repliqua Eugene. A force de dire à toute heure *de la belle maniere*; il m'a obligé *de la belle maniere*; il danſe *de la belle maniere*; je l'ai grondé de *la belle maniere*; on s'eſt laſſé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phraſe; on dit à la Cour & dans le monde: Il a des *manieres* agréables; il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres; il a quelque choſe de rude dans ſa *maniere*; on ſe fait à la Cour une *maniere* d'eſprit qui juge plus finement des choſes: il a de l'eſprit à ſa *maniere*; il a aſſez de l'eſprit, de la *maniere* d'un tel.

Cet *aſſez* eſt du nouvel uſage. Cela eſt *aſſez* de mon gout; j'entre *aſſez* dans ſon ſentiment. *Trop* en eſt auſſi. Je ne vous ſuis pas *trop* obligé de votre pro-

cédé ; je ne ſuis pas *trop* d'avis.

Entrer a pluſieurs ſignifications fines. *Entrer* dans le ſens de quelqu'un ; *entrer* dans la penſée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde ; un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une perſonne ; *entrer* dans les ſecrets, dans les plaiſirs, dans les intérêts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager ; *entrer* dans les conſidérations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous ; le Latin n'*entre* guere dans le commerce du grand monde ; on a beau lui repréſenter que... il n'*entre* point là dedans ; en parlant d'une choſe qui a contribué à la diſgrace d'une perſonne, on dit bien : Il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit : Il n'*entre* point dans la converſation ; il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace, & eſt de la Cour dans un ſens métaphorique. *S'embarquer* dans une affaire ; il s'eſt *embarqué* un peu légérement, pour dire, il s'eſt engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entrepriſe périlleuſe. On dit auſſi depuis peu, *embarquer* quelque choſe ; j'ai *embarqué* l'affaire ; l'affaire eſt *embarquée* : mais cette dernie-

re phrase n'est pas encore établie.

Les *engagemens* du monde ; prendre des *engagemens* avec quelqu'un, sont des termes de nouvelle création, aussi-bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi est de faire une honnête retraite ; j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti* ; mon *parti* est pris, pour dire, quelle résolution prenez-vous ? j'ai pris ma résolution, ma résolution est prise : vous prenez le mauvais *parti* ; il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extrêmité.

Pousser est nouveau dans une certaine signification. *Pousser* les gens à bout ; ne me *poussez* pas ; *pousser* une matiere ; cela est trop *poussé* : on dit aussi, cela est *outré*.

Sacrifier & *sacrifice* sont à la mode. *Sacrifier* ses amis ; il m'a *sacrifié* ; *sacrifier* une personne à une autre. J'ai vu toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice* ; je lui ai fait un grand *sacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en sa considération à quelque chose de fort agréable, ou de fort utile.

Donner se dit depuis quelque temps en plusieurs façons élégantes. *Donner* dans le sens de quelqu'un ; *donner* dan

le galimatias. L'apostrophe est une admirable figure, quand on s'en sert à propos : tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans : il y a *donné* de tout son cœur, en parlant d'une personne qui croit légérement : je ne *donne* pas la dedans, pour dire, je ne crois pas cela : *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette derniere phrase a deux significations ; l'une garder les dehors, & l'autre se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *dupe*, de *chapitre*, de *fort* & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément : Je n'en suis pas la *dupe* ; ne croyez pas que je sois votre *dupe* ; il a été pris pour *dupe*.

Il m'a parlé long-temps sur votre *chapitre* ; il est savant sur le *chapitre* de la guerre ; je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choses un peu *fortes* : ce que vous dites est un peu *fort* : cela est *fort*. On voit peu d'amis de sa *force* : il n'y a point d'hommes au palais de sa *force* ; deux discours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler assez nouvelles. *Briller* dans la conversation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'esprit, & qui ne *brillent* point dans la conversation.

Etre *content* de soi. Je ne serois pas *content* de moi, si je ne vous avois servi en cette rencontre : elle est fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle : je n'ai pas mal réussi dans cette affaire, je suis assez *content* de moi.

Se savoir *bon gré* de quelque chose. Je me sais *bon gré* de vous avoir dit mes sentimens ; vous devez vous savoir *bon gré*, de ne point avoir répondu à ses injures.

Rendre des *soins*, des *assiduités*, de *bons offices* à une personne. *Bon office* vaut mieux que *service* en quelques endroits : par exemple, pour parler honnêtement à une personne d'autorité de qui l'on a besoin, il faut lui demander un bon *office*, & non pas un *service*.

Il me semble, interrompit Ariste, avoir oui dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuse* : je vous demande *excuse*. C'est une méchante phrase, repliqua Eugene ; tout le peuple s'en sert ; mais les honnêtes gens

demandent toujours *pardon*, & jamais *excuſe*.

On dit élégamment, continua-t-il, ſe *déſaccoutumer* d'une perſonne. Quand on aime bien les gens, on ne ſauroit s'en *déſaccoutumer*.

Aller, venir *à ſes fins*. C'eſt un homme qui va *à ſes fins* : il n'y a rien qu'il ne faſſe pour venir *à ſes fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue : on ne ſait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les ſentimens que j'ai pour vous : je n'ai pu vous *démêler* dans la foule.

Diſtinguer les perſonnes de mérite, en faire *diſtinction*. On eſt bien aiſe d'être *diſtingué* des gens de baſſe naiſſance, qui ſe *diſtinguent* par leur eſprit & par leur ſavoir.

S'attirer de l'eſtime, des reproches, de méchantes affaires. Je lui ai dit des choſes fâcheuſes ; mais il ſe les eſt *attirées*.

Se *déchaîner*, *déchaînement*. Les peuples ſe *déchaînent*, ſont *dechaînés* contre les favoris. C'eſt un *déchaînement* horrible contre lui, en parlant d'une perſonne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Raffiner, *raffinement*. Il *raffine* trop ; il ne faut pas tant *raffiner* ſur le langage. Les *raffinemens* de l'amour propre ;

de la politique ; ce ſont des *raffinemens* ridicules.

S'*entêter*, *entêtement*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous ſommes ſujets à nous *entêter* de ce que nous ſouhaitons. Un homme *entêté* de ſon mérite. C'eſt un furieux *entêtement*.

Etudier le gout, l'humeur des gens ; *étudier* un homme.

Savoir *ſon monde* ; ſavoir *vivre*. C'eſt un homme qui ſait *ſon monde*, qui ſait *vivre*.

Le *ſavoir-faire* eſt encore plus nouveau. Un homme qui a du *ſavoir-faire* : il en eſt venu à bout par ſon *ſavoir-faire* ; Quoique ce terme exprime aſſez bien, les perſonnes qui parlent le mieux, ne peuvent s'y accoutumer : il n'y a pas d'apparence qu'il ſubſiſte, & je ne ſais même s'il n'eſt point déja paſſé. Auſſi eſt-il très-irrégulier, & même contre le génie de notre langue, qui n'a point de ſubſtantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'eſt un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adreſſe, ni de complaiſance, & qui ne ſait point s'accommoder au temps, ni aux perſonnes. C'eſt un homme *naturel*, pour

dire, un homme trop franc, & peu simple.

Je ne sais quand je *parviendrai* à être de vos amis; il est enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *use* bien; il en *use* mal avec moi; il en *use* le mieux du monde.

Cela me *passe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *passera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je sais bien à quoi m'en *tenir*; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut *tenir* contre tant d'honnêteté, contre de si bonnes raisons.

Quand on est sur ce *pied*-là; quand on s'est mis sur ce *pied*-là, on ne craint rien: les choses sont sur ce *pied*-là; je ne le regarde pas sur le *pied* de bel esprit; il est à la Cour sur un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne point vous dire adieu: il a reçu une *mortification* sensible: donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses services passés doivent vous *répondre* de lui; ce que vous venez de faire pour moi, me *répond* de votre cœur.

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le servir.

Se reprocher quelque chose. On doit

être content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'eſt *revenu* de pluſieurs endroits, pour dire, j'ai appris cela de pluſieurs perſonnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque choſe à dire à cette phraſe; mais elle ne laiſſe pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu ſon crédit, on n'en *revient* pas; on a de la peine à en *revenir* : je n'en *reviens* pas, pour dire, je ſuis étonné; quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aiſément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une perſonne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'eſt-à-dire, pour l'embarraſſer. Des perſonnes, dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obſcurcit le mérite de l'autre : on dit auſſi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne ſauriez *ſauver* votre conduite, pour dire, juſtifier. Quand elle n'a pas autant d'eſprit dans la converſation, qu'elle a coutume d'y en avoir, elle ſe *ſauve* ſur les vapeurs, ſur le mal de tête, pour dire, elle s'excuſe ſur les vapeurs, ſur le mal de tête, de ce qu'elle n'a pas ſon eſprit ordinaire. *Sauver* les

dehors, les apparences. Il *ſauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de ſcandale.

Les *apparences* ſont contre vous. C'eſt *apparemment* ce qu'il prétendoit; *apparemment* il fera tous ſes efforts pour en venir à bout.

Il eſt mal-aiſé de vous dire à combien d'uſages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances*; après les *avances* qu'il a faites, je ne puis lui refuſer mon amitié; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un; elle fait mille *malices* agréables à ſes amis.

Faire un *contre-temps*; il a fait un étrange *contre-temps*.

Faire les premiers *pas*: faire les premieres *démarches*: ce n'eſt pas à moi à faire les premiers *pas*: j'ai fait la premiere *démarche*. Faire un faux *pas*, une fauſſe *démarche*.

Dit-on toujours faire *figure*, pourſuivit Ariſte? Faire à la Cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela ſe dit encore par quelques gens, repliqua Eugene; mais les perſonnes intelligentes l'évitent juſques dans la converſation, ou ne le diſent que par raillerie.

Tout le monde dit ſe faire *honneur*; ſe faire un *mérite* de quelque choſe. Il ſe fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il ſe fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne prétends pas me faire un *mérite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaiſirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaiſirs* de peu de choſe; il ſe fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, ſe cauſer de l'embarras, s'attirer des déplaiſirs. Il y a des gens qui ſe font des *affaires* de gaieté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire*; je me ſuis fait, ſans y penſer, une méchante *affaire*. On dit dans la converſation, c'eſt une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe difficile; ce n'eſt pas une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe aiſée.

Vous voyez que je vous dis confuſément & ſans aucun ordre, tout ce que ma mémoire me préſente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaiſon entr'elles, répondit Ariſte, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaiſon*, eſt uſitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le diſcours familier, & on écrit dans le beau ſtyle: Je n'ai *nulle* affaire; il n'a *nulle* fidélité; il n'a

ulle application. Ces deux négatives
ui n'affirment pas comme en Latin,
nt de la grace, & s'accommodent à
otre langue qui aime deux négatives
nsemble, selon une des remarques de
Vaugelas. Ainsi nous disons élégamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aie dit.

Ces mots *fâcheux*, *misérable*, *aisé*, *régulier*, *comédien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, sont nouveaux dans le sens & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est un *fâcheux*; le monde est plein de *fâcheux*; les *fâcheux*.

C'est un *misérable*, pour dire, c'est un homme sans mérite; cela est *misérable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un esprit *aisé*; des vers *aisés*; une taille *aisée*.

Traits du visage *réguliers*; les civilités les plus *régulieres* ne sont pas les plus obligeantes; un ami *régulier*, une femme *réguliere*. Ecrire à quelqu'un *régulierement* toutes les semaines.

C'est un grand *comédien*, en parlant d'un homme dissimulé qui joue plusieurs personnages. L'on dit aussi jouer la *comédie*, pour dire, ne pas agir sincérement.

Portrait *flatté*; *touché* hardiment. Il

y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchés*.

Une lettre tendre & *touchante* ; une personne qui a quelque chose de *touchant*, des manieres *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela est mal *entendu*, en parlant d'une chose faite sans art & contre les regles ; tout y étoit merveilleusement bien *entendu*, en parlant d'un festin. Une personne *entendue*, pour dire intelligente & habile.

Habile, a presque changé de signification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & savant ; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal-habile*, est un mot nouveau, qui signifie le contraire.

Ajoutez à cela, *solide*, *essentiel*, *réel*. Un ami *solide* ; un homme *essentiel* ; des empêchemens *réels*, pour dire véritables.

Pénétration, *naissance*, *naturel*, *ouverture*, *société*, *attachement*, *fête*, sont de notre temps, de la maniere dont on s'en sert.

Homme d'une grande *pénétration* ; il a beaucoup de *pénétration*.

Il n'y a personne qui ait une plus belle *naissance* pour les affaires ; il a

une heureuſe *naiſſance*, pour dire, il eſt bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence ; c'eſt un beau *naturel*, pour dire, c'eſt un beau génie ; Cicéron a plus de *naturel* que Demoſthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les ſciences.

Une *ſociété* de perſonnes agréables ; il eſt de notre *ſociété* ; ils ſont de même *ſociété*, en parlant de perſonnes qui ſe voient ſouvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une perſonne ; il a vécu juſqu'à cette heure ſans *attachement*, pour dire, ſans rien aimer.

La *Fête* de Verſailles ; donner une *Fête*. Ce mot eſt devenu profane, comme vous voyez. Voilà juſqu'où va le caprice & la tyrannie de l'uſage. Il ne ſe contente pas de choquer ſouvent les regles de la Grammaire & de la raiſon ; il oſe même violer quelquefois celles de la piété. Après tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot profané à la religion a été profané de la ſorte. Nous faiſons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le

langage ordinaire, nonobſtant l'averſion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage*, ſe diſent à toute heure, pour, je deſire, je crains fort, je ſuis fâché. *Je meurs* d'envie de le voir; *je mourois* d'envie de ſavoir de vos nouvelles; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçu mon billet; *je mourois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour dupe, *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* ſont communs. Il a de l'eſprit *infiniment*. Ils ſont *éternellement* enſemble. A quoi on peut ajouter *étrangement* & *admirablement*. Je ſuis *étrangement* en peine. Cela vous ſied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expreſſions nouvelles, dont je ne puis pas me ſouvenir, ſans parler de celles qu'on nomme *précieuſes*, & qui ne ſont pas tant de notre langue, que de quelques femmes, qui, pour ſe diſtinguer du commun, ſe ſont fait un jargon particulier.

Mais, outre les richeſſes que notre langue a de ſon fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours pluſieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en

en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout temps une eſpece de trafic entre les langues, de même qu'il y en a entre les peuples, & la nôtre reſſemble en quelque façon à ces gentilshommes de certaines provinces privilégiées, leſquels étant fort à leur aiſe, ne laiſſent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce, ſans que cela déroge en rien à leur nobleſſe, ni à leur honneur.

Au reſte, la Langue Françoiſe eſt riche, non-ſeulement en paroles, mais auſſi en choſes, c'eſt-à-dire, qu'on trouve dans ſes livres ce qu'il y a de plus excellent dans les ſciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richeſſes des Grecs & des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions, ont été ſi heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moi, ſi je ne craignois de ſcandaliſer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de préférer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologétique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le Latin. Thucydide, Lucien &

Tacite ne ſont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous ſavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau :
Son génie à ſon ſiecle a ſervi de flambeau ;
Dans ſes fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux tréſors.
A ſa perte, on ne ſauroit dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropédie*, ou de l'*Hiſtoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Agéſilaüs*, des *choſes mémorables de Socrate*. Je paſſe auſſi ſous ſilence les *Vies des hommes illuſtres Grecs & Romains*, traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xénophon & de Plutarque ſont connus de tous les François qui ont quelque connoiſſance des Lettres.

Ajoutez à toutes nos traductions, tant d'ouvrages composés par nos meilleures plumes ſur les matieres les plus ſolides & les plus ſublimes, tant de livres où la Philoſophie n'a rien de barbare, où tout eſt fleuri juſqu'aux queſtions les plus épineuſes.

Les *Caracteres des passions*, l'*Art de connoître les hommes*, les Traités de *la Lumiere*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raisonnement des bêtes*, nous découvrent des secrets qui ont été cachés à Platon & à Aristote. L'Auteur de ces Traités a étudié la nature à fond, ou plutôt on diroit que la nature lui a révélé elle-même tous ses mysteres. Le *Journal des Savans* est un abrégé de toutes les sciences, & comme une bibliotheque en petit, qui contient l'essence & la fleur des Livres. L'Auteur de ce *Journal* est un esprit universel, qui parle en même-temps d'histoire, de jurisprudence, de philosophie, de médecine & de mathématiques. Le *Discernement de l'ame & du corps*, le *Discours physique de la Parole*, sont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de pénétration & de politesse.

Outre les Traités savans qui paroissent tous les jours en notre langue, il se fait en plusieurs endroits des conférences & des assemblées savantes, où l'on traite de toutes sortes de matieres ; si bien qu'un François peut aisément acquérir toutes les belles connoissan-

ces, ſans autre ſecours que celui de ſa langue naturelle. Ainſi comme la France eſt ſi abondante en toutes choſes, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre; la Langue Françoiſe eſt ſi riche en toutes ſortes de livres, que nous n'avons pas beſoin des autres langues pour être ſavans. Dites après cela que c'eſt une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne ſauriez au moins nier, dit Ariſte, que ce ne ſoit une langue fort changeante; puiſque nous changeons de langage preſque auſſi ſouvent que de modes. Non-ſeulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet & ſaint Louis; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I & Henri le Grand. Si nos ancêtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens pour s'expliquer, & le mal eſt qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils ſeroient plus étrangers en France, que ne ſont les Polonois & les Moſcovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices & l'admiration de la vieille Cour, ſont le rebut des provinces & du peuple. Les

mots & les phraſes de ce temps-là, ſont comme ces habits antiques, dont on ne ſe ſert que dans les maſcarades & dans les ballets. Il ſe fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe & dans le ſtyle. L'uſage, qui eſt le roi ou le tyran des langues vivantes, eſt en France le maître du monde le plus impérieux & le plus bizarre. Il abolit ſouvent de bons mots ſans raiſon ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raiſon même ; il autoriſe juſqu'à des ſolécíſmes, ſelon la remarque de Vaugelas. En un mot, la Langue Françoiſe tient beaucoup de la légéreté de l'humeur Françoiſe, & c'eſt un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de juſtice. Il n'en eſt pas de même de la Langue Italienne & de la Langue Eſpagnole. Elles ſe ſentent en quelque maniere de la conſtance & du phlegme de leurs nations : elles ne ſavent ce que c'eſt que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que notre langue n'ait beaucoup changé depuis ſa naiſſance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, ſinon en un point eſſentiel, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde : c'eſt que le langage de

nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre, comme l'or chargé de crasse & de terre, a l'essence de l'or le plus pur & le plus fin, & cela paroît visiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur négligence ont une naïveté admirable : de sorte qu'on prend autant de plaisir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon sens, qui parle mal, à la vérité, mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au siecle passé le langage étoit si informe, qu'il n'y avoit, ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le changement qui s'est fait dans notre langue, soit un effet de la légéreté dont on nous accuse- Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la Langue Françoise, est la marque, ou plutôt la cause de la perfection où elle est parvenue.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous savez que la Langue Grecque a eu ses différens âges ; qu'elle a été dans les foiblesses de l'enfance, avant que d'être dans sa maturité &

dans sa force ; qu'elle n'est arrivée à la perfection où elle étoit du temps d'Aristote, d'Isocrate & de Démosthene, qu'après avoir souffert mille changemens dans ses mots & dans ses phrases. La Langue Latine, qui a été si longtemps la langue souveraine & universelle, a eu de foibles commencemens, aussi-bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mêlange de la Langue Grecque & de celle du pays où les Romains s'établirent, ou plutôt ce n'étoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant & de plus pauvre qu'elle, sous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers temps de la République ; elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangeres : elle changea tout-à-fait, & se polit fort du temps de Térence, de Scipion & de Lélius, qui la cultiverent avec beaucoup de soin. Mais son état florissant fut au temps de Cicéron & sous le regne d'Auguste.

Voilà à peu près le destin de notre langue. Ce n'étoit dans son origine qu'un misérable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin & demi-Thudesque. Dès que les Romains se furent rendus maî-

tres des Gaules, la Langue Romaine commença à y avoir cours, non-seulement parmi les honnêtes gens, mais aussi parmi le peuple ; soit que cela vînt de la complaisance des vaincus, qui crurent ne pouvoir se rendre agréables aux victorieux, qu'en tâchant de parler leur langage ; soit que ce fût un effet de la nécessité & de l'intérêt, les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres sans quelque usage de la Langue Latine ; soit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en soit, les Gaulois oublierent insensiblement leur propre langage, ou plutôt ils le corrompirent, en le mêlant avec celui des Romains. Car ne pouvant se défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux ; & de cette confusion il résulta je ne sais quel jargon, qu'ils appellerent Romain, pour le distinguer du Latin. Les Francs qui vinrent ensuite, & qui chasserent les Romains des Gaules, au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains qui imposoient le joug de leur langue aux na-

tions vaincues, avec celui de la ſervitude, comme parle ſaint Auguſtin. (1) Ces nouveaux Conquérans voulurent apparemment faire voir par-là aux Gaulois qu'ils étoient bien éloignés de rien entreprendre ſur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent avec le temps le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'aſſujettiſſant à l'uſage des verbes auxiliaires, *être* & *avoir*, qui ſont propres à l'Allemand, & qui regnent par-tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne ſe mêlât alors beaucoup de mots Allemands à ce Latin Gaulois, ou ruſtique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence auſſi que les Goths & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajouterent les uns & les autres au langage des pays où ils s'établirent, pluſieurs termes que le commerce porta enſuite de ville en ville & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariſte, voi-

(1) Opera data eſt ut imperioſa civitas non ſolùm jugum, verùmetiam linguam ſuam domitis gentibus imponeret. *Auguſt. de civit. Dei*, 19, *lib. c.* 7.

là une étrange origine pour une langue aussi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, poursuivit-il, qu'un savant Critique l'eût appellée un avorton de langue Latine. (1) Mais, à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne soit bien fondé; & il auroit pu dire même que dans sa naissance c'étoit un horrible monstre. La merveille est, reprit Eugene, que ce monstre dura long-temps; la barbarie du langage ayant subsisté avec celle des mœurs pendant des siecles entiers. Les Rois de la premiere race tâcherent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux-mêmes. Car, outre le Thudesque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman étoit en usage à la Cour; mais cette entreprise fut assez inutile; & tout ce que put faire Chilpéric, qui se piquoit d'esprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajouter à l'alphabet je ne sais quels caracteres que le temps effaça bientôt.

Nithar. Hist. lib. 3.

A dire les choses comme elles sont, le langage de ce siecle-là n'étoit qu'une pure barbarie, aussi-bien que celle des siecles suivans; témoin le Serment de Louis, Roi de Germanie, fait en langue Romance, & presque aussi mal-ai-

(1) An ignoras linguam Gallicam, & Italicam, & Hispanicam linguæ abortum esse? *Jul. Cæs. Scalig.*

ſé à entendre que le Serment de Charles, ſon frere, Roi de France, fait en langue Thudeſque. On ne ſe ſoucia geures alors de bien parler. Outre que les François étoient encore aſſez barbares, ils furent ſi occupés dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils ſoutinrent, qu'ils n'eurent pas le loiſir de cultiver les ſciences : ils ſongerent plus à faire de belles actions, que de beaux diſcours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la ſeconde race de nos Rois, après que l'Empire fut ſéparé de la maiſon de France. Ce fut environ ce temps-là, comme l'a remarqué un de nos Hiſtoriens, que le Roman l'emporta tout-à-fait ſur le Thudeſque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuſe juſqu'aux Alpes & aux Pyrénées. Ce Roman qui ſe répandit par-tout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premiérement les articles dont on n'uſoit point ſous le regne de Charles le Chauve, ainſi qu'il paroît par le Serment de Louis, ſon frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la ſeule piece qui nous en ſoit demeurée. Outre *li* qui ſe dit d'abord, & qu'on fit ſervir aux deux genres & aux deux nom-

bres, on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la différence du masculin & du féminin, du singulier & du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquérant, qui est après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le seul titre de ce Code fait foi de ce que je dis : le voici, si ma mémoire ne me trompe. *Ce sont les leis & les custumes* (1) *que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre;* où vous voyez *le*, *la*, *les* en usage aussi-bien que *li*.

Au reste, si vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la suite, je n'ai point d'autre raison à vous en rendre, sinon que le Roman étant un Latin corrompu, il suivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Thudesque, qui en a de propres, aussi-bien que la langue Grecque & que la langue Hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage, les terminaisons qui

(1) Que le Roi Guillaume accorda par grace. *J. Selden. ad Eadem. Not.*

ſont différentes du Latin ; ce qui ſe fit en retranchant, en ajoutant, en tranſportant quelque lettre dans les mots. Ainſi, par exemple, au lieu de *Deus* & d'*amor*, on vint à dire ; *Deu*, *Diex*, *Dieux* ; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de réglé, ni de bien établi dans la langue, ces mots ſe dirent indifféremment pendant pluſieurs regnes, & ſe conſerverent même avec *Dieu* & *amour*, qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, & enſuite *mourir* : d'*occidere*, *occire*, qui a duré ſi long-temps. Les autres mots ſe formerent à peu près de même. *Temps*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la plupart de nos monoſyllabes, tels que nous les avons aujourd'hui, ſont de ce temps-là ; car les mots d'une ſyllabe ont été faits plutôt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverſes révolutions de la langue ; ſi ce n'eſt en ce qui regarde l'orthographe, qui n'a pas toujours été la même.

Ce fut auſſi, ce me ſemble, alors qu'on inventa notre *e* féminin, ou du moins qu'on l'ajouta à pluſieurs mots pour en rendre le ſon plus doux & plus agréable ; de ſorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on diſoit dans les premiers temps, on dit *home* & *occire* dans la ſuite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous ſommes défaits de la terminaiſon Latine, qui eſt demeurée aux Italiens & aux Eſpagnols en quoi ils ſont comme des eſclaves, qui portent toujours la marque & les livrées de leur maître; au lieu que nous ſommes comme des perſonnes qui jouiſſent d'un entiere liberté. En ôtant à notre langue cette reſſemblance ſenſible que ſes voiſines ont avec le Latin, nous nous ſommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'être née dans la ſervitude. C'eſt-à-dire, interrompit Ariſte en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils ſont, en déguiſant le nom de leur famille, parce qu'il leur reproche la baſſeſſe de leur naiſſance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'Outremer, les François prirent des Grecs pluſieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage, & qu'ils imiterent en quelque choſe le tour & l'économie de la langue Grecque; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec, plutôt que des colonies que les Phocenſes planterent à

Marſeille, avant que les Romains ſe rendiſſent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne prétends pas vous obliger à me croire ſur ma parole. Si vos conjectures ne ſont vraies, dit Ariſte, elles ſont au moins vraiſemblables; & c'eſt beaucoup que de deviner raiſonnablement, dans des choſes auſſi obſcures que ſont celles-là.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que ſous le regne de Louis le Jeune, la langue étoit formée ſelon les regles de la Grammaire: car on commença dès-lors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet & de du Verdier; & vous ſavez que la premiere marque d'une langue faite, eſt d'être capable de ſtyle, & de ſortir des bornes du diſcours familier, où toutes les langues ſont renfermées dans leur naiſſance.

Au reſte, cette langue, qui avoit ſes mots, ſes articles, les inflexions de ſes noms & de ſes verbes, ſes phraſes & ſa ſyntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de ſe ſoutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle ſe fortifia un peu, & elle prit l'eſſor, pour parler ainſi, ſous le regne de Philippe Auguſte. Comme ce Prince véritablement auguſte par la grandeur de ſon courage & par celle de ſon génie,

n'aimoit pas moins les lettres que les armes ; on s'appliqua plus aux ſciences ſous ſon regne, qu'on n'avoit fait ſous les regnes de ſes prédéceſſeurs, & enſuite on prit plus de ſoin du langage. Les Poëtes qui parurent alors ſous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus groſſier & de plus barbare : car les Poëtes en tout pays ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après ſous S. Louis & ſous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort ſimples dans un ſiecle où régnoit la ſimplicité. Mais enfin tout ſimples qu'ils étoient, ils ne laiſſoient pas d'être des ornemens. Le plus célebre d'entre ces Auteurs, & celui à qui notre langue doit ſes premieres beautés, fut Jean de Meun, ſurnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence Françoiſe. Le *Roman de la Roſe* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, eſt le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut eſtimé non-ſeulement pour l'élégance du ſtyle, mais auſſi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des

mysteres qui passent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne pensa jamais : mais il est toujours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois ; témoins les registres de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une construction & une pureté qui approchent de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse sous le regne de Charles VII. Alain Chartier, son Secrétaire, qui étoit un laid homme, & un bel esprit, ajouta de nouvelles graces à la langue : ce qui le fit surnommer à son tour le pere de l'éloquence Françoise. C'est lui que Marguerite (1) d'Ecosse baisa un jour en passant par une salle où il étoit endormi : vous savez l'histoire, & ce que répondit la Princesse aux Dames de sa suite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baisé un homme si laid. *Je n'ai pas baisé l'homme*, dit-elle, *j'ai baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles.*

(1) Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce temps-là la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparoître la barbarie des premiers siecles. Le langage perdit même à la fin son nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont éloignés de leur source.

A regarder les langues de ce côté-là, dit Ariste, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres qui changent à mesure qu'elles coulent, & qui sont en quelque façon différentes d'elles-mêmes, bien qu'elles aient toujours le même rivage & le même lit. Les langues, reprit Eugene, ressemblent encore assez aux eaux minérales, qui prennent la teinture & les qualités des lieux par où elles passent : & delà vient que, comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Grecque, elle prit aussi quelque chose de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au delà des monts sous Charles VIII, sous François I & sous Henri II, firent qu'il se mêla à notre langage quelques locutions étrangeres.

Au reste, les choses changerent beaucoup sous les regnes de ces deux der-

niers Rois. Les beaux eſprits qui ſe rencontrerent en foule à la Cour depuis que François I eut rétabli les belles lettres & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par réformer pluſieurs mots vulgaires qui étoient demeurés Latins avec une ſimple terminaiſon Françoiſe. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, ou ils les abandonnerent tout-à-fait; ils abolirent auſſi les termes qui leur ſemblerent trop rudes, ou ils y paſſerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtés. Enfin ils donnerent à la langue un caractere d'élégance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichiſſant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay & Ronſard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche dont les traits furent effacés ou corrigés dans les regnes ſuivans. Deſportes, du Perron, Malherbe, Coëffeteau réformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronſard, comme Amyot, du Bellay & Ronſard avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précédés; Coëffeteau tient le premier

rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; & le ſtyle de ſon *Hiſtoire Romaine* ſembloit ſi pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit preſque recevoir de phraſe qui n'y fût employée, & qu'à ſon jugement, ſi nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de ſalut hors l'Hiſtoire Romaine, non plus que hors l'Egliſe Romaine.*

Après tant de réformations la langue ne laiſſa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles Architectes, qui changent & qui ajoutent quelque choſe à un ſuperbe bâtiment pour le rendre régulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle cadence de nos périodes.

Celui qu'on a accuſé ſi injuſtement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue, contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non-ſeulement nombreuſe & magnifique, mais exacte & raiſonnable. C'eſt à ce prétendu ennemi de *Car* que nous devons en partie le banniſſement du galimatias & du phébus que Nerveze & des Eſcuteaux avoient autrefois intro-

duits à la Cour. Il fut le premier qui ſe déclara pour la pureté, & qui enſeigna comment il falloit accorder le beau ſtyle avec le bon ſens. Entre les autres Académiciens qui travaillerent ſur le même plan, Vaugelas s'attacha particuliérement à établir la netteté du ſtyle & à régler la langue ſelon la façon de parler des meilleurs Ecrivains du temps, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui ſe ſont faits depuis trente ans, ont ſervi de dernieres diſpoſitions à cette perfection, où la langue Françoiſe devoit parvenir ſous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté, & qu'on a tort de nous reprocher notre inconſtance ſur le chapitre du langage. C'eſt là le cours ordinaire des choſes humaines, & particuliérement des langues vivantes. L'Italien & l'Eſpagnol ont changé à leur tour, nonobſtant toute la fermeté dont ſe piquent les Italiens & les Eſpagnols. L'un & l'autre n'étoient à ſa naiſſance qu'un jargon qui faiſoit pitié; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils ſont aujourd'hui. Il eſt vrai que ces deux langues ont été plutôt faites que la langue Françoiſe : mais cela ne leur donne aucun avantage ſur elle. Les

ouvrages qui ſont le plutôt achevés, ne ſont pas les plus parfaits : la nature eſt des ſiecles entiers à former l'or & les pierres précieuſes.

Quoi qu'il en ſoit, la langue Eſpagnole & la langue Italienne, leſquelles ſont nées de la confuſion des peuples qui ſe ſont rendus maîtres de l'Eſpagne & de l'Italie, ne languirent pas long-temps dans les foibleſſes de l'enfance : elles devinrent capables de quelque choſe preſque auſſi-tôt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui ſont navigables à leur ſource. En un mot, elles parvinrent en aſſez peu de temps au comble de leur perfection : mais auſſi, bien loin de ſe purifier toujours de plus en plus comme la nôtre, elles ſe ſont gâtées peu à peu, ou du moins elles ſont déchues de leur premiere pureté ; de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi pures préſentement, qu'elles étoient aux ſiecles paſſés. Pour ce qui regarde l'Eſpagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*hiſtoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de ſainte Thérèſe, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui eſt de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de delà les monts qui vaillent les Villani, les Pétrarques

& les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choſes qui acquierent bien-tôt leur perfection, tombent bien-tôt en décadence. Ainſi les fruits avancés ne ſont pas de garde, & les femmes vieilliſſent plutôt que les hommes. Au contraire, ce qui ſe fait avec beaucoup de temps, dure auſſi beaucoup de temps; & c'eſt ce qui m'aſſure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle eſt dans ſa perfection, dit Ariſte, je meurs de peur qu'elle ne ſe corrompe bien-tôt; car il me ſemble que les choſes ne ſont jamais plus près de leur ruine, que quand elles ſont arrivées au plus haut point où elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-deſſus un aphoriſme d'Hippocrate, & plus d'une ſentence de Séneque : mais je me contente de la langue Latine. Ne dégénéra-t-elle pas en moins de riende ſa premiere nobleſſe ? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toujours depuis le ſiecle d'Auguſte ? Dès le regne de Néron le ſtyle changea tout-à-fait. Quintilien avoue que de ſon temps il n'y avoit preſque nulles traces de l'ancienne pureté ; & vous ſavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'A-

pologie qu'il présenta à l'Empereur Sévere, qu'ils n'avoient rien obtenu de leurs ancêtres, non pas même le langage. (1)

Je ſais tout cela, reprit Eugene, & je ſais de plus que la belle Latinité ſe ſeroit perdue entiérement après la deſtruction de l'Empire Romain, ſi elle n'avoit été conſervée dans les bibliotheques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de ſi funeſtes aventures; je croirois plutôt, s'il m'étoit permis de faire ſon horoſcope, qu'elle ſera toujours floriſſante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces ſortes de révolutions ne ſoient aſſez naturelles; mais c'eſt que la langue Françoiſe a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la préſerver de la corruption à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſavons que la langue Latine fut altérée d'abord par le mêlange de tant de nations diverſes, qui étoient tributaires ou ſujettes des Romains, & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome; qu'enſuite elle ſe corrompit tout-à-fait par les invaſions des Goths

(1) Ipſo denique ſermone proavis renunciaſtis. *Tertul. Apol. c. 6.*

Goths & des autres peuples du Nord; & qu'enfin l'uſage s'en perdit inſenſiblement après que les Lombards ſe furent emparés de l'Italie.

Voilà les véritables cauſes de la décadence & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y faſſiez de réflexion, la langue Françoiſe n'a rien de pareil à craindre. Car, en premier lieu, la paſſion que tous les autres peuples ont pour elle, peut preſque nous aſſurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte, & l'expérience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtés dans la Capitale du Royaume, oublient plutôt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une Monarchie qui n'a point changé depuis ſon établiſſement, devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire; & je ne ſais quelle inſpiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de ſe flétrir dans le champ où ils ſont plantés, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties ſeroient vraies, dit Ariſte, il ne s'enſuit pas que notre langue demeure toujours dans l'é-

tat où elle eſt préſentement. Vous avez raiſon, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du côté des cauſes étrangeres, le ſeul caprice des hommes eſt capable de faire quelques changemens dans le langage. C'eſt la nature des choſes vivantes de changer de temps en temps; & s'il y a quelques langues modernes qui ne changent point, elles doivent être comptées entre celles qui ſont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout ; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la ſuite des ſiecles, ne ſeront pas plus eſſentiels, ni plus remarquables que ceux qui s'y ſont faits depuis trente ans; je veux dire qu'ils n'altéreront point le fond de la langue. Il y aura toujours la même naïveté, la même clarté, le même ordre & le même tour dans le ſtyle. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir, ou s'abolir ſelon la bizarrerie de l'uſage : mais ce changement ſera tout au plus comme une légere maladie qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change, ni le tempérament, ni l'humeur; ou plutôt il ſera de notre langage comme de nos modes.

A la vérité nos modes changent de temps en temps:mais avez-vous pris garde

que ces changemens ne vont pas tant à l'eſſentiel des habits qu'aux ajuſtemens & à la petite-oie ? Depuis que les vieilles modes ont été bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs; on a reſſerré ou élargi les chauſſes, ſelon que la fantaiſie en a pris; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'eſt point aviſé de porter des robes à la Romaine, ou des veſtes à la Perſane; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois; les fraiſes mêmes, les collets montés, les vertugadins ne ſont point revenus, & apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils ſont contraires à cet air libre, propre & galant dont on s'habille depuis pluſieurs années, & qu'on a ſoin de conſerver avec toutes ſortes d'habillemens. Diſons auſſi pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias & le phébus ne reviendront point, par la raiſon qu'il n'y a rien de plus oppoſé à cet air facile, naturel & raiſonnable qui eſt le caractere de notre nation, & comme l'ame de notre langue.

Il ſeroit inutile, dit Ariſte, de vous conteſter une choſe qui ne peut être décidée que

quand nous ne ſerons plus au monde, & dont la poſtérité ſeule ſera juge. Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire ſur votre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene: je pourrois bien me tromper dans mes conjectures; & après tout, je ne vois pas aſſez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi, dit Ariſte, je ſuis d'avis que, ſans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour notre langue, nous tâchions de la bien ſavoir telle qu'elle eſt préſentement. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, repliqua Eugene: on a mis les choſes à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre; la pureté, la netteté, l'exactitude & le beau tour, coutent infiniment: tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariſte: mais une langue auſſi belle que la nôtre, ajouta-t-il, mérite bien quelque application & quelque ſoin. Je pardonne aux Italiens & aux Eſpagnols de ne pas l'étudier à fond; mais je ne puis le pardonner aux François, ſur-tout à ceux qui ont de la diſpoſition & du naturel pour les langues. N'eſt-ce pas une choſe

ridicule de cultiver ſoigneuſement les langues étrangeres, & de négliger ſa langue naturelle; d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, & de ne ſavoir, ni parler, ni écrire poliment en François?

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler & pour bien écrire? Vous le ſavez mieux que moi, répondit Ariſte, & c'eſt à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la vérité, reprit Eugene, je dois le peu que je ſais au commerce des honnêtes gens & à la lecture des bons livres. Ce ſont, à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me ſemble, pour bien ſavoir la langue Françoiſe: l'une ne ſuffit pas ſans l'autre. En fréquentant les perſonnes polies, on prend inſenſiblement je ne ſais quelle teinture de politeſſe que les livres ne donnent point: ce n'eſt gueres que dans les belles converſations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout enſemble. Mais auſſi ce n'eſt gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juſte & ſelon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire, & qui ne voient point le beau monde, ne ſont pas aſſez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aiſé & naturel

qui eſt ſi fort à la mode; & ceux qui ne liſent point du tout, ou qui liſent ſans nulle réflexion, comme quelques gens de la Cour qui paſſent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles, ne ſont pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet, qu'ils ne faſſent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du ſtyle.

Mais puiſque la lecture eſt ſi néceſſaire, reprit Ariſte, que faut-il lire pour bien ſavoir notre langue? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on lût d'abord Vaugelas : ſes *Remarques* ſont pleines de mille réflexions qui donnent une véritable idée de la Langue; elles contiennent preſque toutes les regles qui peuvent ſervir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* eſt un modele ſur lequel on peut ſe former ſurement.

Il faut lire Balzac; car il a de grandes beautés, & on apprend beaucoup en le liſant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il eſt aiſé de parler mal, en voulant parler auſſi bien que lui.

Quoique le ſtyle de Voiture ne ſoit pas toujours fort châtié, parce qu'il n'a jamais revu ſes ouvrages, & que ce n'eſt pas lui qui les a fait imprimer; la lecture de ſes Lettres ne laiſſe pas

d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la même pureté du langage, on y trouve une naïveté & une délicateſſe qui ne ſe rencontrent point par-tout ailleurs.

La *Défenſe de Voiture* eſt le chef-d'œuvre de Coſtar : ſes autres livres ne ſont pas ſi fins, ni ſi corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere, mérite fort d'être lu. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions les Lettres du Secrétaire de l'Académie : car il ne ſort rien de ſes mains qui ne ſoit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête homme, qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu long-temps les *Œuvres* d'un Académicien que les plus ſavans dans la langue conſultent comme leur oracle : elles paroiſſent enfin ; & il ne faudroit preſque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en font la principale partie, ont les vraies beautés de l'éloquence Françoiſe ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhétorique qu'il a promiſe, nous n'aurions rien à lui demander après le préſent qu'il nous a fait.

Que penſez-vous, dit Ariſte, des *Sentimens de l'Académie ſur le Cid ?*

C'eſt, à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en ſon genre; le nom que ce livre porte, & les mains par leſquelles il a paſſé avant que de voir le jour, doivent le faire eſtimer de tout le monde.

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe eſt un des livres François que j'eſtime le plus. Outre le bon ſens & la politeſſe qui y regnent par-tout, l'Auteur y a joint enſemble la facilité & l'exactitude. Le *Diſcours* que le même Auteur a composé ſur les œuvres de Saraſin, eſt une très-belle choſe. Je l'ai lu pluſieurs fois, & je l'ai toujours lu avec plaiſir.

La *Préface* qui a été miſe depuis peu au commencement des œuvres de Balzac, eſt ſavante & très-bien écrite. Je ſerois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les Diſcours qui la ſuivent. A propos de Préface, dit Ariſte, il ne ſe peut rien voir de plus ſenſé, ni de plus juſte que la nouvelle Traduction de l'Enéide.

Mais puiſque nous ſommes ſur les Préfaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite ſur de fort beaux *Panégyriques*. Elle eſt digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne ſais, dit

Ariſte, ſi la lecture de cette *Préface* ne m'a point cauſé plus de douleur que de plaiſir; car je n'ai pu la lire, ſans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendreſſe, & toute l'eſtime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, ſa perte m'a ſenſiblement touché, & je ne pourrois m'en conſoler de ma vie, ſi je ne trouvois cet illuſtre mort dans ſes freres, comme dans d'autres lui-même. Celui qui a ſuivi une jeune Reine dans un pays étranger, eſt un homme d'un grand mérite, habile, modeſte, ſecret, déſintéreſſé & infatigable dans le travail. Il écrit en ſa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant, outre la connoiſſance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voiſins, preſque auſſi facilement & auſſi poliment que la ſienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons Ecrivains dont nous parlions, reprit Eugene, l'Auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractere très-noble, & je ne ſais quelle fineſſe que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Diſcours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions*, eſt de la main d'un

grand maître, qui ſait le monde auſſi-bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honnêteté que d'eſprit. L'Auteur des *Converſations* qui parurent l'an paſſé, & celui des *Obſervations ſur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuſe & délicate.

Que vous ſemble, dit Ariſte, des *Obſervations*, qu'un ſavant Homme a faites ſur les Poéſies de Malherbe? Elles ſont curieuſes, repliqua Eugene, auſſi-bien que ſes *Origines de la Langue Françoiſe*, & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne ſache rien en ce genre qui puiſſe inſtruire davantage.

Je vous ai déja parlé des *Avantages de la Langue Françoiſe ſur la Langue Latine:* quelque doctes que ſoient ces *Diſſertations*, elles ne ſont pas moins agréables que *la Promenade de Saint-Germain*. Je l'ai lue depuis peu, dit Ariſte, & j'en ai été charmé. Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Verſailles & de Saint-Cloud*, ſi vous les aviez lues; elles ont quelque choſe qui enchante.

La Vie de Socrate, reprit Ariſte, que le Traducteur de Xénophon a compoſée, me tomba l'autre jour entre

les mains, & j'en ſuis bien content. Elle eſt très-exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne ſoit pas fort nouvelle. *L'Hiſtoire de la Vie du Duc d'Eſpernon*, compoſée par Girard; *le Guide des Pécheurs de Grenade*, traduit par le même; *les Paraphraſes ſur les Epîtres de ſaint Paul; les actions publiques* d'un Prédicateur célebre, ſont d'aſſez bons livres. *L'Hiſtoire ſainte du nouveau Teſtament* eſt également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus élégant que *la Morale du Sage*: on y trouve dequoi former ſes mœurs & ſon ſtyle en même-temps. Il n'appartenoit qu'à une Perſonne conſidérable par ſa naiſſance & par ſon mérite, d'être l'interprete de Salomon; & il falloit ſavoir notre langue auſſi-bien que cet illuſtre Solitaire la ſait, pour le bien faire parler François.

Mais que penſez-vous, dit Ariſte, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais juſtice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre langue. Avez-vous vu, dit Ariſte, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt?* J'ai oui dire que c'eſt un de leurs

chefs-d'œuvres, & qu'ils la proposent eux-mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelque jours, repartit Eugene, & je l'estime pour le moins autant que *les Confessions de S. Augustin*, & que *la Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il est vrai, dit Ariste, que ces Ecrivains si fameux ne peuvent pas être accusés de laconisme : ils aiment naturellement les discours vastes ; les longues parentheses leur plaisent beaucoup ; les grandes périodes, & surtout celles qui par leur grandeur excessive suffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, sont tout-à-fait de leur gout. (1) La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période démesurée : il faut avoir de bons poumons pour la lire tout d'une haleine, & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

Cela s'appelle se lasser dès le commencement du voyage, dit Eugene. Mais que voulez-vous, ajouta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a

(1) Περίοδοι μακραὶ καὶ ἀποπνίγουσαι τοὺς λέγοντας. *Dion. Halicarn.*

long-temps : ils y ſont accoutumés, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout, il ne faut pas les chicaner ſur un défaut qui ne vient que d'abondance : ſi c'eſt un vice que de faire de grandes périodes, c'eſt le vice des grands Orateurs ; & c'eſt ce qui me fait croire que ces Meſſieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne ſe corrigeront-ils pas de leurs longues périodes, repartit Ariſte ? ils ſe ſont bien corrigés avec le temps de leurs exagérations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres, que des expreſſions exceſſives, comme *la plus grande & la plus puniſſable de toutes les hardieſſes ; la plus ſanglante de toutes les invectives ; la plus étrange témérité, & la plus groſſiere ignorance qui fut jamais.* On y voyoit juſques dans les titres & dans les narrations qui doivent être ſimples & modeſtes, *une audace qui n'eut jamais de pareille, une ignorance inſupportable, une inſolence puniſſable, la plus inſigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais.* C'eſt ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre temps.

Ils ne ſe ſont pas défaits entiérement

Franc. Vavassor, de Libello supposit.

de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagérer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots & de grandes épithetes, qui font à peu près le même effet; (1) témoins *une impertinence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des périodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoutent des queues qui rendent le discours extrêmement long. Par exemple, après de grandes périodes qui lassent déja assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que. . . . rien n'étant plus avantageux que . . . .* ce qui ne sert pas trop à délasser les esprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la vérité, je ne trouve dans *l'Imitation de Jesus-Christ*, ni des expressions hyperboliques, ni des périodes démesurées : cependant, à ne vous rien déguiser, j'y trouve je ne sais quoi qui me fait de la peine. Ce sont peut-être des scrupules; vous en jugerez,

(1) Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

s'il vous plaît : j'ai le livre ſur moi, & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par l'*Epître dédicatoire*.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaiſſement ſoit indigne du courage des perſonnes de votre naiſſance.

Je vous avoue que *ce glorieux rabaiſſement* ne me plaît gueres. Il ne me plaît point du tout, dit Ariſte, & je doute que *rabaiſſement* ſoit François. J'ai bien oui dire, le *rabais des monnoies*; & on pourroit dire peut-être le *rabaiſſement* d'une perſonne, à qui on fait perdre ſa dignité & ſon rang : mais je ne crois pas qu'on diſe *rabaiſſement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop, ſelon mon ſens.

Il y a dans l'*Avertiſſement* au lecteur un mot qui m'a ſurpris, continua Eugene : le voici. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des ſaints Peres*. Que dites-vous de *hauteſſe* ? J'avois cru juſqu'à cette heure, dit Ariſte, que la *hauteſſe* étoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on dût jamais donner de la *hauteſſe* aux SS. Peres. J'aimerois autant leur donner de *l'alteſſe*, & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages, que la *hauteſſe*. Raillerie à part, la *hauteſſe* me choque

encore plus que le *rabaissement.* Mais voyons le reste. Eugene lut alors les endroits suivans.

L. 1, c. 1. *L'œil est insatiable de voir. Ils travaillent plus à s'acquérir de l'éclat, qu'à*
L. 3, c. 7. *se fonder dans l'humilité. Ceux qui sont encore nouveaux & inexpérimentés dans la voie de Dieu.*

Je trouve vos premiers doutes assez bien fondés, dit Ariste. *Insatiable* est de ces mots qui n'ont point de queue, & qui ne régissent rien. On dit une avarice *insatiable*, un cœur *insatiable*; mais on ne dit point *insatiable de manger*, ni *insatiable de voir.* A la vérité on peut dire un désir *insatiable d'apprendre;* mais alors *d'apprendre* est régi par *désir*, & non pas par *insatiable.*

Se fonder dans l'humilité ne me semble pas trop bon; mais *acquérir de l'éclat*, ne me semble pas François. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat;* mais on ne dit pas, que je sache, *acquérir de l'éclat*, en quelque sens que ce soit.

Pour *inexpérimenté*, c'est un mot de la façon de ces Messieurs, aussi-bien qu'*inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolérance*, *clairvoyance*, *inobservation*, *inattention*, *désoccupation*, *désoccuper*, *désaveugler*, *coronateur*, *insidiateur* : à quoi l'on peut ajouter *élévement*, *abrégement*, *brisement*, *déchi-*

rement, resserrement, attiédissement; & ces adverbes, *déclarément, inexplicablement* & *incontestablement*. Car ils ne sont point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils prétendent même avoir ce droit-là; comme si des particuliers & des solitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'est apparemment en vertu de cette autorité prétendue, dit Eugene, que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oui parler: c'est *indisposer*, avec une signification active; en voici des exemples.

Celui qui, après m'avoir reçu, se répand aussi-tôt en des satisfactions extérieures, s'indispose beaucoup pour me recevoir. L. 4, c. 12.

Ainsi vous pourriez différer long-temps de communier, & vous y trouver plus indisposé dans la suite. L. 4, c. 10.

Cet *indisposer* est gaillard, répondit Ariste; & je suis bien trompé si ce mot-là fait fortune. Car il est des mots à peu près comme des hommes: il y en a qui ont une étoile heureuse, pour parler ainsi, & qui sont reçus dès qu'ils se présentent; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut souffrir, & auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces malheu-

reux qu'on ne peut souffrir, & auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces malheureux, aussi-bien qu'*élévement*, que ces Messieurs mettent par-tout, & dont personne qu'eux ne se sert.

Que voulez-vous, dit Eugene? Ils aiment les mots nouveaux, & ils se plaisent à en faire. Mais passons outre. Aimez-vous *se trouver dans l'obscurcissement, dans l'enivrement & dans le resserrement?*

L. 3, c. 7. *Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement.*

L. 3, c. 9. *Quand ma grace entre une fois dans un cœur, il ne se trouve plus dans le resserrement.*

L. 3, c. 12. *L'aveuglement & l'enivrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont.*

Aimez-vous *l'enivrement* des divertissemens du monde? *Complaire* à Dieu, au lieu de *plaire?*

L. 3, c. 20. *L'enivrement de l'amour & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs.*

L. 3, c. 34. *N'ayez qu'une fin unique, qui est de me plaire.*

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sais, reprit Eugene, si vous aimerez davan-

tage ce qui me reſte à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marqués, & Ariſte lui dit ſon ſentiment ſur chaque endroit dans l'ordre qui ſuit.

Vous ſerez ſujet, malgré vous, à la mutabilité & au changement. L. 3, c. 33.

Celui qui eſt encore aſſujetti au trouble de ſes paſſions. L. 2, c. 3.

Ces deux phraſes ne me plaiſent point. On eſt ſujet au changement, mais on n'eſt point ſujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une diſpoſition au changement ; être muable, c'eſt être ſujet à changer ; de ſorte qu'être ſujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être ſujet à la diſpoſition au changement & au pouvoir de changer : ce qui ne me ſemble pas trop raiſonnable.

Je dis le même d'*aſſujetti au trouble de ſes paſſions*. On eſt *aſſujetti à ſes paſſions*, on eſt *eſclave de ſes paſſions* : mais on n'eſt point *aſſujetti au trouble*, ni *eſclave du trouble de ſes paſſions* : cela n'eſt, ni ſelon la raiſon, ni ſelon l'uſage.

Qu'il eſt triſte au contraire, & pénible de voir des perſonnes ſans ordre & ſans regle. L. 1, c. 26.

Il eſt *triſte* de voir ; il eſt *pénible* de voir, me fait de la peine.

L. 3, c. 27. *Celui-là est vraiment sage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes qui tuent en caressant.*

Je pardonnerois ce *prêter l'oreille aux amorces* à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligés d'être si exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne doivent rien se pardonner à eux-mêmes. *Amorces* est de ces mots métaphoriques, auxquels il reste toujours quelque chose de leur signification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit se laisser prendre aux *amorces* des Sirenes ; mais je doute qu'on puisse dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne sont pas faits l'un pour l'autre.

L. 3, c. 20. *Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiégée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts.*

Ce mot d'*assiégée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges & filets* : il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est malheureuse ; puisqu'elle est toujours assiégée d'ennemi, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts !

Afin que vous ſoyez le dominateur de vos actions. L. 3, c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler ! J'aimerois autant dire, *le Seign eur & le Roi de vos actions :* ce n'eſt pas que *dominateur* ne ſoit François ; mais c'eſt que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas enſemble.

Il faut que vous conſerviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs. L. 3, c. 53.

Abaiſſez mon cou & ma tête ſuperbes, afin de faire plier ma volonté déréglée & inflexible ſous la rectitude & la ſainteté de la vôtre. L. 3, c. 50.

Voilà ce qui s'appelle des phraſes : *Conſerver ſon ame dans la privation de toutes les douceurs ; faire plier ſa volonté ſous la rectitude de la volonté de Dieu*, ou je ne m'y connois pas, ou cela eſt un peu Nerveze.

Je ſuis dans une défaillance générale de toutes choſes. Ce n'eſt pas bien parler, pour dire, toutes choſes me manquent : défaillance ne ſignifie pas *manquement* & *défaut* en ce ſens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'eſprit, *défaillance* des aſtres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choſes néceſſaires à la vie. L. 3, c. 4[illegible].

L. 3, c. 40. *L'impuiſſance où je me trouve d'être conſolé par aucun homme.*

Etre dans l'impuiſſance, s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe paſſif. On dit, *Je ſuis dans l'impuiſſance de vous aſſiſter, de vous ſervir;* mais je ne crois pas qu'on puiſſe dire, *Je ſuis dans l'impuiſſance d'être aſſiſté de mes amis, d'être conſolé par aucun homme.*

L. 4, c. 7. *Si impuiſſant à vous taire; ſi facile pour la diſſipation & le ris; ſi fécond à former de bonnes réſolutions, & ſi ſtérile à en produire les effets.*

Ces phraſes-là ne ſont pas Françoiſes. Quel langage! *Je ſuis impuiſſant à parler, je ſuis impuiſſant à me taire*, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François, parlent de la ſorte: il falloit dire, *ſi peu maître de votre langue*, au lieu de *ſi impuiſſant à vous taire. Facile* n'eſt pas bien avec *pour*, ni avec un *nom;* ou il ne veut rien après ſoi, ou il veut *à* & un *verbe*. C'eſt un eſprit *facile;* c'eſt une choſe *facile à faire.*

Pour *fécond* & *ſtérile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre eſt *féconde;* un champ eſt *ſtérile;* mais la terre n'eſt point *féconde à former* des métaux dans

ſes entrailles ; un champ n'eſt point *ſté-rile à produire* du bled : tout au plus la terre eſt *féconde en métaux*, un champ eſt *ſtérile en bled.* Le Traducteur auroit pu dire : *ſi fécond en bonnes réſolutions, & ſi ſtérile en bons effets.*

De peur que m'abſtenant plus long-temps de votre ſacré corps, je ne me refroidiſſe peu à peu de mes ſaints déſirs. L. 4, c. 3.

Se refroidir de ſes ſaints déſirs, c'eſt une phraſe nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toujours oui dire, ſe refroidir dans ſes exercices de piété, dans une entrepriſe où l'on s'eſt engagé avec chaleur.

O état ſacré de la vie religieuſe, qui rend l'homme chéri de Dieu ! L. 3, c. 1.

Si vous aviez ſoin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les créatures. L. 2, c. 7.

Je ſuis sûr que les gens un peu délicats dans la langue, n'aimeront pas ces façons de parler, *rendre chéri*, *rendre vuide. Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes ſortes d'adjectifs. On ne dit point il *ſe rend aimé*, quoiqu'on diſe *il ſe rend aimable*. On ne dit point auſſi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider* &

L. 3, c. 37. *remplir.* Ces locutions ſont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné abſolument dans le *Sonnet de Job.*

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du ſoin d'eux-mêmes.

Cela n'eſt pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire; mais on ne dit pas *s'entremettre du ſoin d'une affaire*, ni *du ſoin d'une perſonne.*

L. 3, c. 48. *Tous mes déſirs ſoupirent vers vous.*

C'eſt le cœur, c'eſt la perſonne qui ſoupire: mais les déſirs ne *ſoupirent* point; ce ſont eux qui font ſoupirer. *Soupirent vers vous*, n'eſt pas bien; il faut dire *ſoupirent après vous*, ou *pour vous.*

L. 4, c. 11. *Je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous ſeul, ô mon Dieu.*

Cette conſtruction n'eſt pas réguliere. *Je ne trouve du repos*, ne ſe rapporte pas bien à *mais en vous ſeul.* Il falloit tourner autrement la phraſe, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous ſeul.* Les verbes ne doivent point être ſous-entendu en ces rencontres; ils doivent être toujours exprimés, & on ne doit point craindre de répéter le même mot : la répétition ne choque point quand elle contribue à la

régularité de la construction & à la netteté du style.

Vous vous aimez trop par un amour déréglé. L. 3, c. 15.

Considérer tout par un œil si pur & si éclairé. L. 3, c. 27.

Dès qu'on s'aime trop, on s'aime avec déréglement; ainsi par *un amour déréglé*, est inutile après *trop*. D'ailleurs, *s'aimer par un amour déréglé*, n'est pas bien dit, non plus que *considérer par un œil si pur & si éclairé* : il faut dire *s'aimer d'un amour déréglé; considérer tout d'un œil si pur & si éclairé.*

Il y en a peu qui sortent entiérement de leurs inclinations & de leur humeur. L. 3, c. 51.

Ce n'est pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entiérement à leurs inclinations & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte, il est hors de soi, il est rentré en soi-même; mais on ne dit point, il est sorti de soi-même : ainsi on dit, sortir de son péché, sortir de son caractere; mais on ne dit point *sortir de ses inclinations & de son humeur*, pour dire renoncer à ses inclinations & à son humeur.

L'ancien serpent s'armera contre vous de toute sa malice & sa violence. L. 3, c. 12.

L. 3, c. 34. *Elle s'attache à vous par toutes ses puissances & ses mouvemens.*

L'exactitude demande qu'on dise, *de toute sa malice & de toute sa violence : par toutes ses puissances & par tous ses mouvemens.* Ces omissions sont des négligences qu'on doit éviter.

L. 3, c. 7. *A moins que Dieu ne leur fasse la grace de renoncer à cette attache à leur sentiment.*

C'est se négliger beaucoup que d'écrire de la sorte. *A cette attache à leur sentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une négligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le discours ; & c'est celle qui est opposée à l'affectation ; mais il y en a une autre qui sied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire ; & c'est celle qui est opposée à l'exactitude. La négligence du Traducteur, dans l'endroit que vous venez de lire, est de cette derniere espece.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuses, une construction qui est fort familiere au Traducteur ? En voici des exemples.

L. 2, c. 12. *Notre mérite ne consiste pas dans les joies & les gouts spirituels.*

L. 4, c. 15. *Remettant à Dieu le temps & la ma-*

niere en laquelle il lui plaira de vous visiter.

Qui peut seul lui donner un secours & une consolation parfaite. L. 4, c. 6.

Toute la hautesse & l'éclat du monde étant comparé à votre éternelle gloire, n'est que folie & que vanité. L. 3, c. 40.

A ce que je vois, dit Ariste, le Traducteur a bien en tête *la hautesse;* & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand-Turc un titre qui lui est propre, & que personne ne lui a encore disputé. Si le Traducteur en est cru, on dira bientôt *la hautesse* des Rois, *la hautesse* des Papes, *la hautesse* des Anges, *la hautesse* de Dieu, comme il dit *la hautesse* du monde & *la hautesse* des saints Peres.

Mais pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez : quand deux substantifs de différent genre se rencontrent, comme *joies* & *gouts*, *temps* & *maniere*, *secours* & *consolation*, *hautesse* & *éclat*, ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif, & de dire *les joies & les gouts spirituels : le temps & la maniere en laquelle : un secours & une consolation parfaite : la hautesse & l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces consf-

tructions ſoient irrégulieres à l'égard du premier ſubſtantif, & que *ſpirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joies*, *temps*, *ſecours*, *hauteſſe*, on ne laiſſe pas de parler & d'écrire ainſi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité ceux qui ſe piquent d'une grande juſteſſe, doivent éviter cela comme un écueil, ſelon l'avis de Malherbe & de Vaugelas même ; & je m'étonne que le Traducteur de l'*Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure & de tout ſon cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'eſt qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits ſuivans.

L. 3, c. 14. *A la vue de l'abyme de vos jugemens, dans leſquels je ne trouve en moi autre choſe que le péché & le néant.*

L. 4, c. 10. *Le remede à ce mal eſt de n'avoir aucun égard à ces fantômes qu'il nous préſente ; mais d'en rejetter au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3, c. 8. *Les moindres étincelles de cette eſtime préſomptueuſe de moi-même ſeront comme éteintes & étouffées dans cet abyme de mon néant, ſans qu'elles puiſſent en reſſortir jamais.*

Vraiment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche. *Vos jugemens dans lesquels je ne trouve en moi : En rejettant contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur : Les étincelles de l'estime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abyme de mon néant, sans qu'elles puissent en ressortir jamais.* Ce sont des façons de parler si particulieres & si mystérieuses, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, si le Traducteur est obscur & guindé en quelques endroits, ce n'est pas la faute de l'Auteur qui est par-tout clair & simple, comme vous savez. Mais peut-être que ce qui vous reste à lire est plus net & plus aisé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, si je vous lisois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aie plusieurs doutes. Cependant, ajouta-t-il, l'*Imitation de Jesus-Christ* est le plus petit Livre de ces Messieurs ; & de tous leurs livres, c'est celui qui a eu le plus de cours : on en a fait jusqu'à treize éditions, & mon *Imitation* est de la derniere, comme vous voyez. Je conclus de tout cela, dit Ariste, que les plus grands Maîtres sont capables de se méprendre quelque-

Il s'est fait trois Editions depuis celle-là.

fois ; & que les dernieres éditions ne ſont pas toujours correctes, quoiqu'elles ſoient revues & corrigées.

Je penſe pour moi, reprit Eugene, que ſi l'on voit peu de livres François où l'on puiſſe trouver quelque choſe à dire, il faut s'en prendre à la délicateſſe du ſiecle & à la perfection de la langue, plutôt qu'aux Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualités qu'il eſt aſſez difficile de lier enſemble : une grande facilité & une grande exactitude ; des paroles harmonieuſes, mais pleines de ſens ; de la briéveté & de la clarté ; une expreſſion très-ſimple & en même-temps très-noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, & avec cela, je ne ſais quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens de parvenir juſques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde : on ne fait rien, ſi la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la converſation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement, & même beaucoup d'honnêteté : je prends ce mot dans un ſens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entends par honnêteté une certaine politeſſe naturelle, qui fait que

les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienséances dans ce qu'ils disent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas besoin, comme les autres, d'une longue étude, pour avoir une connoissance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler. Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractere, qui, sans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, & peut-être mieux que les maîtres ; avec le seul secours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais savez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a personne dans le Royaume qui sache le François comme il le fait. Les personnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté & avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres & bien choisis, quoiqu'ils ne soient pas recherchés ; toutes ses expressions sont simples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne, est le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ses dis-

cours les plus familiers, il ne lui échappe pas un mot qui ne ſoit digne de lui & qui ne ſe ſente de la majeſté qui l'accompagne par-tout : il agit & il parle toujours en Roi, mais en Roi ſage & éclairé, qui obſerve, en toutes rencontres, les bienſéances que chaque choſe demande. Il n'y a pas juſqu'au ton de ſa voix qui n'ait de la dignité, & je ne ſais quoi d'auguſte qui imprime du reſpect & de la vénération. Comme le bon ſens eſt la principale regle qu'il ſuit en parlant, il ne dit jamais rien que de raiſonnable; il ne dit rien d'inutile; il dit en quelque façon plus de choſes que de paroles : cela paroît tous les jours dans ſes réponſes ſi ſenſées & ſi préciſes qu'il fait ſur le champ aux Ambaſſadeurs des Princes & à ſes ſujets. Enfin, pour tout dire en un mot, il parle ſi bien, que ſon langage peut donner une véritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à régner : mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoiſe eſt ſous ſon regne ce qu'étoit la langue Latine ſous celui d'Auguſte, il eſt lui-même dans ſon ſiecle ce qu'Auguſte étoit dans le ſien : entre les grandes qualités qui lui ſont com-

munes avec cet Empereur ſi célebre, il a l'avantage d'être né éloquent, comme il faut qu'un Prince le ſoit. (1)

Il ne reſſemble pas ſeulement à Auguſte, dit Ariſte, il reſſemble auſſi à Céſar. Le Roi de France parle ſa langue, comme le Conquérant des Gaules parloit la ſienne, c'eſt-à-dire, qu'il la parle très-purement & ſans nulle affectation; de ſorte que ſi notre Prince ſe donnoit la peine d'écrire lui-même ſon hiſtoire, les commentaires de Louis vaudroient bien ceux de Céſar.

Quoique le ſoleil fût déja couché, quand Ariſte & Eugene commencerent à parler du Roi, ils ne laiſſerent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade, & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent ſi agréablement, que leur entretien dura juſqu'à la nuit, qui les obligea enfin de ſe retirer.

(1) Auguſto prompta ac profluens, quæ deceret principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib.* 13.



LE SECRET.

III. ENTRETIEN.

COMME les entretiens d'Ariste & d'Eugene n'étoient point étudiés, & que l'occasion seule en faisoit naître les sujets, une confidence que fit Eugene à son ami au commencement de leur promenade, donna lieu à la conversation.

Vous voyez bien, mon cher Ariste, lui dit-il, après lui avoir communiqué une affaire très-importante, que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais, si je n'étois persuadé qu'on ne risque rien en vous confiant un secret. Vous me faites justice, repartit Ariste, d'avoir un peu de confiance en moi; car outre que je suis à vous, il y a longtemps, je sais assez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne sauriez guere vous louer davantage, repliqua Eugene. Il est si aisé de ne dire mot, répondit Ariste, que je ne crois pas me louer beaucoup, en me vantant de savoir assez bien garder le silence.

Aristote n'étoit pas de votre avis;

reprit Eugene. Il croyoit que rien n'étoit plus difficile que de taire ce qu'on ne devoit pas dire ; & je suis de son sentiment : car il faut pour cela être toujours sur ses gardes, & avoir beaucoup d'empire sur soi-même. Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos pensées, & tant d'artifices pour nous faire parler, qu'il est presque impossible de leur rien cacher. Il n'y a point de secrets un peu importans, que l'utilité ou la gloire ne sollicitent de révéler. Enfin c'est, à mon avis, un des plus grands efforts de l'esprit humain, que de se taire en quelques rencontres ; & Socrate avoit raison de dire qu'il étoit plus mal-aisé de garder un secret, que de tenir dans sa bouche un charbon ardent.

Pour moi, dit Ariste, soit que je ne sois pas né grand parleur, ou que je me sois fait une habitude de ne dire que ce que je veux, j'ai si peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce soit une chose aussi difficile que vous pensez. Je ne prétends pas aussi me faire honneur de mon silence. Je sais bien que c'est une action infame que de violer le secret d'un ami ; mais je ne crois pas que ce soit une action glorieuse

que de le garder fidélement. L'obligation que nous avons à cet égard est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'être un peu raisonnable pour ne jamais s'en dispenser; & je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à ne pas publier un secret, qu'à conserver un dépôt.

A la vérité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a souvent de la gloire à s'acquitter de son devoir : quoique toutes les femmes soient obligées d'être modestes & régulieres, celles qui le sont ne laissent pas d'être estimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal fait pour abuser d'une confidence, dit Ariste; & pour moi je ne sais point de plus noire trahison. Comme la confiance est le gage le plus essentiel d'une sincere amitié, c'est la derniere lâcheté que de faire un mauvais usage des choses qu'on nous confie; & c'est en quelque façon violer ce qu'il y a de plus sacré dans la société civile. Pythagore faisoit une religion du secret. Le Chancelier Bacon, que je n'estime guere moins que Pythagore, le compte entre les mysteres les plus saints (1) : de sorte que, selon la morale de ces deux grands

(1) Secretis etiam mysteria debentur. *Baco de Augment. Scient.*

hommes, on ne peut révéler un ſecret ſans commettre en même-temps une eſpece de ſacrilege.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, il ſe commet bien des ſacrileges tous les jours : car il y a peu de gens qui ne révelent les ſecrets dont ils ſont dépoſitaires. La plupart des hommes reſſemblent à ce Valet de Térence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé (1) : ou plutôt un ſecret dans la plupart des hommes eſt ſemblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'échapper & qu'à ſe répandre. Les plus fideles ne ſont pas toujours diſcrets, & les plus diſcrets ne ſont pas toujours maîtres d'eux-mêmes; il y a des momens où leur diſcrétion les abandonne : & cela vient, à mon avis, de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaiſir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant il eſt aiſé de parler trop : quand la langue eſt une fois déliée, elle a de la peine à ſe renfermer dans les bornes que la prudence lui preſcrit. Le plaiſir qu'on trouve à ſe faire écouter eſt d'autant plus ſenſible, que l'attention qu'on nous donne eſt plus grande; & l'attention eſt d'autant plus

(1) Plenus rimarum ſum, hac atque illac perfluo. *Terent. in Eunuch.*

grande, que ce que nous disons est plus surprenant & plus nouveau. La vanité se mêle un peu là-dedans; en déclarant à une personne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faisons entendre que l'on a croyance en nous, que l'on nous estime & que l'on nous consulte. Enfin c'est quelque chose de si doux de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en fasse tant dans le monde, aux dépens de la discrétion & de la fidélité même.

Mais si les hommes ne peuvent retenir leur langue, que sera-ce des femmes qui ont naturellement tant de babil?

Femina cosa garrula e loquace.

Biblioth. historic. lib. 2, c. 5.

Il semble que la plupart d'elles aient bu des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention, qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils savent: car elles n'ont pas la force de se taire; & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse démangeaison de causer; elles étouffent, elles crevent, si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer, ni de crever, ajouta-t-il; il y en a peu qui ne se

ſoulagent bientôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la ſienne. Enfin elles ſont preſque toutes de la nature des échos, qui rediſent tout ce qu'on leur dit : & je connois peu de femmes à qui l'on ne puiſſe appliquer l'épitaphe d'une Dame Eſpagnole :

A qui yaze ſepultada
Una muy noble ſenora
Qu'en ſu vida, punto ni hora
Tuvò la boca ſerrada,
Y tanto fue lo que hablo
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegar à el callar
A donde ſu hablar llego.

Cette femme Eſpagnole, dit Ariſte, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de ſa nation : car les Eſpagnols parlent peu ; & ils ſont ſi fideles en ce qui regarde le ſecret, qu'au rapport d'un Ancien, il s'en eſt vu pluſieurs qui ont mieux aimé ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & mourir même, que de révéler les choſes qu'on leur avoit confiées. (1)

Au reſte, toutes les femmes ne ſont pas ſi indiſcretes, ni ſi cauſeuſes que

(1) Sæpè tormentis pro ſilentio rerum creditarum immortui : adeo illis fortior taciturnitatis cura quàm vitæ. *Juſtin. lib. ult.*

celle-là. Je pourrois vous en citer qui ſavent fort bien ſe taire : & ſi on examine l'hiſtoire des ſiecles paſſés, on trouvera mille exemples fameux de la fidélité & de la diſcrétion des Dames. On en verra qui ont eu autant de conſtance que ces Eſpagnols dont je viens de parler, & qu'on pourroit appeller les martyres du ſecret. Ne ſavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes, pour ne pas déclarer le ſecret de ſes amis ? Après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, ſans qu'on pût jamais rien tirer de ſa bouche, elle ſe coupa la langue avec
Polyæn. lib.8. ſes dents, & la cracha au viſage du tyran qui vouloit ſavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne ſavez-vous pas auſſi que les Athéniens lui dreſſerent une ſtatue conforme à ſon nom & à ſon
Leæna. courage ? C'étoit une Lionne ſans lan-
Plin. hiſt. nat. lib. 34, c. 8. gue, ſelon Pline, ou avec une langue d'or, ſelon quelques autres.

Cette femme, dit Eugene, avoit raiſon de craindre que ſa langue ne lui jouât un mauvais tour ; & elle fit ſagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de ſe couper la langue pour être ſecretes, encore ne ſais-je ſi après cela il ne faudroit pas s'en défier : car je ne vou-

drois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Je suis assuré du moins que si les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux signes & aux gestes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Sérieusement elles ne peuvent se taire; & deux ou trois exemples contraires sont des miracles qui ne sont point de conséquence. Une cigale muette est un prodige, selon le mot de Pline : (1) & les Athéniens mirent sur la base de la statue qu'ils éleverent à cette femme qui se coupa la langue : *La vertu a triomphé du sexe* : pour marquer que son silence étoit au-dessus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit presque cessé d'être femme.

Après tout, reprit Ariste, les femmes ont beaucoup d'avantage pour être secretes. Elles sont naturellement artificieuses & dissimulées; il ne tient qu'à elles de se déguiser. Les vertus de leur sexe, la retenue, la modestie & la pudeur sont de grands secours contre les indiscrétions de la langue; joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles sont moins exposées à la curiosité des habiles gens.

(1) Muta cicada pro miraculo est.

Quoi qu'il en ſoit, dit Eugene, c'eſt une vilaine choſe que de n'être point ſecrêt. C'eſt la marque d'une ame foible, auſſi-bien que d'un eſtomac débile, de ne pouvoir rien retenir. Mais auſſi c'eſt le caractere d'une ame noble d'être réſervée en ſes paroles & de ſavoir bien garder le ſilence. Ce ſont les hommes, dit un ſage Païen, qui nous apprennent à parler; mais ce ſont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le ſilence dans tous les myſteres de la Religion. Pour moi je regarde les perſonnes ſecretes comme ces grandes rivieres dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit; ou comme ces grandes forêts, dont le ſilence remplit l'ame de je ne ſais quelle horreur religieuſe. (1) J'ai pour ces ſortes de perſonnes, ajouta-t-il, la même admiration qu'on a pour les oracles, qui ne ſe laiſſent jamais découvrir qu'après l'événement des choſes.

Plutar. de Garrul.

C'eſt cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes réputations. C'eſt par-là qu'on mérite la confidence des Princes; qu'on a part

(1) Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri. *Prov.* 2. 20. Lucos, & in iis ſilentia ipſa adoramus. *Plin. hiſt. nat. lib.* 12. *proœm.*

ux intrigues du cabinet ; qu'on ſe rend ligne d'être favori, & d'entrer dans e miniſtere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'eſt bon à rien, s'il ne peut ſe taire ; (1) il eſt même à charge à toutes les perſonnes raiſonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gâte, ni de converſation qu'il ne trouble. On eſt dans une perpétuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiſcrets : il faut toujours penſer à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En vérité il n'y a rien qui rende les hommes plus mépriſables que ce défaut ; & au contraire rien ne leur attire tant l'eſtime public que d'être ſecrets.

Ce que vous dites, pourſuivit Ariſte, regarde particuliérement les Princes. Le ſecret fait une partie de leur autorité & de leur grandeur, non-ſeulement parce qu'il contribue à faire réuſſir leurs entrepriſes, mais auſſi parce que c'eſt une eſpece de ſouveraineté, ſelon le mot d'un Politique Eſpagnol, que de tenir ſes penſées & ſes réſolutions fort ſecretes : *Si todo exceſſo en ſecreto, lo es en candal ; ſacramentar una voluntad ſera ſoberania.* Et, ſelon la penſée

(1) Nec magnam rem ſuſtineri poſſe credunt ab eo cui tacere grave ſit. *Quint. Curt. de Perſis, lib.* 4.

du même Auteur, il n'appartient qu'à un génie ſublime & fait pour commander, de pénétrer les deſſeins des autres, & de ſavoir cacher les ſiens. *Arguye eminencia de candal penetrar tota volunt adagena ; y concluye ſuperioridad ſaber celar la propria.*

Ainſi les Rois & les Princes, pour être eſtimés de leurs ſujets, & pour ſoutenir leur caractere, doivent être diſcrets & tout-à-fait maîtres de leur langue ; & c'eſt pour cela ſans doute que le Roi Numa rendoit un culte particulier à la Muſe qu'il appelloit la *Secrete* & la *Taciturne* ; (1) qu'Auguſte avoit fait graver ſur ſon cachet un Sphinx, qui étoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du ſecret & des énigmes ; que notre Louis XI vouloit que ſon fils ne ſût que ces mots de Latin, *qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* En effet, dit Eugene, que ſert à un Prince d'être éclairé & prudent, s'il ne ſait diſſimuler ? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques meſures qu'il prenne, il ne peut rien faire ſans le ſecret ; (2) c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine de

(1) Taciturnitatem optimum ac tutiſſimum adminiſtrandarum rerum vinculum *Val. Max. l. 2. c. 2.*

(2) Silentiosè geritur publicum bonum. *Caſſiodor. lib.*

l'Etat. Les conſeils les plus ſages deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Auſſi les Romains qui étoient ſi ſavans en l'art de régner, bâtiſſoient les temples du Dieu des conſeils dans le fond des bois les plus ſolitaires & les plus ſombres ; (1) ils lui dreſſoient même des autels ſous terre, pour faire entendre que les réſolutions du Sénat devoient être enſevelies dans un profond ſilence.

Comme le Prince eſt la plus vive image de Dieu ſur la terre, reprit Ariſte, il doit être ſemblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voies inconnues aux hommes, & qui nous fait tous les jours ſentir les effets de ſa bonté & de ſa juſtice, ſans nous découvrir les deſſeins de ſa ſageſſe. (2)

Mais ceux à qui le Prince ſe confie, ne doivent pas être moins ſecrets que lui ; & c'eſt pour cela qu'Alexandre liſant un jour des lettres de conſéquence, & s'étant apperçu qu'Epheſtion les liſoit en même-temps, il prit l'anneau qui lui ſervoit de cachet, & le mit ſur les levres de ſon favori, pour lui recommander le ſilence.

Ainſi les Miniſtres, les Secrétaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le

(1) Conſus ſub terra deliteſcit. *Tertull de ſpectac. c. 8.*
(2) Vias illius quis intelligit ? *Eccleſ. c. 16.*

Conſeil des Rois, & qui ont part au gouvernement, ſont indiſpenſablement obligés de ſe taire. Dans le droit, les gens que le Prince employoit dans des commiſſions importantes ſont appellés *Silentiaires* : & en Eſpagne, les perſonnes publiques, avant que de prendre poſſeſſion de leurs charges, font un ſerment particulier de garder inviolablement le ſecret. Le Roi Alphonſe, ſurnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ſes Loix : & le dernier Roi d'Eſpagne ne manquoit jamais d'ajouter aux ordres qu'il envoyoit à tous ſes Miniſtres, *tambien os mando que ſe tenga gran cuydado en el ſecreto, porque ſin el no ſe puede governar como ſe debe.*

Il ſeroit à ſouhaiter, dit Eugene, que ces loix & ces maximes fuſſent auſſi bien obſervées dans tous les Conſeils des Princes qu'elles l'étoient anciennement à Athenes & à Rome. Les Juges de l'Aréopage étoient les gens du monde les plus muets : & pour les Sénateurs Romains ils parloient ſi peu, que les choſes dont ils traitoient dans leurs aſſemblées, demeuroient ſecretes pendant des années entieres, juſques-là qu'à voir leur conduite, il ſembloit que perſonne ne ſût ce que tant de gens

savoient : (1) témoin l'affaire d'Eumene, Roi d'Asie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entreprise de Persée, Roi de Macédoine, & étant venu lui-même à Rome pour faire conclure la guerre contre lui, on ne put savoir ce qu'il avoit proposé aux Sénateurs, ni ce qu'ils lui avoient répondu, qu'après la défaite & la prise de Persée. Mais cette discrétion admirable étoit soutenue dans les occasions d'une force vraiment Romaine. On a vu un Pompée prisonnier du Roi des Illyriens, mais tout-à-fait maître de soi-même, se brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les desseins de la République.

Valer. Max. lib. 3, c. 3.

Les Loix Romaines, ajouta-t-il, ordonnent que ceux qui révelent les secrets de l'Etat, soient brûlés tout vifs. Les autres nations n'ont été gueres moins rigoureuses à cet égard, interrompit Ariste : les Egyptiens leur faisoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raison d'en user ainsi : car ceux qui ne savent pas se taire, ne méritent point de parler. Ils ne méritent pas même de vivre, reprit Eugene ; & les Perses fai-

L. Si quis, ff. de pœnis.

(1) Non dicam unum, sed neminem audisse crederes quod tam multorum auribus fuerat commissum. *Val. Max. lib. 2, c. 2.*

ſoient bien de les condamner à la mort : car enfin, c'eſt non-ſeulement une foibleſſe, une imprudence, une infidélité & une injuſtice; mais c'eſt un crime de leze-majeſté, que de violer le ſecret du Prince. C'eſt ſe déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les myſteres de ſes conſeils, pour parler le langage de l'Ecriture-Sainte, qui marque par ce mot de *myſtere* combien les ſecrets de l'Etat doivent être religieuſement gardés. (1)

Ils ne l'ont peut-être jamais été en aucun Royaume, comme ils le ſont maintenant en France, dit Ariſte; le Roi eſt admirablement ſecret, & ſes Miniſtres ne le ſont pas moins que l'étoient les Sénateurs de la République Romaine : de ſorte qu'on pourroit dire véritablement du Conſeil d'Etat, ce qu'un Hiſtorien a dit du Sénat de Rome; qu'il eſt *le cœur de l'Empire, mais un cœur fidele, impénétrable, & muni de tous côtés du ſilence.* (2)

Il n'y a peut-être point de Conſeil en Europe, où le ſecret ſe garde mieux

(1) Vocavitque omnes majores natu, omneſque duces & bellatores ſuos, & habuit cum eis myſterium conſilii ſui. *Judith. c. 2.*

(2) Fidum erat & altum reipublicæ pectus Curia, ſilentiique ſalubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. lib. 2, c. 2.*

que

que dans le Conseil de la République de Venise, ajouta Eugene; & c'est peut-être pour cela qu'elle subsiste depuis tant de siecles. Si ces Messieurs les Sénateurs, dit Ariste, sont toujours aussi secrets qu'ils le furent à l'occasion de Charles VIII, ils ne cedent gueres à ceux de l'ancienne Rome. Philippe de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il étoit, eut assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe, tant d'Ambassadeurs à Venise, où il étoit Ambassadeur lui-même; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorsqu'il apprit du Duc la ligue qui avoit été conclue entre le Roi, son maître, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roi de Castille, le Roi de Naples, le Marquis de Mantoue, & Ludovic même qui avoit appellé les François en Italie. Le profond secret de cette confédération déconcerta toute la politique, & renversa tous les desseins de la France, jusques-là que le jeune Conquérant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner sa conquête pour songer à sa sureté.

Bemb. hist. Venet. lib. 2.

Ce seul exemple, continua Eugene,

fait voir clairement que le ſecret eſt l'ame des grandes affaires, comme le diſoit ſouvent le Cardinal de Richelieu. (1)

Les hiſtoires des ſiecles paſſés, & celles de notre temps, repartit Ariſte, ſont pleines de pareils exemples : mais je n'en ſais point de plus illuſtre que la grande révolution du Portugal. Car enfin le rétabliſſement des Rois légitimes en la perſonne du Duc de Bragance, fut, à proprement parler, l'ouvrage & le miracle du ſecret. C'étoit l'affaire du monde la plus difficile & la plus délicate : les Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur réſolution : non-ſeulement toutes les apparences étoient contre eux ; mais il leur étoit impoſſible de réuſſir par les voies ordinaires & naturelles, qui ſervent à l'exécution de ces ſortes d'entrepriſes. La domination Eſpagnole étoit établie par-tout ; les Caſtillans étoient maîtres de toutes les places. Il n'y avoit, ni forces, ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoutumer à la ſervitude. La Nobleſſe, qui étoit d'autant plus maltraitée, qu'elle étoit plus ſuſpecte à l'Eſpagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique.

Souſa Luſitan. litterat. lib. 3, c. 2, 3.

(1) Hiſtoire du Cardinal de Richelieu.

Il n'y avoit rien à eſpérer du côté des Princes étrangers, qui étoient tous, ou trop foibles, ou trop attachés à l'Eſpagne, ou trop occupés chez eux. De ſorte que les principaux de la conjuration étant allé conſulter D. Gondiçal Couttinho, que ſon extrême vieilleſſe obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Etat, ils n'eurent point d'autre réponſe de lui, ſinon qu'il louoit leur zele, mais qu'il jugeoit la choſe impoſſible. D. Rodrigo de Cunha, Archevêque de Lisbonne, homme d'un grand ſens & d'une grande expérience, fut effrayé de la propoſition qu'ils lui firent, & tâcha de leur faire quitter ce deſſein, que la difficulté de l'exécution lui faiſoit paroître chimérique.

Cependant tous ces obſtacles ne les empêcherent pas de pourſuivre leur entrepriſe. Ils s'aſſemblerent en divers lieux, & firent pluſieurs conférences : ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Nobleſſe : ils s'ouvrirent à quelques artiſans qui avoient le plus de crédit parmi le peuple : ils firent proviſion d'armes, & leverent quelques ſoldats, ſous prétexte de la révolte des Catelans ; ſans que la Ducheſſe de Man-

toue, qui exerçoit la charge de Vice-roi, ſe doutât de rien. Le moindre ſoupçon eût fait échouer cette grande affaire; il n'y avoit rien de plus aiſé aux Eſpagnols que de rompre toutes les meſures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite ſi ſecrétement & avec tant d'habileté, que le Secrétaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit réſolu de commencer, bien loin de ſe défier de quelque choſe, revint de la campagne la veille du jour que l'entrepriſe devoit s'exécuter. Jamais ſecret n'a été communiqué à tant de gens, & jamais ſecret n'a été plus inviolablement gardé : pas un des conjurés ne fit ſemblant de rien ſavoir. Les jeunes gens eurent une diſcrétion étonnante. D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere. Il n'y eut pas même juſqu'aux femmes qui ne ſe tuſſent en cette rencontre : car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'exécution armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecretes que ne l'étoient autrefois les Dames Romaines; je dis même les femmes de ces Sénateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, répondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, repliqua Eugene.

Ce jeune enfant alloit tous les jours au Sénat avec ſon pere; car c'étoit la coutume des Sénateurs d'y mener leurs enfans, pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au ſecret. La femme de Papirius preſſa un jour ſon fils de lui conter ce qui s'étoit fait au Sénat. Le ſage enfant lui dit qu'on avoit fait une défenſe expreſſe d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere: elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il ſavoit; elle ajouta les careſſes aux prieres; elle n'épargna rien pour tirer de lui ce ſecret. L'enfant s'en défendit autant qu'il put; mais enfin pour ſe délivrer des ſollicitations ſi preſſantes, il lui dit qu'il lui déclareroit tout, pourvu que ſon pere n'en ſût rien, & qu'elle n'en parlât jamais à perſonne; ce qu'elle lui promit avec ſer-

Aulus Gel. lib. 1, c, 2, 3.

ment. Eh bien, ma mere, lui dit-il, puiſque vous voulez le ſavoir on a mis ce matin en délibération, s'il étoit plus à propos pour le bien de la République qu'une femme eût deux maris, ou qu'un homme eût deux femmes.

Cette nouvelle ſurprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle ſortit auſſi-tôt du logis, toute effrayée, & alla avertir ſes amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la Ville le ſurent un peu après, & le lendemain s'étant toutes aſſemblées, elles vinrent en foule au Sénat pleurant & diſant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure ſans les ouir. Les Sénateurs furent fort étonnés de ce ſpectacle, & ils n'euſſent jamais pu comprendre ce que ces femmes vouloient, ſi le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent ſa diſcrétion & ſon adreſſe : pour l'en récompenſer, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient, ils ordonnerent qu'excepté lui ſeul, les enfans ne viendroient plus au Sénat.

On ne pouvoit en uſer plus ſagement, dit Ariſte : car on ne ſauroit trop prendre de ſureté pour les ſecrets de l'Etat : ils ne peuvent être

trop cachés ; & un savant Cavalier a raison de vouloir que les Cabinets des Princes soient comme les ruches des abeilles, impénétrables aux plus curieux & aux plus clair-voyans.

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Quoique toutes les affaires qui regardent le bien public, doivent être fort secretes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne réussissent jamais sans cela ; les mines dont on use dans l'attaque des places fortes, ne servent de rien, si elles ne sont cachées aux ennemis. Dès qu'ils découvrent l'endroit de la mine, ou ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contre-mine, ou ils la font jouer contre ceux mêmes qui l'ont faite. Ainsi quelque grandes que soient les forces d'un Prince qui médite une expédition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on sait de quel côté il tourne ses armes ; car ceux que la tempête menace, ne manquent pas de se précautionner par des alliances secrete, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de soutenir, & même de prévenir un ennemi redoutable : le secret seul fait qu'on les surprend, & qu'on les accable avant qu'ils aient le loisir de se reconnoître.

Il faut pour cela cacher quelquefois un dessein de guerre sous des apparences de divertissemens de voyages, à l'exemple de notre sage Monarque. Car, s'il vous en souvient, les revues de Vincennes servirent de préparatifs à la guerre de Flandres; l'entreprise de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bourgogne. Je m'en souviens, dit Ariste, & je me souviens aussi d'une belle devise que fit un galant homme sur ce sujet. C'est un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles:

Tegiturque, parat dum fulmina. (1)

Mais c'est particuliérement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le secret est nécessaire. Quand l'ennemi ne peut savoir à quelle ville, ni à quelle place on en veut, il est obligé de les tenir en état de se défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ses forces. Les maîtres de la science militaire disent que les meilleures résolutions sont celles qui ne viennent point à la connoissance des ennemis, (2) & que la premiere qualité d'un Capitaine c'est d'être secret.

(1) Lorsqu'il se cache, il prépare des foudres.

(2) Nulla sunt meliora consilia, quàm quæ ignoraverit adversarius antequam facias. *Veget. de Re milit. lib. 3, cap. 26.*

Les Chefs des Armées Romaines étoient tous de ce ſentiment. Auſſi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure, & ils vouloient faire entendre par ce monſtre enfermé dans le labyrinthe, que perſonne ne pouvoit découvrir leurs deſſeins.

Métellus a été un des plus remarquables parmi ces ſages Capitaines : c'eſt lui qui étant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe célebre, que Pierre III, Roi d'Aragon, fit en une autre rencontre : *Si ma chemiſe ſavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion : ſa conduite étoit toute myſtérieuſe ; (1) & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choſes, ſur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Aſdrubal.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains ; Annibal n'étoit pas moins réſervé que Scipion. Le même Hiſtorien remarque, qu'ayant réſolu d'aller aſſiéger Tarente, il fit

(1) Præter opinionem deſtinatam ſuorum, hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

partir devant lui dix mille hommes, ſans leur déclarer ſa penſée; (1) & qu'ayant campé enſuite à cinq ou ſix lieues de la ville avec toutes ſes troupes, il ne s'ouvrit pas même là de ce qu'il avoit deſſein de faire.

Si nous voulions examiner la conduite des plus célebres Capitaines de l'Europe, dit Ariſte, nous trouverions que les Italiens, les Eſpagnols, les Suédois, les Allemands & les François ſont de l'humeur des Carthaginois & des Romains; & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Guſtave, le Comte de Tilly, Monſieur le Prince & M. de Turenne, ont ſuivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, ajouta-t-il, que toute la vie civile roule ſur le ſecret; & que comme les particuliers ne peuvent être bons amis, ni honnêtes gens, s'ils ne ſavent garder le ſilence; les perſonnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne ſont maîtres de leur langue.

Tout le monde eſt perſuadé, repliqua Eugene, qu'il faut être ſecret:

(1) Ne ibi quidem nunciato quò pergerent. *Tit. Liv. lib.* 25.

mais peu de gens ſavent comment il faut l'être. On connoît aſſez la néceſſité & l'excellence de cette vertu ; mais on ignore fort la méthode & la maniere de la pratiquer. C'eſt un grand art que celui de ſe bien taire ; il a ſes principes & ſes regles , comme l'art de bien parler. Voici, ſelon moi, le premier principe de l'art du ſecret.

Il ne faut jamais dire à perſonne ce qui vous a été dit en confidence. Eh quoi, interrompit Ariſte, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on ſait ? Non, repartit Eugene ; nous ſommes maîtres de nos propres ſecrets , mais nous ne ſommes pas maîtres de ceux d'autrui ; ce ſont des dépôts dont nous ne pouvons pas diſpoſer : & ſi les Juriſconſultes condamnent de larcin un homme qui emploie un dépôt d'argent contre la volonté de la perſonne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le ſecret d'un autre, ſans ſa permiſſion, quoique les gens à qui il le découvre, ſoient fideles. Ce qu'on nous confie n'eſt que pour nous, & ne doit point nous paſſer : ceux que nous aimons le plus n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-mêmes. L'exemple

de S. Ambroiſe & de Satyrus, ſon frere, devroit être la regle de tout le monde. *Nous n'avions, mon frere & moi*, dit ce Pere, *qu'un eſprit & qu'une volonté: tout étoit commun entre nous, hors le ſecret de nos amis.* (1) Ainſi il faut enſevelir profondément dans notre cœur ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un ſecret non-ſeulement meure en nous, mais qu'il y pourriſſe, ſelon le mot d'Euripide, qui pour ſe ſauver du reproche qu'on lui faiſoit, que ſa bouche ſentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que pluſieurs ſecrets y avoient pourri.

Mais ſi celui dont vous ſavez le ſecret, vous rend de mauvais offices; ſi de votre confident étant devenu votre ennemi, il ſe ſert de la confiance que vous avez eue en lui pour vous nuire & pour vous perdre; en un mot, s'il publie vos ſecrets les plus importans, lui devez-vous une fidélité ſi exacte? Oui, repliqua Eugene; ou du moins je me la dois à moi-même; je la dois à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne ſoit plus. Ce que cet homme m'a con-

(1) Cùm omnia nobis eſſent noſtra communia, individuus ſpiritus, individuus affectus; ſolum tamen commune non erat ſecretum amicorum. *De Obit. Satyr. Frat.*

fié lorſqu'il m'aimoit, eſt un dépôt de ſon cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir ſur ce dépôt ; elle n'en change pas la nature : ſon ſecret n'eſt pas moins à lui qu'il étoit auparavant. Qu'il ſoit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il vous plaira ; c'eſt à moi d'être fidele & généreux. Nous ne ſommes jamais en droit de révéler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, & quelque néceſſité qui ſemble nous y contraindre. Cela s'entend, ajouta-t-il, ſuppoſé que l'intérêt du Prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les conſidérations particulieres doivent céder au bien public.

Au reſte, cette loi qui défend de dire à qui que ce ſoit le ſecret d'autrui, oblige toutes ſortes de perſonnes : ceux qui ſemblent être au deſſus des loix, n'en ſont pas exempts : & une grande Reine a dit ſagement, (1) que les Princes doivent garder le même ſilence, & avoir la même diſcrétion que les Confeſſeurs. Selon la morale de cette Princeſſe, il ne faut pas ſe vanter de la confidence qu'on vous a faite, même lorſque la choſe qu'on

(1) Henriette de France, Reine d'Angleterre.

vous a confiée eſt publique. Il faut oublier ce qui a été dit, ou du moins le ſavoir comme ſi vous ne le ſaviez pas, & n'en dire jamais rien. (1)

Voilà une morale bien ſévere, & qui eſt peu ſuivie dans le monde, dit Ariſte : car, après qu'une choſe a éclaté, bien loin de faire ſcrupule d'avouer qu'on la ſavoit auparavant, on ſe fait honneur de l'avoir ſue des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le ſilence ſur quelque affaire myſtérieuſe, lorſqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les perſonnes délicates ſur le ſecret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle qu'elles ſavent par la confidence qu'on leur a faite, comme ſi elles n'en avoient jamais oui parler.

Mais pour bien faire ſon devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de ſoi-même. Un homme qui garde mal ſes propres ſecrets, ne gardera pas bien ceux de ſes amis.

Selon vos principes, dit Ariſte, nous avons droit ſur nos ſecrets ; & nous en pouvons faire ce qu'il nous

(1) Si ſapis, quod ſcis neſcias. *Terent.*

plaira. Le plus sûr, repliqua Eugene, est de ne pas user de notre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous voulez que les autres taisent, ne le dites pas.* (1) Et je dis moi : Ce que vous ne voulez pas que plusieurs sachent, ne le découvrez à personne. Car comment les autres vous seront-ils fideles, si vous ne l'êtes pas à vous-même ? & comment pourrez-vous vous plaindre qu'on ait révélé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que nous suivre, & je serois fou de prétendre que mon secret fût en sûreté dans le cœur des autres, quand il n'est pas en sûreté dans le mien.

Il y a des occasions, dit Ariste, où l'on est obligé de faire des confidences, quand ce ne seroit que pour demander conseil. D'ailleurs, l'amitié ne s'entretient & ne s'augmente que par la communication des secrets ; & ce seroit la détruire que de n'avoir point de confiance en ses amis.

Il est vrai, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois se dispenser de communiquer son secret, soit pour prendre conseil dans une affaire im-

(1) Alium silere quod velis, primus sile. *Senec. in Hippol.*

portante, ſoit pour quelque autre raiſon particuliere : mais alors il faut bien choiſir, & ne nous ouvrir qu'à une perſonne sûre & éprouvée. Il faut s'adreſſer en ces rencontres, non pas préciſément à celle qui nous eſt la plus agréable & la plus chere, mais à la plus fidele & à la plus ſage. Samſon ne ſe trouva pas bien d'avoir dit ſon ſecret à Dalila, & il en couta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir révélé le ſien à ſa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne ſont pas ſecrets. Ce n'eſt pas violer les regles de l'amitié, que d'en uſer de la ſorte : ce ſeroit pécher contre celles de la prudence, que d'en uſer autrement.

Mais quand on a un ami intime qui eſt fort ſecret, dit Ariſte, ne doit-on pas lui découvrir ce qu'on cele aux autres ? Oui, ſans doute, repliqua Eugene, il ne lui faut rien cacher ; & c'eſt le plus doux plaiſir de la vie d'avoir un autre ſoi-même, dans le ſein duquel on puiſſe verſer, pour ainſi dire, ſes plus ſecretes penſées. Je dis un autre ſoi-même, car un ſuffit : & quoiqu'on ait pluſieurs amis, on ne doit point avoir pluſieurs con-

fidens dans les choſes de la derniere conſéquence. Le ſecret d'un honnête homme doit être comme le cœur d'une honnête femme, pour un ſeul. Ce que trois perſonnes ſavent eſt public, ou ne tarde gueres à le devenir. (1) Dès qu'une choſe a paſſé par plus d'une bouche, elle ſe répand à peu près comme l'eau des caſcades qui va de baſſin en baſſin ; ou plutôt les ſecrets ſont comme ces fontaines conduites ſous terre, qui coulent dans les rues, dès qu'elles commencent à ſe produire. Enfin il n'y a rien de plus vrai que ce que diſoit Emmanuel Philibert, Duc de Savoie : *Les choſes qu'un homme renferme dans ſon cœur ne peuvent jamais être découvertes, & celles qu'il confie à un autre ne peuvent pas demeurer long-temps cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choſes qui ſont, pour ainſi dire, de ſimples ſecrets, ſur leſquelles il n'y a point à délibérer ; & non pas celles qui demandent une grande délibération, & ſur leſquelles il eſt néceſſaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Il eſt vrai, dit Ariſte, que les ſecrets d'Etat, par exemple, doivent

(1) Secretum, ſi tribus eſt manifeſtatum, omnibus divulgatum. *S. Aug.*

être nécessairement communiqués à plusieurs personnes : car quelque sage que soit un Prince, il a besoin de quelques ministres qui le secondent : & on a eu raison de blâmer Louis XI de ce qu'il faisoit tout de sa tête. C'est ce que Brézay Grand-Sénéchal de Normandie, lui reprocha un jour à la chasse d'une maniere assez plaisante. Le Roi étoit monté sur une petite haquenée : *Sire*, lui dit-il, *je ne pense pas qu'il se puisse voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roi ? *C'est*, repartit le Sénéchal, *qu'elle porte Votre Majesté & tout son Conseil.* Ce bon mot fut perdu ; il fit seulement rire le Roi, mais il ne lui fit point changer de conduite.

Il seroit à desirer, continua Eugene, que le Prince gouvernât tout seul, & qu'il fût lui-même tout son Conseil. Mais comme la foiblesse humaine ne le souffre pas, & que Louis XI, avec toute sa politique, a fait des fautes énormes, il faut que la prudence des Rois soit soutenue par celle de leurs Ministres ; mais il ne faut pas que la prudence des Ministres soit la regle de celle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de son Conseil, sans

dire le ſien : après qu'une affaire a été examinée mûrement en ſa préſence, c'eſt à lui à décider ; & il doit quelquefois cacher à ſon Conſeil même la réſolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conſeil des Rois doit être de peu de perſonnes. C'eſt aſſez de deux ou trois hommes ſages & fideles : car le ſecret ne peut pas ſubſiſter long-temps dans la multitude ; & de là vient qu'à parler en général, il ne ſe garde jamais bien dans les Républiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Veniſe, dont nous parlions tout à l'heure, ne ſont pas des exemples ſur quoi il faille ſe régler : ce ſont des miracles, comme vous les avez appellés vous-même. De ſorte que les ſecrets du Prince doivent être renfermés dans ce petit nombre avec lequel il délibere.

Ceux qui exécutent n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariſte ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoiſſance, repliqua Eugene, il faut qu'il les faſſe agir, ſans leur déclarer pourquoi ils agiſſent. Les gens qui ſont employés dans l'exécution ne doivent ſavoir précisément que ce qu'ils doivent faire. Ainſi Philippe II,

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Roi d'Eſpagne, qui a mérité par ſa conduite le nom de prudent, ne communiquoit jamais entiérement ſes deſſeins à ceux dont il ſe ſervoit pour les faire réuſſir : il cachoit même quelquefois à ſes Ambaſſadeurs le fin de leur Ambaſſade pour conduire ſes affaires plus sûrement, & pour moins expoſer ſa réputation, en cas que l'événement ne répondît pas à ſes projets.

Les Généraux d'armée ne doivent découvrir leurs réſolutions à perſonne. Il faut qu'ils conferent avec pluſieurs de ce qui ſe peut entreprendre : mais il ne faut pas qu'ils déclarent à qui que ce ſoit ce qu'ils veulent exécuter, à moins d'une néceſſité indiſpenſable ; & Scipion doit être en cela leur modele, comme en tout le reſte. Tite-Live a remarqué que quand ce brave & ſage Romain alla aſſiéger la nouvelle Carthage, perſonne ne ſavoit où alloient les troupes, hors Lélius, & que Lélius n'en auroit rien ſu lui-même, ſi ayant le commandement de l'armée navale, il n'eût dû ſavoir où il falloit joindre Scipion. (1) C'eſt ſuivant cette maxime que l'Empereur Othon dit dans

(1) Nemo omnium quò iretur ſciebat, præter C. Lælium. *Lib.* 3, 6.

Tacite, qu'il y a des choſes que les ſoldats doivent ignorer, & qu'il y en a auſſi qu'ils doivent ſavoir. (1) Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'être.

Je connois des hommes qui font myſtere de tout, dit Ariſte : bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taiſent ſouvent ce qu'il faut dire : ils ne parlent gueres qu'à l'oreille, & ils donnent ſous un grand ſecret tout ce qu'ils diſent, juſqu'aux bagatelles & aux bruits qui courent.

Ces hommes-là ne ſont pas trop ſages, reprit Eugene : car il y a mille choſes qui ne ſont point matiere de ſecret, & dont la connoiſſance appartient à tout le monde, parce qu'elles ſont communes & indifférentes : en faire fineſſe ou confidence, c'eſt agir contre le bon ſens : c'eſt choquer la ſociété civile qui conſiſte dans la communication de toutes ces choſes : c'eſt pécher contre la ſincérité & la franchiſe, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont entre eux, ou de vive voix, ou par lettres. Les choſes qu'on peut celer doivent être d'une nature particuliere ; & c'eſt à la pru-

(1) Tum neſcire quædam milites, quàm ſcire oportet. *Tacit. hiſt. lib. 1.*

dence à les diſtinguer des autres, à les choiſir & à les mettre à part, ſelon l'étymologie du mot de *ſecret*. Ce qui a fait juger à Platon que le devoir de l'homme prudent eſt de connoître quelles ſont préciſément les choſes qu'il faut taire & qu'il faut dire; de ſorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui doit ſe taire, & à taire ce qui ſe doit publier.

Au reſte, pour bien garder ſon ſecret, il ne ſuffit pas de ne le point dire : il faut le poſſéder tellement ſoi-même, qu'il n'échappe pas une parole qui faſſe deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne même à connoître qu'on a un ſecret.

Après tout, interrompit Ariſte, tout l'art du ſecret ſe réduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Eugene, de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point ; mais pour peu qu'on les obſerve, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font ſouvenir de Paſquin, à qui un jour on mit un baillon, ſur lequel ce mot étoit écrit, *io crepo*. Il y a des perſonnes diſcretes qui font paroître ſur leur viſage tout ce qu'elles ont dans le cœur ; ſemblables en cela à la mon-

tre d'une horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

L'Horivolo di girolamo preti.

Quel che cela nel ſen, ſcopre nel volto.

Tels ſont ces Miniſtres timides & peu expérimentés dont un ſage de notre temps a dit, *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'après dînée les dépêches qu'ils ont reçues le matin.*

Quelquefois un ſilence affecté nous trahit ; un ſigne de tête, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort ſecrete ; quoique le cœur ſoit bien caché, le ſeul mouvement des arteres fait connoître ſa diſpoſition. Ainſi pour ſe bien couvrir, il faut ſauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air myſtérieux ; il faut avoir la bouche fermée & le viſage ouvert ; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot ; enfin il faut agir comme ſi on n'avoit point de ſecret.

Ceux qui ſavent les ſecrets des Princes doivent particuliérement obſerver cette maxime, par la raiſon qu'ils ſont environnés de mille perſonnes qui les étudient, & qui tâchent de les pénétrer. (1) Et c'eſt auſſi ce que le Roi

(1) Totum autem diſſimulare debent quaſi neſciant

Théodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est-à-dire, poursuivit Ariste, que pour être bien secret, il faut être fort habile ; je crois même que, selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice, ni aucune passion violente. Il faut du moins être sobre & maître de ses passions, repartit Eugene : car tout ce qui trouble la raison, délie la langue ; & c'est un oracle du Sage, que le vin & le secret sont incompatibles. (1)

Horace est en cela de l'avis de Salomon, poursuivit Ariste ; il dit que le vin est une espece de torture douce & agréable qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages ; qu'il découvre leurs plus profondes pensées & leurs desseins les plus cachés. (2) L'usage du vin étoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magistrats, dit Eugene. Si cette loi étoit encore en vigueur, reprit Ariste en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçassent de bon cœur à la Royauté & à la Magistrature. Comme il aché-

scientes : nam sollicitis iniquisitoribus, sæpè & vultu proditur quod tacetur. *Cast. l.* 6, 16.

(1) Noli Regibus dare vinum ; quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas. *Prov. c.* 31.

(2) Tu lene tormentum ingenio admoves. Plerumque duro ; Tu sapientium curas, & arcanum jocoso. Consilium retegis Liæo. *Lib.* 3, *Od.* 21.

voit

voit ces paroles, Eugene & lui furent interrompus par un fâcheux dont ils ne purent ſe défaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il ſavoit aſſez de François pour ſe faire entendre, ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec lui.

LE BEL ESPRIT,

IV. ENTRETIEN.

EUgene & Ariſte commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage mêlé de proſe & de vers, qu'un de leurs amis avoit composé depuis peu. Ils le lurent attentivement, comme on lit toujours les pieces nouvelles; & après l'avoir examiné à loiſir, ils jugerent tous deux que de long-temps il ne s'étoit rien fait de plus raiſonnable & de plus ſpirituel.

Il faut avoir bien de l'eſprit, dit Eugene, pour faire de ces ſortes d'ouvrages où l'eſprit brille par-tout, & où il n'y a point de faux brillans. Il ne ſuffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'eſprit, répondit Ariſte, il faut en avoir d'une eſpece particuliere. Il n'y a que le bel

eſprit qui ſoit capable de ces chefs-d'œuvres : c'eſt lui proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les diſtingue des pieces communes, & ce caractere de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel eſprit dont je parle, ajouta-t-il ; & tel qui fait le bel eſprit, en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la différence entre être bel eſprit de profeſſion, & avoir l'eſprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'eſprit que vous vous imaginez, eſt une choſe fort rare, dit Eugene, la réputation de bel eſprit eſt aſſez commune : il n'y a point de louange qu'on donne plus aiſément dans le monde. Il me ſemble même qu'il n'y a point de qualité qui coute moins à acquérir. On en eſt quitte pour ſavoir l'art de faire agréablement un cónte, ou de bien tourner un vers : une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanſon eſt aſſez ſouvent le mérite par lequel on s'érige en bel eſprit ; & vous m'avouerez que ce n'eſt gueres que de ces diſeurs & de ces faiſeurs de jolies choſes dont on a coutume de dire : *Il eſt bel eſprit.*

J'avoue, repartit Ariſte, qu'on a uſurpé ce titre dans notre ſiecle avec autant de liberté & d'injuſtice, que celui de Gentilhomme & de Marquis; & ſi les uſurpateurs étoient punis dans l'empire des Lettres auſſi ſévérement qu'ils le ſont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens dégradés de bel eſprit, comme il y en a beaucoup qui ſont dégradés de nobleſſe. Ces Meſſieurs les beaux eſprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimés & leurs in-promptu, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où ils ſont : je m'aſſure qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers dequoi juſtifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne ſont pas meilleurs que ceux des faux nobles : le nom qu'ils portent, eſt un nom en l'air, qui n'eſt ſoutenu de rien ; ils ont la réputation de bel eſprit, ſans en avoir le mérite, ni le caractere.

C'eſt un caractere ridicule que celui de bel eſprit, dit Eugene; & je ne ſais ſi je n'aimerois point mieux être un peu bête, que de paſſer pour ce qu'on appelle communément bel eſprit. Toutes les perſonnes raiſonnables ſont de votre gout, reprit Ariſte. Le bel eſprit eſt ſi fort décrié depuis la pro-

fanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus ſpirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne ſont pas les plus honnêtes gens du monde; ils ne ſont pas même ce qu'ils penſent être; ils ne ſont rien moins que de beaux eſprits : car la véritable beauté de l'eſprit conſiſte dans un diſcernement juſte & délicat que ces Meſſieurs-là n'ont pas. Ce diſcernement fait connoître les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, ſans qu'on demeure court, comme le peuple qui s'arrête à la ſuperficie; ni auſſi ſans qu'on aille trop loin, comme ces eſprits raffinés, qui, à force de ſubtiliſer, s'évaporent en des imaginations vaines & chimériques.

Il me ſemble, interrompit Eugene, que ce diſcernement exquis appartient plus au bon ſens qu'au bel eſprit. Le vrai bel eſprit, repartit Ariſte, eſt inſéparable du bon ſens; & c'eſt ſe méprendre que de le confondre avec je ne ſais quelle vivacité qui n'a rien de ſolide. Le jugement eſt comme le fond de la beauté de l'eſprit, ou plutôt le bel eſprit eſt de la nature de ces pierres précieuſes qui n'ont pas moins de ſo-

lidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous côtés & dans toutes ses parties.

Quanta sodezza, tanto ha splendore.

C'est un corps solide qui brille; c'est un brillant qui a de la consistance & du corps. L'union, le mêlange, l'assortiment de ce qu'il a d'éclatant & de solide, fait tout son agrément & tout son prix. Voilà le symbole du bel esprit, tel que je me l'imagine. Il a du solide & du brillant dans un égal degré: c'est, à le bien définir, le bon sens qui brille. Car il y a une espece de bon sens sombre & morne qui n'est gueres moins opposé à la beauté de l'esprit que le faux brillant. Le bon sens dont je parle est d'une espece toute différente: il est gai, vif, plein de feu, comme celui qui paroît dans les Essais de Montagne, & dans le Testament de la Hoguette; il vient d'une intelligence droite & lumineuse, d'une imagination nette & agréable.

Ce juste tempérament de la vivacité & du bon sens fait que l'esprit est subtil, & qu'il n'est point évaporé; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge sainement de tout. Quand

on a de cette ſorte d'eſprit, on penſe bien les choſes, & on les exprime auſſi-bien qu'on les a penſées. On ramaſſe beaucoup de ſens en peu de paroles: on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit préciſément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel eſprit ſonge plus aux choſes qu'aux mots : cependant il ne mépriſe pas les ornemens du langage; mais il ne les recherche pas auſſi : la politeſſe de ſon ſtyle n'en diminue pas la force: & on pourroit le comparer à ces ſoldats de Céſar, qui tout propres & tout parfumés qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'être vaillans & de bien combattre. (1)

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de différence entre un bel eſprit & un eſprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariſte, à prendre l'eſprit fort dans ſa vraie ſignification. La beauté de l'eſprit eſt une beauté mâle & généreuſe, qui n'a rien de mol, ni d'efféminé.

Mais cette force ne conſiſte pas à douter de tout, à ne croire rien, & à ſe roidir contre des vérités établies. Selon la penſée d'un Pere de l'Egliſe,

(1) Jactare ſolitus milites ſuos etiam unguentatos benè pugnare. *Suet. in Cæſar.*

c'eſt être fort comme le ſont les frénétiques que de l'être de la ſorte. (1) Elle conſiſte donc à bien raiſonner, à pénétrer les principes des ſciences, & à découvrir les vérités les plus cachées. C'eſt le propre d'un eſprit fort d'approfondir les ſujets qu'il traite, & de ne pas ſe laiſſer ſurprendre par les apparences : les raiſons qui contentent les eſprits foibles, ne ſont pas des raiſons pour lui : il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce ſoit, ſans s'écarter, ni ſans s'amuſer en chemin. Son principal caractere eſt d'entraîner les autres eſprits où il veut, & de s'en rendre maître quand il lui plaît. C'étoit une des qualités du dernier Maréchal de Schomberg : on a dit de lui auſſi-bien que de Céſar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ſes armes n'étoient pas plus invincibles que ſes raiſons.

Mais ne penſez pas qu'un bel eſprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicateſſe : il reſſemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Taſſe, qui avoient des nerfs & des muſcles extrêmement forts,

(1) Fortitudo iſta non ſanitatis eſt, ſed inſaniæ : nam & phreneticis nihil fortiùs. *Auguſt. in Pſalm.* 58.

ſous une peau blanche & délicate. Sa ſolidité & ſa pénétration ne l'empêchent pas de concevoir finement les choſes, & de donner un tour délicat à tout ce qu'il penſe. Les images ſous leſquelles il exprime ſes penſées, ſont comme ſes peintures qui ont toute la fineſſe de l'art, & je ne ſais quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoiſſeurs.

Il y a d'excellens eſprits qui n'ont point de délicateſſe, & qui font même gloire de n'en point avoir, comme ſi la délicateſſe étoit incompatible avec la force. Leur maniere de penſer & de dire les choſes, n'a nulle douceur, ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur ſubtilité, ils ont quelque choſe de ſombre & de groſſier dans l'imagination; comme ce Peintre Eſpagnol qui ne pouvoit faire que de gros traits, & qui répondit un jour fiérement à des gens qui y trouvoient à redire, qu'il aimoit mieux être *primero en aquella groſſeria, que ſecundo en la delicadeza.*

Mais ces eſprits, quelque bons qu'ils ſoient, ne ſont pas ſi heureux dans leurs ouvrages, que ce Peintre le fut dans les ſiens. Les pieces les plus ſavantes, & même les plus ingénieuſes ne ſont point eſtimées dans notre

ſiecle, ſi elles ne ſont touchées délicatement. Outre ce qu'elles ont de ſolide & de fort, il faut qu'elles aient je ne ſais quoi d'agréable & de fleuri pour plaire aux gens de bon gout; & c'eſt ce qui fait le caractere des belles choſes. Pour entendre ma penſée, ſouvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté eſt comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce Philoſophe, les bonnes choſes qui n'ont point cette fleur ſont ſimplement bonnes; & celles qui l'ont ſont véritablement belles. C'eſt-à-dire, ajouta Eugene, que le bel eſprit, à le définir en Platonicien, eſt un bon eſprit fleuri, ſemblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout enſemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col fio, maturo ha ſempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariſte, marquent encore cette heureuſe fécondité, qui eſt ſi propre à un beau génie. Car pour moi, je trouve qu'il n'y a pas moins de différence entre les eſprits fertiles & ceux qui ne le ſont pas, qu'il y en a entre de beaux orangers, & de méchans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne ſais, interrompit Eugene, ſi la fertilité eſt une bonne marque de la beauté de l'eſprit. Il me ſemble que les eſprits les plus féconds ne ſont pas toujours les plus raiſonnables, ni les plus fins. Cette grande fécondité dégénere le plus ſouvent en une abondance vicieuſe, en une profuſion de penſées fauſſes & inutiles; & ſi vous y prenez garde, ce que vous appellez une propriété du bel eſprit, n'eſt pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination déréglée.

Je ſais bien, repartit Ariſte, qu'il y a une fertilité d'eſprit pareille à celle de ces arbres, qui pour être trop chargés de fruits, en portent fort peu de bons. La fécondité dont je parle n'eſt pas de cette nature. C'eſt une fécondité heureuſe, comme je l'ai appellée; c'eſt non-ſeulement un fonds de bonnes choſes, mais c'eſt un fonds ménagé par le bon ſens. Un vrai & bel eſprit eſt comme ces gens riches & ſages qui ſont magnifiques en tout, & qui néanmoins ne font jamais de folles dépenſes.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne ſeroit pas un bel eſprit que le Cavalier Marin; car il ne s'eſt jamais vu une imagination plus fertile, ni

moins réglée que la ſienne. Vous le ſavez mieux que moi. S'il parle d'un roſſignol, ou d'une roſe, il en dit tout ce qu'on peut en imaginer ; bien loin de rejetter ce qui ſe préſente, il va chercher ce qui ne ſe préſente pas ; il épuiſe toujours ſon ſujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariſte, & je vous confeſſe auſſi, ajouta-t-il en riant, que ſi l'on donnoit des lettres de bel eſprit, comme on en donne de nobleſſe, je ne ſerois jamais d'avis qu'on en donnât à ces ſortes d'Auteurs qui ne ménagent, ni leurs penſées, ni leurs paroles, & qui ne laiſſent rien à penſer, ni à dire ſur les matieres qu'ils traitent. Mais tous les Poëtes ne ſont pas ſi fous, ni ſi emportés que le Marin. Il y en a de ſages & de modérés, même parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Taſſe.

Je vous aſſure, dit Eugene, que le Taſſe n'eſt pas toujours le plus raiſonnable du monde. A la vérité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations ſont nobles & agréables ; ſes ſentiments ſont forts, ou délicats, ſelon que le ſujet le demande ; ſes paſſions ſont bien touchées & bien conduites ; toutes ſes comparaiſons ſont juſtes ; toutes ſes deſcriptions ſont merveil-

leuſes : mais ſon génie l'emporte quelquefois trop loin ; il eſt trop fleuri en quelques endroits ; il badine dans des rencontres aſſez ſérieuſes ; il ne garde pas auſſi exactement que Virgile toutes les bienſéances des mœurs. Il a de ſi grandes beautés, repartit Ariſte, qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon ſens qui diſtingue Virgile des autres Poëtes, il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout, quelque liberté qu'il ſe donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioſte.

Mais pour reprendre notre diſcours, continua-t-il, un bel eſprit eſt riche de ſon fonds ; il trouve dans ſes propres lumieres ce que les eſprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'inſtruit lui-même, comme a dit un ſavant homme, d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. (1) Sur-tout il ne s'approprie point les penſées des autres ; il ne dérobe point aux Anciens, ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au Public. Cependant, dit Eugene, c'eſt ce que font la plupart de nos beaux eſprits : ils pillent continuellement les

(1) Fœlix ac fœcundum ingenium quod in ſe uno invenit & doctorem & diſcipulum. *Ludov. Vives. de Budæo.*

Grecs & les Latins, les Italiens & les Eſpagnols; & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le pays des Belles-Lettres eſt plein de larrons, & que Mercure qui préſide aux Arts & aux Sciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs, comme a remarqué ingénieuſement Bartoli dans ſon *Huomo di Lettere*. Car en blâmant ceux qui volent les penſées d'autrui, je n'ai garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons livres; je ne prétends pas même que ſes lectures lui ſoient inutiles: je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourvu qu'il tâche de les ſurpaſſer en les imitant: mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits Peintres qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les Maîtres de l'Art n'avoient rien fait devant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Auteurs, pourvu qu'il y ajoute des beautés nouvelles, & qu'à l'exemple des abeilles qui changent en miel ce qu'elles prennent ſur les fleurs, non-ſeulement il choiſiſſe

ce qu'il y a de bon dans les livres, mais encore qu'il se fasse propre ce qu'il choisit, & qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talents de Voiture : en imitant les autres, il s'est rendu inimitable ; il savoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les pensées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Térence & d'Horace, semblent faits pour son sujet, & sont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris ; de même que les pierres précieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchasse, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'esprit se réduise là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connoissances, une intelligence élevée & étendue que rien ne surpasse & que rien ne borne : car il est de la beauté de l'esprit à peu près comme de celle du corps ; les petits hommes, quelque bien faits qu'ils soient, ne sont point beaux, selon le sentiment d'Aristote ; ils ne sont tout au plus que jolis, parce que l'avantage de la taille est une partie essentielle de la beauté. Ainsi les petits génies qui sont bornés à une seule

chose; les faiseurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politesse qu'ils aient, ne sont pas, quoi qu'on en dise, de beaux esprits; ce ne sont que de jolis esprits, à le bien prendre; & ce seroit bien assez pour eux d'être regardés sur ce pied-là dans le monde.

Au reste il ne suffit pas, pour avoir l'esprit beau, de l'avoir solide, pénétrant, délicat, fertile, juste, universel; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas: car il y en a qui sont naturellement obscurs, & qui affectent même de l'être: la plupart de leurs pensées sont autant d'énigmes & de mysteres: leur langage est une espece de chiffre; on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian est parmi les Espagnols modernes un de ces génies incompréhensibles; il a beaucoup d'élévation, de subtilité, de force, & même de bon sens; mais on ne sait le plus souvent ce qu'il veut dire, & il ne le sait pas peut-être lui-même: quelques-uns de ses ouvrages ne semblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir, ni obscurité, ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit: ses pensées, ses

expressions doivent être si nobles & si nettes, que les plus intelligents l'admirent, & que les plus simples l'entendent. Malherbe, qui étoit sans doute un beau génie, tâchoit sur-tout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faisoit; & vous savez que, quand il avoit composé un ouvrage, il le lisoit à sa servante avant que de le montrer aux gens de Cour, pour connoître s'il avoit bien réussi; (1) croyant que les pieces d'esprit n'avoient pas leur entiere perfection, si elles n'étoient remplies d'une certaine beauté qui se faisoit sentir aux personnes même les plus grossieres. Vous voyez bien que cette beauté doit être simple & naïve, sans fard & sans artifice, pour faire son effet, & vous devez juger par-là de ces esprits qui ne sont point naturels, qui sont toujours guindés, & qui ne veulent jamais rien dire qui ne surprenne & qui n'éblouisse.

Mon Dieu! que vous me faites de plaisir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux esprits ces diseurs éternels de beaux mots & de belles sentences, ces copistes & ces singes de Séneque, ces Mancini, ces Malvezzi & ces Lorédans qui courent toujours après les brillants & les *vivezze d'ingegno*, com-

(1) L'Histoire de l'Académie Françoise.

me ils les appellent dans leur langue : car, à vous dire le vrai, je ne puis les souffrir, & j'ai bien de la peine à souffrir Séneque lui-même avec ses pointes & ses antitheses perpétuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon sens que tout cela, dit Ariste ; & c'est, à mon avis, un plus grand défaut de trop briller, que de ne pas briller assez.

Il ne se peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel esprit, reprit Eugene : j'ai pensé dire qu'il ne se peut voir rien de plus beau que votre portrait ; car on diroit que vous vous êtes peint vous-même dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous ressemble. Si je me suis peint, dit Ariste en souriant, je me suis tellement flatté, que je ne me reconnois pas : mais, à vous parler sérieusement, ajouta-t-il, j'ai trop mauvaise opinion de moi, pour me croire un bon modele en matiere de bel esprit : je ne m'en pique pas, & je serois ridicule d'y prétendre. Il ne faut pas aussi s'en piquer, dit Eugene ; il ne faut pas même se savoir trop bon gré d'être bel esprit pour l'être effectivement ; & si j'osois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modestie pour un dernier trait : c'est une qualité qui releve toutes

les autres, & qui ne ſied pas moins bien aux beaux eſprits qu'aux belles perſonnes.

J'entre tout-à-fait dans votre ſentiment, repartit Ariſte, & je vous avoue que je ne hais rien tant que certains eſprits qui s'en font extrêmement accroire : ils ont dans leur mine, dans leurs geſtes, & juſques dans le ton de leur voix, un air de fierté & de ſuffiſance, qui fait juger qu'ils ſont fort contents d'eux-mêmes : ils font profeſſion de n'eſtimer rien, & de touver à redire à tout ; il ne ſe fait pas un ouvrage d'eſprit qui ne leur faſſe pitié ; mais en récompenſe ils ne font rien qu'ils n'admirent : ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & décident de tout ſouverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages, ils en font un grand myſtere, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curioſité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de perſonnes capables d'en connoître le juſte prix : ce ſont des tréſors cachés qu'ils ne communiquent qu'à trois, ou quatre de leurs admirateurs.

Il eſt d'une autre ſorte d'eſprits, continua Eugene, qui ſont moins myſtérieux, mais qui ne ſont pas moins entêtés de leur mérite. Ils n'ont pas plu-

tôt fait une bagatelle, qu'ils en régalent tout le monde : ils ſont toujours prêts à réciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de louange ; ils ſe louent ſans façon, & ſe donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux eſprits ſont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudiſſemens populaires, & bien loin de ſe produire mal-à-propos, ils ſe cachent autant qu'ils peuvent.

Je ne ſais, dit Ariſte, s'il n'y auroit point plus de modeſtie à ne rien affecter. Vous avez oui parler de cette femme que Néron aimoit tant, & vous ſavez que ce n'étoit pas une fort honnête perſonne. Néanmoins, ſi nous en croyons Tacite, elle ne ſe montroit gueres, & elle ne ſortoit point qu'elle ne fût voilée. (1)

Un bel eſprit doit, à mon avis, garder le tempérament de la Sophronie du Taſſe, qui étoit également belle & modeſte.

Non coprì ſue bellezze, e non l'eſpoſe.

Il ne faut pas qu'il faſſe toujours un myſtere de ſes ouvrages ; mais il ne faut

(1) Modeſtiam præferre & laſciviâ uti ; rarus in publicum egreſſus, idque velatâ parte oris, ne ſatiaret aſpectum, vel quia ſic decebat. *Annal. l. 13, de Poppæa.*

pas auſſi qu'il les montre par-tout : il ne doit, ni ſe cacher par affectation, ni ſe produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoi les véritables beaux eſprits ſont ſi rares : des qualités auſſi oppoſées que la vivacité & le bon ſens, la délicateſſe & la force, ſans parler des autres, ne ſe rencontrent pas toujours enſemble. Mais je voudrois bien ſavoir, ajouta-t-il, d'où viennent toutes ces qualités qui font le bel eſprit : elles viennent, répondit Ariſte, d'un tempérament heureux & d'une certaine diſpoſition des organes : ce ſont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien tempéré, & rempli d'une ſubſtance délicate, d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la mélancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant & la pénétration ; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité ; le ſang donne l'agrément & la délicateſſe.

Je ne vous comprends pas, dit Eugene, avec votre bile, votre ſang & votre mélancolie ; car enfin je ne puis croire que des eſprits qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils ſont à ce que nous avons de commun avec les bêtes ; & je ne vois

pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps, peuvent être le principe des plus nobles opérations de l'ame.

J'ai lu dans je ne sais quel Philosophe Platonicien, reprit Ariste, que ces humeurs, toutes matérielles qu'elles sont, font les beaux génies; de même à peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La pensée de ce Philosophe est subtile & ingénieuse. Il veut dire, à mon avis, que les esprits du sang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflamme dans une nue froide & humide; que les esprits allumés répandent dans la tête cette *splendeur seche* qui rend l'ame sage & intelligente, selon Héraclite; que, comme entre les choses corporelles, il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui soit plus pur & plus animé que ces esprits; la flamme qui en sort est la plus subtile, la plus vive & la plus ardente qui soit dans la nature; que c'est cette flamme qui éclaire la raison, & qui échauffe l'imagination en même-temps; que c'est elle qui rend visibles à l'ame les especes des choses, & qui lui fait voir tous les objets dans leur jour: en un mot que c'est à la lueur de ce beau feu que l'entendement dé-

couvre & contemple les vérités les plus obſcures ; & c'eſt peut-être ce feu qui brille dans les yeux des perſonnes ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles viſions, dit Eugene, & je ne ſais ſi les rêveries des Poëtes ne méritent pas autant de croyance que les idées de ces Philoſophes. Quand vous devriez traiter de rêveur & de viſionnaire le Docteur Abaillard, reprit Ariſte, il faut que je vous diſe ſa penſée touchant la différence des eſprits. Sa chere Héloïſe lui fit un jour la queſtion que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête, & ſa réponſe étoit fondée ſur les paroles de ſaint Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie : (1) mais il y ajouta que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni, & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur repréſentoit diſtinctement les objets. Il vouloit dire que la bile mêlée avec le ſang, formoit dans le cerveau une eſpece de

(1) Videmus nunc per ſpeculum. *I Cor.* 1, 3.

glace polie & luiſante à laquelle la mélancolie ſervoit comme de fond.

Quoi que vous en diſiez, pourſuivit Eugene, & quoi qu'en diſe votre Docteur amoureux, je ne puis me réſoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'eſprit ſoit une perfection étrangere à l'eſprit même. Je croirois bien plutôt que la perfection du corps dépend de celle de l'eſprit, ou du moins que l'excellence de l'eſprit vient de la nobleſſe de l'ame.

Je ſais bien que les ames ſont toutes d'une même eſpece; mais cela n'empêche pas, ſi nous en croyons les Philoſophes les plus raiſonnables, qu'elles n'aient des perfections ſingulieres, qui les diſtinguent aſſez les unes des autres, comme les étoiles ont des clartés & des vertus différentes, quoiqu'elles ſoient toutes compoſées d'une même matiere. A la vérité toutes les ames raiſonnables ſont des images de Dieu; elles ſont toutes marquées de la lumiere de ſon viſage, ſelon la parole d'un Prophete; mais il y en a où cette lumiere eſt mieux peinte, & où les traits de ſa beauté divine ſont gravés plus profondément, & ce ſont les plus nobles & les plus parfaites, les plus ſenſées & les plus ingé-

nieuſes : car comme entre les figures faites ſur la cire avec le même cachet, les unes ſont plus nettes & mieux formées que les autres, ſans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet ; de même la perfection qui ſe trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y eſt mieux imprimée ; c'eſt cette impreſſion plus forte qui les rend en quelque façon plus ſpirituelles & plus divines.

Mais ſi cela eſt ainſi, dit Ariſte, d'où vient que l'ame étant incorruptible & inaltérable de ſa nature, une vapeur qui monte au cerveau, altere l'eſprit, & ôte quelquefois la raiſon ? C'eſt que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, ſont comme les Peintres, qui, quelqu'habiles qu'ils ſoient, ne peuvent rien faire ſans les inſtruments de leur art. Les organes bien diſpoſés, & les humeurs tempérées d'une certaine maniere ne rendent pas préciſément les ames ſenſées & ingénieuſes, non plus que les pinceaux délicats & les belles couleurs ne font pas les Peintres excellents ; mais ces organes & ces humeurs ſont des inſtruments dont les ames ont beſoin pour agir, tandis qu'elles ſont dans les corps : dès que ces inſtruments ſont gâtés, elles n'agiſſent plus, ou

n'agiſſent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles ſoient d'elles-mêmes. Ce ſont de bons peintres, qui ont de méchants pinceaux & de méchantes couleurs.

Il y a de l'eſprit à ce que vous dites, interrompit Ariſte; mais après tout, ces Philoſophes que vous croyez les plus ſages, ne ſont pas mieux fondés en raiſon que les autres; & je crains fort, ajouta-t-il, que ſi on examinoit bien cette nobleſſe des ames, à laquelle ils attribuent l'excellence de l'eſprit, toutes les preuves ne s'en trouvaſſent fauſſes. Le meilleur parti, à mon avis, eſt de n'en point prendre en des diſputes où l'on ne peut connoître la vérité, & les plus raiſonnables ſont peut-être ceux qui raiſonnent le moins ſur ces ſortes de matieres.

Quoi qu'il en ſoit, continua Eugene, il eſt certain que la nature ne fait pas toute ſeule un bel eſprit. La plus heureuſe naiſſance a beſoin d'une bonne éducation, & de cet uſage du monde qui raffine l'intelligence, & qui ſubtiliſe le bon ſens. De-là vient que les ſavants de profeſſion ne ſont pas d'ordinaire de beaux eſprits : comme ils ſont toujours enſevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes

gens, ils n'ont pas dans l'eſprit une certaine politeſſe, & je ne ſais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'eſt pas que la ſcience ſoit contraire d'elle-même à la beauté de l'eſprit; mais c'eſt que les grands Docteurs & ceux qui ſavent le plus de Grec & de Latin, ne ſavent pas le plus ſouvent bien uſer de leur ſcience.

Il eſt certain encore, ajouta-t-il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il eſt des beaux eſprits de plus d'une eſpece : car, outre ceux dont nous avons parlé juſqu'à cette heure qui excellent dans les Lettres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoiſſances ; il y en a qui, ſans avoir preſque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réuſſir dans la converſation.

Le caractere de ces eſprits-là eſt de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaiſant à tout ce qu'ils diſent : ils font dans les rencontres des reparties fort ingénieuſes ; ils ont toujours quelque queſtion ſubtile à propoſer, & quelque joli conte à faire pour animer la converſation, ou pour la réveiller, quand elle commence à languir : pour peu qu'on les excite, ils diſent mille choſes ſurprenantes ; ils ſavent ſur-tout l'art de badiner avec eſ-

prit, & de railler finement dans les conversations enjouées; mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations sérieuses; ils raisonnent juste sur toutes les matieres qui se proposent, & parlent toujours de bon sens.

Il y a encore une autre sorte de beaux esprits qu'on peut appeller des esprits de négociation & de cabinet. Ce sont des génies éclairés, judicieux, actifs, & propres pour les affaires: d'une vue ils pénetrent le fond; ils en découvrent toutes les circonstances & toutes les suites; ils trouvent en un instant tous les expédiens & toutes les voies par où l'on peut ménager & faire réussir les choses les plus difficiles. Mais ils ne voient que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti & faire un choix raisonnable: car c'est quelquefois un foible dans la politique d'avoir trop de pénétration & trop de lumiere: tant de biais & tant de jours différents dissipent l'esprit & nuisent souvent à l'exécution: le temps d'agir se passe à délibérer.

Ces esprits sont nés pour le gouvernement des Etats: aussi ne forment-ils jamais que de grands desseins, utiles à leur patrie & glorieux à leur Prince: ce qui arrive particuliérement, quand le

Prince, persuadé de leur capacité, de leur fidélité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand sens avec une grande expérience, ils ne prennent point de fausses mesures, & ne font point de fausses démarches. Que si la fortune qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favorise pas toutes leurs entreprises, ils profitent d'un mauvais succès, en imitant ces sages pilotes qui se servent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les négociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort délicate : ils découvrent d'abord les pensées de celui avec qui ils traitent, sans se découvrir eux-mêmes : ils s'insinuent dans son esprit ; ils l'engagent par ses propres intérêts ; ils le manient & le tournent si bien, qu'il pense trouver son compte à entrer dans leurs sentiments, & qu'il donne où ils veulent, sans croire même y donner. Tels ont été le Cardinal de Richelieu & le Comte d'Olivarès, les deux plus célebres Ministres que la France & l'Espagne aient jamais eus.

Voilà les divers caracteres du bel esprit. Ce sont trois sortes de beautés qui, pour être différentes, ne laissent pas de se rencontrer quelquefois en une même

personne. Car, sans parler des anciens & des étrangers, le Cardinal du Perron & feu M. d'Avaux étoient des génies propres pour les lettres, pour la conversation & pour les affaires; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes, & qui sont capables de faire également bien un ouvrage d'esprit, un conte agréable & un traité de paix.

Néanmoins, à parler en général, ces trois talents ne se trouvent ensemble que bien rarement. Les esprits de négociation ne réussissent pas d'ordinaire aux Belles-Lettres; mais aussi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la conversation. Les premiers ont plus de solidité que de délicatesse: l'étude de la politique les occupe tout entiers; ils comptent les autres sciences pour rien. Les seconds sont trop délicats & trop chagrins: ils ne se contentent presque jamais de ce qui se présente à eux; ils ne disent presque rien dans les compagnies où ils se trouvent, pour trop penser à ce qu'ils veulent dire. Comme ils sont accoutumés à rêver profondément, afin de bien tourner une pensée, ils sont le plus souvent distraits; ils gardent quelquefois un silence morne dans une conversation en-

jouée : mais aussi comme ils ont souvent la tête pleine de leurs compositions, ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la conversation à eux, & ne laissent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'esprit de conversation, comme c'est un esprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte, il n'y a rien de plus opposé à l'étude & aux affaires : aussi nous voyons que ceux qui ont ce talent, sont pour l'ordinaire des gens oisifs, dont le principal emploi est de rendre & de recevoir des visites. De sorte qu'à examiner les choses à fond, il semble que ces divers esprits soient incompatibles, & qu'ils demandent même des dispositions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoiqu'il semble, dit alors Ariste, que le bel esprit soit différent selon les différents caracteres que vous venez de marquer, il est cependant le même partout ; car il est né à toutes choses, & a en soi dequoi réussir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diversité qui paroît dans les esprits, vient moins du fond des esprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choses, parce qu'ils s'y sont appliqués dans leur jeunesse, au-

roient peut-être réussi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de soin & d'application.

Le hazard qui se mêle de la conduite des hommes, & qui a souvent la meilleure part à la profession qu'ils embrassent, fait pour l'ordinaire cette différence que nous voyons parmi les esprits. Les uns se trouvent engagés, je ne sais comment, à établir leur réputation & leur fortune par la Poésie : il ne faut pour cela qu'avoir réussi dans un Sonnet, qu'une passion, ou que le seul caprice aura inspiré : la louange qui en revient, est une amorce agréable pour en faire entreprendre un second; la bonne opinion que l'on conçoit aisément de soi-même, anime à quelque chose de plus grand : on lit les Poëtes; on étudie les fables; on consulte les Maîtres de l'Art; en un mot, on se tourne tout-à-fait du côté de la Poésie, & on devient insensiblement Poëte de profession, sans pouvoir presque être autre chose. Que si ces excellents Poëtes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celui de la conversation; c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique & de voir le monde, ils se sont attachés à la composition & aux livres.

L'eſprit de négociation auquel on donne la prééminence, & qu'on appelle ordinairement grand eſprit & grand génie, ne differe cependant des autres que par la nobleſſe de la matiere : car on ne peut ſe propoſer rien de plus noble, que de traiter des intérêts des Princes, d'entrer dans leurs deſſeins les plus ſecrets, d'accorder leurs différends, & de gouverner leurs Etats. C'eſt l'emploi le plus ſublime & le plus glorieux où l'eſprit puiſſe s'occuper : rien ne flatte tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'Ambaſſadeur, de Plénipotentiaire, & de Miniſtre d'Etat. Ceux qui ſont élevés à ces dignités éminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les diſtingue du reſte des hommes : ils ſont ſur la terre ce que ſont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent le plus près du trône de Dieu, qui reçoivent immédiatement de lui leurs lumieres, & qui ſont deſtinés aux choſes les plus importantes.

Cependant quand on y regarde de près, on trouve que c'eſt la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands eſprits, en les conduiſant quelquefois en des pays & en des maiſons, où par des rencontres fortuites & imprévues,

ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait réussir, & les rend capables, avec le temps, des premieres charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouer un grand rôle à un bel esprit sur le théâtre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assurément il y a de beaux esprits qui sont inconnus & inutiles, faute d'un emploi qui les fasse paroître, & qui les oblige à travailler.

Je confesse, dit Eugene, que la fortune contribue beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien sans la nature; & quelque favorables que soient les occasions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Ministre, quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car, quoi que vous en disiez, le génie est une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choses. Les uns ont du génie pour la peinture, les autres en ont pour les vers : il ne suffit pas d'avoir de l'esprit & de l'imagination pour exceller dans la Poésie ; il faut être né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dé-

pend, ni de l'art, ni de l'étude, & qui tient quelque chose de l'inspiration.

Je dis le même de la négociation & du ministere. Ce n'est pas assez pour y réussir, d'être très-éclairé & même très-sage; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du Prince, pour commander en obéissant. Ce qui a fait dire à un Politique Espagnol, que le génie & l'esprit sont les deux causes principales de l'élévation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno sin el otro felicidad a medias, no basta lo entendido, desease lo genial.* (1)

Il est vrai que le génie, quelque puissant qu'il soit, languit en quelque façon, & demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent, parce qu'il a besoin d'une certaine matiere pour se développer & pour agir. Mais, à le regarder en soi-même, il est indépendant du hazard & de la fortune : c'est un don du ciel où la terre n'a point de part; c'est je ne sais quoi de divin qui rend un bel esprit, que la Providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire, qui le rend, dis-je, naturellement droit & juste, zélé pour la gloire

(1) Oraculo manua y Arte de prudencia.

de son Prince & pour le bien de sa patrie, capable des plus difficiles entreprises, ferme & constant dans les rencontres les plus fâcheuses, impénétrable aux plus clair-voyans, insensible aux plaisirs, infatigable dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout temps maître de soi-même & des affaires, lesquelles, pour grandes qu'elles soient, sont toujours au-dessous de son génie.

Ce n'est pas qu'un Ministre tel que je me l'imagine, soit borné précisément aux affaires. Comme son esprit a une étendue presque infinie, il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture; il peut même, quand il lui plaît, faire des discours éloquents, & tenir sa place dans une Académie de beaux esprits, comme il la tient dans le Conseil d'un puissant Monarque : mais, après tout, le génie de la politique est sa qualité dominante & son véritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Ministre fort à mon gré, dit Ariste; & ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'Etat est, si je ne me trompe, quelque chose de plus réel que le Magnanime d'Aristote & que

le Sage de Séneque; & j'en ſuis bien-aiſe pour l'honneur de notre nation; car, à vous dire le vrai, j'aurois un étrange dépit que la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, ſont ſi jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur diſputer rien là-deſſus, ſans ſe brouiller avec eux, & ſans avoir des affaires avec les plus braves & les plus ſpirituels hommes du monde. Pour moi, continua-t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux céder aux Grecs & aux Romains, & confeſſer de bonne foi que tous les pays ſont ſtériles en héros au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confeſſiez, dit Ariſte, que le bel eſprit eſt de tous les pays & de toutes les nations, c'eſt-à-dire, que, comme il y a eu autrefois de beaux eſprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Eſpagnols, d'Anglois, d'Allemands même & de Moſcovites. C'eſt une choſe ſinguliere qu'un bel eſprit Allemand, ou Moſcovite, reprit Eugene; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils ſont de la nature de ces eſprits qui n'apparoiſſent jamais ſans cauſer de l'éton-

nement. Le Cardinal du Perron disoit un jour, en parlant du Jésuite Gretser: *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*; comme si c'eût été un prodige qu'un Allemand fort spirituel. *Perroniana.*

J'avoue, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y est plus languissante & plus morne, pour parler ainsi. Avouez plutôt, dit Eugene, que le bel esprit, tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les tempéraments grossiers & les corps massifs du peuple du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajouta-t-il, que tous les Septentrionaux soient bêtes : il y a de l'esprit & de la science en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs ; mais enfin on n'y connoît point notre bel esprit, ni cette belle science dont la politesse fait la principale partie ; ou si cette belle science & ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne sais même si les beaux esprits Espagnols & Italiens sont de la nature des nôtres : ils en ont bien quelques qualités & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur ressemblent tout-à-

fait, & qu'ils aient précisément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere est si propre à notre nation, qu'il est impossible de le trouver hors de France; soit que cela vienne en partie de la température du climat, soit que notre humeur y contribue quelque chose; soit enfin que ce soit l'étoile de la nation Françoise, d'avoir présentement ce beau tour d'esprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariste, qu'un homme qui craint tant de se mettre mal avec les Grecs & avec les Romains, s'attire sur les bras de gaieté de cœur les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moscovites & toutes les autres nations de la terre. Mais, raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainsi le procès à tous les Etrangers. Pour moi, comme je n'aime gueres à décider, ni à fâcher personne, j'aime mieux croire que le bel esprit n'est étranger nul part, & je n'ai garde d'être plus chagrin que le Poëte Satyrique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naissent par-tout.

Je sais bien qu'il y a des pays plus spirituels que d'autres; que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grece la

plus fertile en beaux eſprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique : mais il ne s'enſuit pas que les autres pays ſoient auſſi ſtériles que vous dites ; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries, que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre : il s'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi-bien que ſous les climats tempérés ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les pays, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles : car il y en a de groſſiers & de ſtupides où la barbarie & l'ignorance dominent, tel qu'a été le dixieme ſiecle, où les gens étoient ſi ſimples & ſi bêtes, que dès qu'un homme ſavoit un peu le Grec, il paſſoit pour Nécromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingénieux, dit Ariſte, & il ne faut pas être fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Chronologie, pour ſavoir que le ſiecle d'Alexandre a été fécond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non-ſeulement le temps que ce fameux Conquérant a vécu, mais encore celui qui a précédé ſa naiſſance & ſuivi ſa mort de quelques années. C'eſt dans ce ſiecle qu'ont fleuri Anacréon, Socrate, Pin-

dare, Euripide, Sophocle, Ariſtophane; Iſocrate, Platon, Ariſtote & Démoſthene. Tout le monde ſait que le ſiecle d'Auguſte a été parmi les Romains le ſiecle du bel eſprit & du bon ſens, des bons Auteurs & des Belles-Lettres.

Le quatrieme ſiecle de l'Egliſe a été un des plus fertiles en grands génies. Car, outre un Arius, ſi célebre par les maux qu'il a faits au monde Chrétien; un Valens, un Urſace & un Euſebe, défenſeurs de la doctrine de cet héréſiarque; un Julien l'Apoſtat, & un autre Julien, diſciple de Pélage, qui étoient tous de méchants hommes & de bons eſprits, ſans parler de Thémiſtius le Philoſophe, & de Libanius le Sophiſte: il y a eu dans ce ſiecle-là un grand nombre de ſaints Peres auſſi conſidérables par la grandeur de leur eſprit, que par la ſainteté de leur vie. C'eſt le ſiecle des Chryſoſtômes, des Jérômes, des Epiphanes, des Ambroiſes & des Auguſtins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un ſiecle eſt plus, ou moins ſpirituel que l'autre? Si vous faiſiez cette demande à un Aſtrologue, répondit Ariſte, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux aſtres, & il vous diroit ſans doute que la révolution & le concours de cer-

taines étoiles, dont les influences agissent plus, ou moins sur les esprits, est l'unique cause de cette différence. Mais comme je ne suis point Astrologue, je croirois plutôt que cela vient en partie de la bonne, ou mauvaise éducation, & que les esprits sont plus subtils, ou plus grossiers, selon qu'ils sont plus, ou moins cultivés dans leur jeunesse.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel esprit pour polir une nation entiere ? Malherbe a réformé en France l'idée de la Poésie, & nous a donné le gout des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aisée & délicate qui regne présentement. Avant lui, on pensoit n'avoir de l'esprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes pensées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines personnes, ou même entre certaines nations jalouses l'une de l'autre, sert beaucoup à polir un siecle : l'intérêt fait souvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'esprit dans un Etat où l'esprit est un moyen pour faire fortune : ainsi dans les anciennes Républiques où un homme parvenoit aux charges par son éloquence & par

ſon ſavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellents Philoſophes. Il y a toujours eu des hommes ſavants dans le temps où les Princes ont eu de l'amour pour les ſciences.

D'où vient, penſez-vous, que dans le ſiecle paſſé les lettres fleurirent tant en Italie, ſi ce n'eſt de l'affection que Laurent de Médicis & Léon dixieme eurent pour elles ? & ne fut-ce pas auſſi la même affection de François Premier, qui fit que la France devint ſous ſon regne ſpirituelle & ſavante, de groſſiere & d'ignorante qu'elle avoit été ſous les regnes précédents ? L'inclination qu'aura un premier Miniſtre pour une ſcience particuliere, fera que les eſprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le temps. La paſſion du Cardinal de Richelieu pour le théâtre a porté la Comédie Françoiſe à ſa derniere perfection, & a fait naître dans notre ſiecle des Poëtes dramatiques qui effacent preſque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les temps de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes ſpirituels : car, comme vous ſavez, les Muſes aiment naturellement le repos & le ſilence ; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit. Les beaux eſprits ſont rares

dans un temps de guerre ; ſoit que la guerre qui a quelque choſe de ſauvage & de farouche, empêche que les eſprits ne ſe poliſſent ; ſoit que ceux qui ont de l'ambition, tournent leurs penſées du côté des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit Céſar, qui, au ſentiment de Quintilien, eût pu diſputer à Cicéron la gloire de l'éloquence.

Les temps de guerre, dit Ariſte, ne ſont pas toujours incompatibles avec les connoiſſances honnêtes : ils ſont quelquefois fort heureux, non-ſeulement pour la grandeur des Etats, mais auſſi pour la perfection des eſprits ; & ſans chercher des exemples étrangers, nous nous ſommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France & l'Eſpagne.

Il me ſemble, pourſuivit-il, que les héréſies naiſſantes ne ſervent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance : la paſſion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine, le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produiſent d'ordinaire des ouvrages très-ingénieux. Car, pour ne rien dire des anciennes héréſies, nous devons peut-être, ſi j'oſe parler ainſi, nous devons, dis-je, aux

dernieres une partie de l'embelliſſement de notre langue, & de la politeſſe de notre ſiecle.

Ne pourroit-on pas ajouter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de temps en temps pour produire des génies extraordinaires, & qu'elle demeure enſuite ſtérile durant quelques ſiecles, comme ſi ces dernieres productions l'avoient épuiſée, & qu'elle eût beſoin de repos après un ſi grand travail?

Mais on peut ajouter encore, repartit Ariſte, qu'il y a en tout cela je ne ſais quelle fatalité, ou, pour parler plus chrétiennement, je ne ſais quelle diſpoſition de la Providence où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie, ou cette politeſſe des eſprits paſſe de pays en pays & de ſiecle en ſiecle par des voies qui nous ſont ſouvent inconnues. En un temps une nation eſt groſſiere, & en un autre elle eſt ingénieuſe. Du temps d'Alexandre, les Grecs avoient plus d'eſprit que les Romains: du temps de Céſar, les Romains avoient plus d'eſprit que les Grecs.

Le ſiecle paſſé étoit pour l'Italie un ſiecle de doctrine & de politeſſe; il lui a plus fourni de beaux eſprits, qu'elle n'en avoit eu depuis le ſiecle d'Auguſte. Le ſiecle préſent eſt pour la France

ce que le ſiecle paſſé étoit pour l'Italie: on diroit que tout l'eſprit & toute la ſcience du monde ſoit maintenant parmi nous, & que tous les autres peuples ſoient barbares en comparaiſon des François. Ce n'eſt pas un avantage & un mérite en France que d'avoir de l'eſprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a preſque perſonne qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien, & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiſeurs de belles choſes eſt infini; celui des Académies ſavantes croît tous les jours: en un mot, je ne ſais rien de plus commun dans le Royaume, que ce bon ſens délicat qui étoit ſi rare autrefois.

Au reſte, notre bel eſprit n'eſt pas borné aux hommes de lettres; il s'étend aux gens d'épée & aux perſonnes de la premiere qualité, dont il ſembloit que l'ignorance fût le partage dans les derniers regnes. Nous avons des Princes qui peuvent le diſputer en eſprit auſſi-bien qu'en valeur à Scipion & à Céſar; & en mon particulier, j'ai l'honneur d'en connoître un qui dans la fleur de ſon âge, a tout le diſcernement & toute la maturité qu'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agréments en ſa perſonne qui le rendent, tout fier qu'il

eſt, le plus aimable du monde. Il y a long-temps que je l'ai comparé au Renauld du Taſſe, & que je lui ai appliqué ces quatre vers, comme par un eſprit de prophétie.

L'eta precorſe, e la ſperanza; e preſti
Pareano i fior, quando n'uſciro i frutti.
S'el miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo ſtimi; Amor, ſe ſcopre il volto.

Mais je laiſſe là ſon courage & ſa bonne mine, pour ne vous parler que de ſon eſprit. Quelque froideur qui paroiſſe ſur ſon viſage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu; mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors; cette vivacité eſt preſque toute dans une intelligence ſubtile & pénétrante à laquelle rien n'échappe. Il entend tout finement; il juge des ouvrages d'eſprit avec une délicateſſe admirable; il ne dit rien qui ne ſoit juſte & plein de bon ſens, même en diſant des bagatelles; car avec ſon air ſage & ſérieux, il ne laiſſe pas de badiner ſpirituellement & de bonne grace, quand l'occaſion s'en préſente.

Il ſait toutes les belles langues, & il a pris des ſciences tout ce qu'une perſonne de ſa qualité doit en ſavoir: de ſorte qu'il parle ſur chaque matiere fort à propos & en Prince, ſans faire le ſavant & ſans ſe piquer de rien. Ajoutez

à cela une raison droite & éclairée qui lui fait toujours prendre le bon parti; un génie noble & élevé, qui le rend capable de tout; enfin je ne sais quel tour particulier dans l'esprit que les plus beaux esprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort spirituels & fort savants, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui n'entendent pas moins à faire un dessein de ballet & à écrire une histoire, qu'à former un camp, & à ranger une armée en bataille. Nous avons aussi des Duchesses, des Marquises & des Comtesses qui valent peut-être bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui sont de véritables beaux esprits.

Je ne pensois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût être bel esprit; & quoi que vous en disiez, je doute un peu qu'elle puisse avoir toutes les qualités qui sont nécessaires pour l'être effectivement. Ce beau feu & ce bon sens dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'une complexion froide & humide: la froideur & l'humidité qui rendent les femmes *foibles*, *timides*, *indiscretes*, *légeres*, *impatientes*, *babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans son *Art de connoître*

les hommes, les empêchent d'avoir le jugement, la ſolidité, la force, la juſteſſe que le bel eſprit demande. Cette pituite dont elles ſont pleines, & qui leur fait le teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la délicateſſe & la vivacité de l'eſprit; elle en émouſſe la pointe; elle en affoiblit les lumieres, & ſi vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant eſt de la nature des éclairs qui éblouiſſent un moment, & qui n'ont point de conſiſtance: elles brillent un peu dans la converſation; & pourvu qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal; mais hors de-là, elles ne ſont pas trop raiſonnables: en un mot il n'y a rien de plus mince, ni de plus borné que l'eſprit des femmes.

Ce que vous dites eſt vrai en général, repartit Ariſte, & je vous avoue qu'il y a quelque ſorte d'oppoſition entre la beauté de l'eſprit & celle du corps que les femmes ont en partage: mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne ſoient exceptées de la regle générale. Ce ſont celles qui du côté de l'eſprit n'ont rien des imperfections de leur ſexe, & auxquelles la nature a donné, ce ſemble, un tempérament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilégiées, la fameuſe Grecque, qui inventa

inventa une nouvelle eſpece de vers, & qui fut nommée la dixieme Muſe; la vertueuſe Cornelle, mere des Gracques; la ſage & ſavante Athénaïs, que ſon mérite éleva au trône de Conſtantinople; l'illuſtre Marie Stuart, dont toute l'Europe a admiré la beauté, le ſavoir & la vertu; Victoire Colonne, Marquiſe de Peſquere, Angélique Nogarole, Séraphine Contarin, Olive-Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes; Marguerite Morus & Eliſabeth Tanfield, Angloiſes; Iſabelle de Roſetes, Eſpagnole; Catherine de Portugal, Ducheſſe de Bragance; Marguerite de Valois, ſœur de François I, qui fut appellée par les beaux eſprits de ſon temps, la dixieme Muſe & la quatrieme Grace; la Reine Marguerite, la Princeſſe de Conti, fille de Henri, Duc de Guiſe; Mademoiſelle de Gournai, que Montagne appelloit ſa fille, & Juſte Lipſe, ſa ſœur, & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur ſiecle, ſans parler de celles qui vivent encore.

Mais outre l'eſprit des belles Lettres, celui des grandes affaires ſe rencontre auſſi en quelques femmes que la nature a élevées au-deſſus des autres. Il y en a eu preſque dans tous les temps

d'intelligentes & habiles, qui ont été capables des négociations les plus importantes; & il s'en eſt vu même en quelques Etats qui ont eu la tête aſſez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariſte dit alors à ſon ami tout ce que ſa mémoire put lui fournir ſur le chapitre des ſages Princeſſes qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie, ſœur de Théodoſe; Blanche, mere de S. Louis; Iſabelle, femme de Ferdinand; Catherine Paléologue, Ducheſſe de Mantoue, & Marquiſe de Montferrat: de ſorte qu'Eugene fut obligé de confeſſer à la fin qu'il y avoit parmi les femmes de beaux eſprits de toutes les eſpeces & de toutes les manieres.

Les réflexions qu'ils firent enſuite l'un & l'autre ſur la conduite admirable de ces Princeſſes, les engagerent ſi avant dans l'hiſtoire & dans la politique, qu'ils ne purent preſque finir leur converſation.



LE JE NE SAIS QUOI.

V. ENTRETIEN.

LOrſqu'Ariſte & Eugene ſe furent rendus au lieu de leur promenade, ils ſe témoignerent d'abord la joie qu'ils avoient de paſſer enſemble de ſi douces heures ; & Eugene prenant la parole : Quelque ſolitaires que nous ſoyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agréables ſociétés du monde.

Ariſte dit là-deſſus à ſon ami tout ce qu'une tendre amitié peut inſpirer en ces rencontres ; & puis laiſſant aller ſon eſprit où ſon cœur le conduiſoit : Il faut avouer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui ſoient éternellement enſemble, ſans ſe laſſer l'un de l'autre. Les converſations particulieres fatiguent preſque toujours quand elles ſont trop fréquentes, ou qu'elles ſont un peu longues. Quelque eſtime & quelque affection qu'on ait pour un honnête homme, on s'ennuie inſenſiblement de ne voir que lui & de ne parler qu'à lui : on ſent même, je ne ſais comment,

diminuer par-là les ſentimens que ſon mérite avoit fait naître, ſoit qu'on s'accoutume peu à peu à ce qui paroiſſoit extraordinaire en ſa perſonne, ſoit qu'à force de le pratiquer, on découvre en lui des défauts cachés qui rendent ſes bonnes qualités moins eſtimables. De ſorte que pour trouver tous les jours du plaiſir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut néceſſairement que notre amitié ſoit plus forte que ne ſont les amitiés ordinaires. C'eſt-à-dire, ajouta Eugene, qu'il faut que nous ſoyons faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange ſympathie entre nos eſprits.

Ce que vous dites eſt bien vrai, reprit Ariſte, & en mon particulier je ſens fort ce que vous dites. L'ennui qui me prend dès que nous ſommes ſéparés, la joie que nous donnent nos plus longues converſations, le peu de cas que je fais des connoiſſances nouvelles, & le peu de ſoin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes, ſont apparemment des effets d'une grande ſympathie, & de ces inclinations ſecretes qui nous font ſentir pour une perſonne je ne ſais quoi que nous ne ſentons point pour une autre.

De la maniere dont vous parlez, re-

pliqua Eugene, vous avez la mine de connoître aussi-bien la nature de ce je ne sais quoi, que vous en ressentez les effets. Il est bien plus aisé de le sentir que de le connoître, repartit Ariste. Ce ne seroit plus un je ne sais quoi, si l'on savoit ce que c'est; sa nature est d'être incompréhensible & inexplicable.

Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugene, que c'est une influence des astres, & une impression secrete de l'ascendant sous lequel nous sommes nés?(1) On peut le dire sans doute, répondit Ariste, & on peut dire de plus, que c'est le penchant & l'instinct du cœur; que c'est un très-exquis sentiment de l'ame pour un objet qui la touche; une sympathie merveilleuse, & comme une parenté des cœurs, pour user des termes d'un bel esprit Epagnol, *un parentesco de los coraçones.*

Mais en disant tout cela & mille autres choses encore, on ne dit rien. Ces impressions, ces penchants, ces instincts, ces sentimens, ces sympathies, ces parentés sont de beaux mots que les Savans ont inventés pour flatter leur ignorance & pour tromper les autres, après

(1) Nescio quod certè est quod te mihi temperat astrum. *Pers. Sat.* 5.

s'être trompés eux-mêmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philoſophes : il décide la choſe en un mot.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

Quand cela ſeroit vrai du je ne ſais quoi qu'on a pour les gens, & qu'on ſent dans le fond du cœur, dit Eugene, cela ne le ſeroit peut-être pas de celui qui ſe trouve dans les perſonnes qui plaiſent, qui paroît ſur le viſage & qui ſaute aux yeux à une premiere vue.

Je vous aſſure, dit Ariſte, que ce dernier je ne ſais quoi eſt auſſi caché & auſſi inconcevable que l'autre : pour être viſible, il n'en eſt pas pour cela plus connu, ni plus aiſé à définir; car enfin ce n'eſt préciſément, ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjouement de l'humeur, ni le brillant de l'eſprit; puiſqu'on voit tous les jours des perſonnes qui ont toutes ces qualités ſans avoir ce qui plaît,

& que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans rien avoir d'agréable que le je ne sais quoi.

Ainsi ce qu'on peut en dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand mérite ne peut rien sans lui, & qu'il n'a besoin que de lui-même pour faire un très-grand effet. On a beau être bien fait, spirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira, si le je ne sais quoi manque, toutes ces belles qualités sont comme mortes; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appât, des fleches & des traits sans pointe. Mais aussi quelques défauts qu'on ait au corps & en l'esprit, avec ce seul avantage on plait infailliblement, & on ne fait même rien qui ne plaise: le je ne sais quoi raccommode tout.

Il s'ensuit delà, dit Eugene, que c'est un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles, qui corrige la laideur & les autres défauts naturels; que c'est un charme & un air qui se mêle à toutes les actions & à toutes les paroles; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix & jusques dans le moindre geste de la personne qui plaît.

Mais qu'est-ce que cet agrément, ce

charme & cet air, repartit Ariste? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne ſait plus où l'on en eſt, & il en faut toujours revenir au je ne ſais quoi. Un de nos beaux eſprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur-tout, il avoit une grace,
Un je ne ſais quoi qui ſurpaſſe
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne peut ſe décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air reſſemble à la lumiere qui embellit toute la nature & qui ſe fait voir à tout le monde, ſans que nous ſachions ce que c'eſt; de ſorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en diſant qu'on ne peut, ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet c'eſt quelque choſe de ſi délicat & de ſi imperceptible, qu'il échappe à l'intelligence la plus pénétrante & la plus ſubtile : l'eſprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus ſpirituel dans les Anges & de plus divin en Dieu, pour parler ainſi, ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet ſenſible qui touche le cœur.

Si cela eſt, dit Eugene, il faut démentir les Philoſophes qui ont ſoutenu de tout temps que la connoiſſance

précede l'amour ; que la volonté n'aime rien qui ne ſoit connu de l'entendement. Ils ont eu raiſon de le ſoutenir, dit Ariſte : on ne peut aimer ſans connoître, & auſſi on connoît toujours la perſonne qu'on aime : on connoît qu'elle eſt aimable ; mais on ne connoît pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace, interrompit Eugene, eſt-ce aſſez connoître que de connoître la perſonne, & que de connoître qu'elle eſt aimable ? peut-on l'aimer & ignorer en même-temps ce qui la rend digne d'être aimée ? Oui, repartit Ariſte, & c'eſt en cela que conſiſte le myſtere du je ne ſais quoi. La nature auſſi-bien que l'art, a ſoin de cacher la cauſe des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaiſir ; mais on ne voit pas le reſſort qui la fait jouer. Une perſonne plait & ſe fait aimer dès qu'on la voit, ſans qu'on ſache bien pourquoi elle plait, ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature en ces rencontres tend elle-même des pieges à notre cœur pour le ſurprendre, ou plutôt que le connoiſſant auſſi fier & auſſi délicat qu'il eſt, elle l'épargne & le ménage, en lui cachant le trait qui doit le bleſſer.

Je penſe pour moi, dit Eugene, que ſi l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'eſt qu'il fait ſon effet ſi promptement, qu'elle n'a pas le temps de le remarquer. Car ſi vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême vîteſſe ne ſe voit point; ainſi les fleches, les balles de mouſquet, les boulets de canon, les carreaux de foudre paſſent devant nos yeux, ſans que nous les appercevions: ces choſes ſont viſibles d'elles-mêmes; mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vue.

Cela me fait ſouvenir, repartit Ariſte, de la ſimplicité de ce Canadois, qui ayant reçu un coup de fuſil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit bleſſé, diſoit que c'étoit, ou la flamme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit oui. Si la pierre, le feu, le plomb & le bois, reprit Eugene, ſe rendent inviſibles par la vîteſſe avec laquelle ils volent dans l'air; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame eſt frappée à la premiere vue d'une perſonne, ne puiſſe s'appercevoir? car enfin de tous les traits celui qui va plus vîte, c'eſt le trait qui bleſſe le cœur, & le plus court de tous les momens, ſi j'oſe parler de la ſorte, c'eſt celui dans lequel le je ne ſais quoi fait ſon effet.

Quoi qu'il en ſoit, dit Ariſte, il eſt certain que le je ne ſais quoi eſt de la nature de ces choſes qu'on ne connoît que par les effets qu'elles produiſent. Nos yeux ſont témoins des mouvemens admirables que l'aimant cauſe dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'eſt que la vertu de cette pierre merveilleuſe ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverſe les villes, qui trouble tous les élémens, eſt quelque choſe qu'on ne voit point, & qu'on n'a pu encore bien définir, non plus que les influences qui tombent du ciel & qui forment les minéraux dans les entrailles de la terre. Diſons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes paſſions dans l'ame, il y produit quelquefois de très-nobles ſentimens ; mais il ne ſe fait jamais connoître que par-là. Son prix & ſon avantage conſiſte à être caché : il eſt comme la ſource de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuſe qu'elle n'a point encore été découverte, ou comme cette divinité inconnue des Anciens qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoiſſoit pas.

On peut dire, ajouta Eugene, qu'il

n'y a rien de plus connu, ni de plus inconnu dans le monde. On peut dire du moins, pourſuivit Ariſte, que c'eſt une des plus grandes merveilles & un des plus grands myſteres de la nature. N'eſt-ce point pour cela, dit Eugene en riant, que les nations les plus myſtérieuſes le font entrer dans tout ce qu'elles diſent? Les Italiens qui font myſtere de tout, emploient en toutes rencontres leur *non sò che :* on ne voit rien de plus commun dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Senteſi al petto.



A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba ſuol che per ſe ſteſſa germini,
Un incognito affetto,
Un eſtranea dolcezza,
Che laſcia nel fine
Un non sò che d'amaro.



In queſte voci languide riſuona
Un non sò che di flebile, e ſoave,
Ch'al cor gli ſerpe, & ogni ſdegno ammorza.

Non v'è silentio e non v'è grido expres-
so;
Ma odi un non sò che roco e indistinto.



Un non sò che d'inusitato e molle,
Par che nel duro petto al Re trapasse.



Un non sò che d'insolito e confuso
Tra speranza e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tous les *non sò che* dont je me souviens. Les Espagnols ont aussi leur *no seque*, qu'ils mêlent à tout, & dont ils usent à toute heure; outre leur *donayre*, leur *brio* & leur *despejo* que Gracian appelle, *alma de tota prenda, realce de los mismos realces, perfeccion de la misma perfeccion;* & qui est, selon le même Auteur, au-dessus de nos pensées & de nos paroles, *lisongea la inteligencia, y estranna la explicacion.* *El Heroe primor 13.*

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de réflexion que vous avez lu les Italiens & les Espagnols, dit Ariste, vous trouveriez que le je ne sais quoi a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous sommes en cela aussi mystérieux que nos voisins.

Mais pour revenir à ce que nous disions, il est du je ne sais quoi comme de ces beautés couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées, qu'elles sont moins exposées à la vue, & auxquelles l'imagination ajoute toujours quelque chose. De sorte que si par hasard on venoit à appercevoir ce je ne sais quoi qui surprend & qui emporte le cœur à une premiere vue, on ne seroit peut-être pas si touché, ni si enchanté qu'on est : mais on ne l'a point encore découvert : & on ne le découvrira jamais apparemment, puisque si l'on pouvoit le découvrir, il cesseroit d'être ce qu'il est, comme je vous l'ai déja dit.

Au reste, comme on ne sauroit l'expliquer, on ne sauroit aussi le peindre ; & c'est peut-être pour cela qu'on ne peut faire aimer véritablement une personne en faisant voir son portrait, non plus qu'en faisant son éloge, quoi qu'en disent les fables & les Romans. La description la plus avantageuse & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'estime pour la personne, & une grande envie de la voir ; mais, ni l'un, ni l'autre ne cause jamais une vraie inclination, parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne sais quoi qui fait tout.

Mais outre ce je ne ſais quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les défauts naturels & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur & même d'eſprit; il y en a un autre qui fait un effet tout contraire; car il détruit, il gâte & il empoiſonne, pour parler ainſi, tout le mérite des perſonnes où il ſe rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire infiniment & qui néanmoins déplaiſent fort; comme ces deux Seigneurs, aſſez connus à la Cour, de qui on diſoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualités qu'il n'en falloit pour faire quatre honnêtes gens, & que cependant ils ne l'étoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoi un homme ne plait point, on s'en demande une raiſon à ſoi-même, on en trouve mille qui font qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoi il déplait, ſinon je ne ſais quoi de choquant, qui fait dire, malgré qu'on en ait : il eſt bien fait, il a bonne mine, il a de l'eſprit; mais il a je ne ſais quoi qui me déplait. (1) Il ſemble à

(1) Non amo te, Sabidi, nec poſſum dicere quare; hoc tantùm poſſum dicere, non amo te. *Martial.*

quelques-uns que cela ſe dit par délicateſſe ou par caprice ; que ce n'eſt qu'un faux prétexte : cependant c'eſt une bonne & une ſolide raiſon, mais cachée, mais inconnue à la Philoſophie, & que la nature toute ſeule nous ſuggere.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'eſt que ce même homme qui vous déplait, me plaira peut-être. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariſte ; comme il y a des je ne ſais quoi univerſels, dont tout le monde eſt touché également, il y en a de ſinguliers qui ne touchent que quelques perſonnes, & il eſt de ces je ne ſais quoi comme de ces fantômes qui n'apparoiſſent qu'en de certains lieux & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne ſais quoi particulier qui fait qu'ils plaiſent, ou déplaiſent à la premiere vue, ſelon les différentes perſonnes qui les voient ; & c'eſt le fondement de ce qu'on appelle ſympathie ou antipathie.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, on a tort de condamner le gout & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que ſoit ce gout & quelque extravagante que cette inclination puiſſe être. Car c'eſt à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faiſons que la ſuivre, & qui ne pouvons lui réſiſter en ces rencontres.

En effet, repartit Ariste, ces je ne ſais quoi en beau & en laid, pour parler de la ſorte, excitent dans nous des je ne ſais quoi d'inclination & d'averſion, où la raiſon ne voit goutte, & dont la volonté n'eſt pas la maîtreſſe. Ce ſont de premiers mouvemens qui préviennent la réflexion & la liberté : nous pouvons bien en arrêter le cours; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naiſſance. Ces ſentimens de ſympathie & d'antipathie naiſſent en un inſtant & lorſque nous y penſons le moins : on aime & on hait d'abord, ſans que l'eſprit s'en apperçoive ; & ſi j'oſe le dire, ſans que même le cœur le ſache.

Mais ſavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne ſais quoi ſe trouve preſque par-tout ? L'air du viſage qui diſtingue une perſonne de cent mille autres, eſt un je ne ſais quoi très-remarquable & néanmoins très-difficile à connoître ; car qui a jamais bien démêlé quels ſont les traits & les linéamens en quoi conſiſte préciſément cette différence ?

La phyſionomie ingénieuſe eſt un autre je ne ſais quoi ; car ſi l'on ſe donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'eſprit ſe reconnoît d'ordinaire à la ſeule vue, on trouvera que ce n'eſt ni la largeur du front, ni le brillant

& le feu des yeux, ni la délicateſſe & la régularité des traits, ni la forme & la couleur du viſage ; que c'eſt quelque choſe qui réſulte de tout cela, ou plutôt que ce n'eſt rien de tout cela.

Il y a un je ne ſais quoi dans les maladies ; non-ſeulement dans celles qui ſont extraordinaires & où les maîtres de l'art reconnoiſſent quelque choſe de divin, comme ils parlent eux-mêmes ; mais auſſi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accès ſi réglés, ces friſſons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne ſont-ce pas autant de je ne ſais quoi ? & n'en eſt-ce pas un auſſi que le flux & le reflux de la mer ; que la vertu de l'aimant ; que toutes les qualités occultes des Philoſophes ?

Les perſonnes de haute naiſſance ont pour l'ordinaire ſur le viſage je ne ſais quoi de noble & de grand qui leur attire du reſpect & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avoue, dit Eugene, & ce caractere de grandeur que Dieu a imprimé particuliérement ſur le front des Rois, diſtingue le nôtre de tous les Seigneurs de ſa Cour : il y a dans toute ſa perſonne un air & je ne ſais quoi de majeſtueux qui le marque ſi bien, que les gens qui ne l'ont

jamais vu, n'ont que faire de demander où il est, quand ils le voient dans un carrousel ou dans un ballet.

Enfin, poursuivit Ariste, toute la nature est pleine

De ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajouta Eugene, le je ne sais quoi qui est renfermé dans les choses naturelles; car pour les ouvrages de l'art, toutes les beautés y sont marquées, & l'on sait bien pourquoi ils plaisent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariste: le je ne sais quoi appartient à l'art aussi-bien qu'à la nature. Sans parler des manieres différentes des peintres, ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces statues presque vivantes, à qui il ne manque que la parole, ou plutôt à qui la parole même ne manque pas, si nous en croyons nos yeux:

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca questo ancor, s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces statues, c'est un je ne sais quoi inexplicable. Aussi les grands maîtres qui ont découvert que rien ne plait davantage dans la nature,

que ce qui plait ſans qu'on ſache bien pourquoi, ont toujours tâché de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de ſoin & d'artifice.

Et quel ch'el bello, el caro accreſce à
l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla ſe ſcopre.

Les pieces délicates en proſe & en vers ont je ne ſais quoi de poli & d'honnête qui en fait preſque tout le prix & qui conſiſte dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité* que Cicéron ne ſait comment définir. (1) Il y a de grandes beautés dans les livres de Balzac; ce ſont des beautés régulieres qui plaiſent beaucoup; mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes ſecrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaiſent infiniment davantage.

Paſſons outre, mon cher Eugene, & diſons encore que quand on fera un peu de réflexion ſur les choſes de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'eſt je ne ſais quoi qui nous ſurprend, qui nous éblouit & qui nous enchante. On verra même que le je ne ſais quoi

(1) Quis eſt iſte tandem urbanitatis color? Neſcio; tantùm eſſe quemdam ſcio. *Cic. de clar. orat.*

eſt, à le bien prendre, l'objet de la plupart de nos paſſions. Outre l'amour & la haine qui donnent le branle à tous les mouvemens du cœur, le deſir & l'eſpérance qui occupent toute la vie des hommes n'ont preſque point d'autre fondement. Car enfin nous déſirons & nous eſpérons toujours, parce qu'il y a toujours au-delà du but que nous nous ſommes propoſé, je ne ſais quoi où nous aſpirons ſans ceſſe, & où nous ne parvenons jamais; & delà vient que nous ne ſommes jamais contents dans la jouiſſance des choſes que nous avons ſouhaitées le plus ardemment.

Mais pour parler chrétiennement du je ne ſais quoi, n'y en a-t-il pas un dans nous qui nous fait ſentir, malgré toutes les foibleſſes & tous les déſordres de la nature corrompue, que nos ames ſont immortelles; que les grandeurs de la terre ne ſont pas capables de nous ſatisfaire; qu'il y a quelque choſe au-deſſus de nous, qui eſt le terme de nos deſirs & le centre de cette félicité que nous cherchons par-tout, & que nous ne trouvons nulle part? Les ames vraiment fideles ne connoiſſent-elles pas, c mme dit un Pere de l'Egliſe, que nous avons été faits Chrétiens, non pas pour les biens de la

vie présente, mais pour je ne ſais quoi d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir ? (1)

Ainſi donc, interrompit Eugene, le je ne ſais quoi eſt de la grace auſſi-bien que de la nature & de l'art ? Oui, repartit Ariſte : la grace elle-même, cette divine grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets ſi admirables dans les ames ; cette grace ſi forte & ſi douce tout enſemble, qui triomphe de la dureté du cœur ſans bleſſer la liberté du franc arbitre ; qui s'aſſujettit la nature en s'y accommodant ; qui ſe rend maîtreſſe de la volonté, en la laiſſant maîtreſſe d'elle-même ; cette grace, dis-je, qu'eſt-ce autre choſe que je ne ſais quoi de ſurnaturel & de divin qu'on ne peut expliquer, ni comprendre, non plus que la gloire qui en eſt le fruit ? (2)

Les Peres de l'Egliſe ont tâché de la définir, & ils l'ont appellée *une vocation profonde & ſecrete, une impreſſion*

(1) Hoc noſſe primitus & Chriſtiano corde tenere debemus, non ad præſentis temporis bona nos factos eſſe Chriſtianos, ſed ad *neſcio quid* aliud quod Deus jam promittit, & homo nondum capit. *S. Auguſt. ſerm. 64, de verb. Dom.*

(2) *Neſcio quid* magnum eſt quod viſuri ſumus quando tota merces noſtra viſio eſt. *S. Auguſt. in Pſalm. 90.*

de l'esprit de Dieu, une onction divine, une douceur toute-puissante, un plaisir victorieux, une sainte concupiscence, une convoitise du vrai bien; c'est-à-dire, que c'est quelque chose qui se fait bien sentir, mais qui ne peut s'exprimer & dont on feroit bien de se taire.

Mais n'est-ce point parler de la grace indignement, répondit Eugene, que de l'appeller je ne sais quoi? Dites, repartit Ariste, je ne sais quoi de surnaturel & de divin. C'est ainsi que S. Augustin lui-même en parle dans un endroit de ses Confessions, qui m'est demeuré dans l'esprit. Mon Dieu, dit-il, vous me faites quelquefois entrer dans des sentimens extraordinaires, où la nature n'a point de part, & gouter je ne sais quelle douceur céleste qui passe toutes les délices de la terre, quand elle remplit l'ame parfaitement, & qui est *je ne sais quoi* au-dessus des connoissances & des biens de cette vie. (1)

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les savans & les ignorans sont égaux en la connoissance du je ne sais quoi, ou plutôt que le je ne sais quoi est l'asyle de l'ignorance; car il me

(1) Aliquando intromittis me in affectum inusitatum introrsus, & nescio quam dulcedinem, quæ si perficiatur in me *nescio quid erit*, quod vita ista non erit. *Confess. lib.* 10, *c.* 40.

ſemble qu'on ſe ſauve toujours par-là, quand on ne ſait plus que dire. Mais je n'euſſe jamais cru, ajouta-t-il, que le je ne ſais quoi nous eût menés ſi loin : je vois bien qu'il n'eſt rien de tel que de parler des choſes qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il eſt vrai, pourſuivit Ariſte, que le je ne ſais quoi eſt peut-être la ſeule matiere ſur laquelle on n'a point fait de livres & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations & des traités ſur les ſujets les plus bizarres; mais aucun Auteur que je ſache, n'a travaillé ſur celui-ci.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir lu dans l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qu'un des Académiciens prononça un jour dans l'Académie un diſcours ſur le je ne ſais quoi. Mais comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'a pas été plus inſtruit qu'il l'étoit auparavant; & peut-être que quand ce diſcours Académique auroit été mis en lumiere, nous n'en ſerions pas plus ſavans que nous ſommes; cette matiere étant de la nature de celles qui ont un fonds impénétrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration & par
le

le ſilence. Je ſuis bien aiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajouta-t-il, nous en demeurerons là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt : auſſi-bien il eſt temps de finir notre promenade; l'air ſe brouille de tous côtés, la pluie commence, & nous ſommes en danger d'eſſuyer l'orage qui ſe prépare, ſi nous ne nous retirons bientôt.

LES DEVISES.

VI. ENTRETIEN.

Un navire de France étant entré la nuit dans le port, Ariſte & Eugene eurent la curioſité de le voir avant que de ſe promener ſur le rivage : car il étoit non-ſeulement bien bâti & propre à faire des voyages de long cours, mais encore très-bien équipé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous côtés, le ſoleil au-deſſus du globe de la terre, y

étoit peint en plusieurs endroits, avec ces paroles:

Nec pluribus impar. (1)

Cette devise arrêta les yeux d'Eugene, & remplit tellement son esprit, qu'aussi-tôt qu'ils furent au bord de la mer: Il faut avouer, dit-il, qu'il n'appartient qu'à notre Auguste Monarque de porter une devise aussi héroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la vérité, répondit Ariste, ce grand Prince ne pouvoit prendre un symbole plus illustre, ni plus digne de lui que le soleil: ce bel astre est son véritable portrait.

Il y a long-temps, interrompit Eugene, que j'ai envie de savoir ce que c'est précisément qu'une devise, & vous me feriez plaisir de me l'apprendre; car je sais que vous avez étudié à fond cette matiere & que vous avez même fait des devises qui ont été louées par les connoisseurs. Quand ce ne seroit que pour m'acquitter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariste en riant, je serois obligé de vous dire tout ce que je sais sur le chapitre des Devises; & je veux bien satisfaire tout-à-l'heure à une obligation aussi juste que celle-là.

(1) Il peut suffire à plus d'un monde.

La devise est, à le bien prendre, une métaphore & une métaphore de *proportion*, (1) qui représente un objet par un autre avec lequel il a de la ressemblance; de sorte que pour exprimer en langue de devise, par exemple, que notre sage Monarque est capable de gouverner lui seul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaison juste comme seroit un Soleil avec ce mot:

Sufficit orbi. (2)

C'est parler proprement & communément que de dire, *le Roi est un Prince qui a assez de sagesse pour gouverner le monde lui seul*: c'est parler métaphoriquement que de dire, *le Roi est un Soleil qui a assez de lumiere pour éclairer le monde lui seul*, où vous voyez qu'on compare le Roi avec le Soleil, la sagesse avec la lumiere, & que la comparaison est fondée sur le rapport que ces choses ont entre elles.

Une métaphore de cette espece fait l'essence de la Devise, & c'est par-là aussi particuliérement qu'on doit juger si les devises sont vraies ou fausses. Elles

(1) Μεταφορά κατ' ἀναλογίαν. *Arist. Rhet. lib.* 3, *c.* 10.

(2) Il suffit seul au monde.

ſont vraies quand elles contiennent une ſimilitude métaphorique, & qu'elles peuvent ſe réduire en comparaiſon : (1) elles ſont fauſſes quand cela leur manque. Car la métaphore eſt, ſelon les maîtres de l'éloquence, une ſimilitude abrégée & une comparaiſon en un mot. Ainſi les deux Spheres de François II avec ces paroles :

Unus non ſufficit orbis : (2)

les trois Couronnes de Henri III dont deux ſont repréſentées en terre & l'autre en l'air, avec ces mots :

Manet ultima cœlo : (3)

les Colonnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour ſa deviſe avec cette Ame :

Plus outre :

l'Aigle qui fait les Armes de la Maiſon d'Eſte, & que le Gratiani a mis au commencement de ſon Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce mot :

Non alio Pegaſo : (4)

le Démon au milieu des flammes, que le Comte de Villamédiana fit peindre avec ces paroles :

(1) Similitudinis eſt ad verbum unum contracta brevitas. *Cic. de Orat. lib.* 3.

(2) Un monde ne ſuffit pas.

(3) La derniere m'attend au Ciel.

(4) Je ne veux point d'autre Pégaſe.

Mas penado, y menos arrepentido: (1) ſont des ſymboles illuſtres & ingénieux; mais ce ne ſont point des deviſes régulieres. Les Globes de François II & les Couronnes de Henri III n'ont, ni métaphore, ni ſimilitude. Les Colonnes de Charles-Quint & l'Aigle de Gratiani ne roulent que ſur l'oppoſition, comme vous voyez; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la reſſemblance dont il s'agit. La penſée du Comte Eſpagnol n'eſt pas préciſément de ſe comparer avec le Démon : il ne dit pas, *je ſouffre beaucoup & je ne me repens point* : mais il dit : *je ſouffre davantage & je me repens moins.* A la vérité ce ſens-là eſt plus délicat que l'autre, pour exprimer une paſſion exceſſive : cependant, quelque délicat qu'il ſoit, il ne convient pas à la deviſe. Ce ſymbole eſt, ſi vous voulez, quelque choſe de plus beau qu'une deviſe; mais enfin ce n'en eſt point une.

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaiſon dans ce ſymbole, en diſant du Diable *mas penado, y menos arrepentido;* & en expliquant la penſée du Comte de cette ſorte, *Plus le Démon ſouffre, moins il ſe repent;*

(1) Plus tourmenté, moins repentant.

ainsi, plus je souffre en aimant, moins je me repens d'aimer?

Vraiment, dit Ariste, vous le prenez bien; & je ne doute presque pas que votre explication ne soit la meilleure.

Au reste la métaphore dont je parle, ajouta-t-il, est une métaphore en figure, &, comme l'appelle un bel esprit de delà les monts, *Una metaphora in fatto*; C'est une métaphore peinte & visible qui frappe les yeux, au lieu que celles des Orateurs & des Poëtes frappent seulement l'oreille. Si bien que les devises peuvent être comprises parmi ces métaphores qu'Aristote nomme des peintures & des images. (1) Cependant ces figures métaphoriques sont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles sont semblables aux métaphores communes. Car enfin, quoi qu'en disent quelques Auteurs Italiens, la devise est un composé de figures & de paroles.

Emmanuele Tesauro.

L'Aigle qui étoit représentée dans les drapeaux des Légions Romaines; le Sphinx qui étoit gravé sur le cachet d'Auguste, n'étoient rien moins que des devises, non plus que ces paroles de César Borgia:

(1) Αἱ δεικτικαὶ μεταφοραί. *Rhet. lib.* 3, *c.* 11.

Aut Cæſar, aut nihil : (1)

non plus que celles de Jean de Médicis :

E che non puote Amore ? (2)

La figure ſeule ne fait qu'un ſymbole hiéroglyphique ; & les paroles ſeules ne ſont qu'un dicton, ou tout au plus qu'une ſentence. Il faut une figure & des paroles pour faire une vraie deviſe. Un Italien a dit aſſez plaiſamment qu'un mot ſans figure eſt un fantôme plutôt qu'une deviſe, ou bien que c'eſt un de ces eſprits follets, dont on entend les paroles & dont on ne voit point le corps. *Una fantaſima piùteſto che impreſa ; ò pur un di queſti ſpiriti folletti, che n'udiamo le parole, ma non ne vediamo i corpi.*

Scipione Ammirato.

On a donné à la figure le nom de *Corps*, & aux paroles celui d'*Ame* ; parce que, comme le corps & l'ame joints enſemble font un compoſé naturel, certaines figures & certaines paroles étant unies, font une deviſe. Je dis certaines figures & certaines paroles : car toutes ſortes de figures & toutes ſortes de paroles n'y ſont pas propres, & il faut obſerver exactement quelles ſont les conditions des unes & des autres.

(1) Etre Céſar, ou n'être rien.
(2) Et que ne peut l'amour ?

Voici celles qui regardent les figures ou les corps.

Les figures qui entrent dans la compoſition de la deviſe, ne doivent avoir rien de monſtrueux, ni d'irrégulier ; rien qui ſoit contre la nature des choſes, ou contre l'opinion commune des hommes, comme ſeroient des aîles attachées à un animal qui n'en a point ; un aſtre détaché du ciel. Selon cette regle, ce ne ſont pas des deviſes, que la tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des aîles avec ce mot :

Amor addidit : (1)

ni celle que Côme de Médicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces paroles :

Feſtina lente. (2)

On peut mettre dans le même rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule :

Non ultra metas, (3)

pour marquer la retraite de Charles V de devant Metz : & le Croiſſant avec une colonne entre ſes deux pointes, qu'elle empêche de ſe joindre :

Ne totum impleat orbem, (4)

(1) Je les tiens de l'amour.
(2) Hâte-toi lentement.
(3) Vous n'irez pas plus loin.
(4) De peur qu'il ne rempliſſe, & ſon cercle, & le monde.

pour exprimer que Marc-Antoine Colonne empêcha les Turcs, par l'avantage qu'il eut sur eux à la bataille de Lépante, d'étendre par-tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas aussi unir ensemble des figures qui ne se rencontrent point d'ordinaire & qui n'ont nulle liaison d'elles-mêmes comme seroient trois oiseaux enfilés en l'air d'une même fleche, tels que sont les trois Alérions de Godefroi de Bouillon, auxquels il ajouta ces paroles :

Dederitne viam casusve, deusve. (1)

Je juge par-là, dit Eugene, que ce n'est pas une devise réguliere qu'une fleur de Souci exposée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du soleil & qui les réfléchit sur elle, avec ce mot :

Muero porque te mira : (2)

que ce n'en est pas une que celle qui fut prise par M. le Chevalier d'Harcourt au Carrousel des Tuileries. C'étoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons sur une Croix de Chevalier, & des foudres sur des croissans, avec ces paroles :

Hinc lumen, hinc fulmina. (3)

(1) Soit par un coup du hasard, ou du ciel.
(2) Je meurs parce qu'il te regarde.
(3) D'un côté la lumiere, & de l'autre les foudres.

Vous en jugez bien, repartit Ariste, & la raison est que la devise étant essentiellement une métaphore & un symbole naturel, elle doit être fondée sur quelque chose de réel & de certain, & non pas sur le hasard ou sur l'imagination; joint que s'il étoit permis de faire de ces unions bizarres & chimériques, la devise deviendroit trop aisée & trop commune. J'entends par ces unions bizarres & chimériques, celles que chacun peut faire selon son caprice, & non pas celles qui sont établies dans les fables & autorisées par l'usage; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent autour du caducée de Mercure; car ces sortes d'unions sont reçues; & quoiqu'elles ne soient pas naturelles, elles passent en quelque façon pour naturelles dans l'esprit des doctes: & delà vient que les monstres fabuleux peuvent trouver place dans la devise. Ainsi, pour exprimer la disgrace d'un favori qui a eu de notre temps la tête tranchée sur un échafaud, l'Hydre a été employée avec les paroles d'un Poëte:

Nec crescere profuit. (1)

Une tête de Méduse servit autrefois

(1) Il ne m'a rien servi de croître.

repréſenter le bonheur des armes de Louis le Juſte, avec ce mot:

Vincit quem reſpicit hoſtem. (1)

Comme le corps de la deviſe eſt naturel, & qu'il ne doit jamais être pris qu'en ſa naturelle ſignification, la deviſe ne peut être fondée ſur l'allégorie qui ſe fait lorſqu'on parle d'une maniere & qu'on entend de l'autre. Ainſi on nomme quelquefois la palme pour la victoire & le cyprès pour la mort. Ces corps pris en un ſens allégorique ou hiéroglyphique ne ſont point légitimes, & la deviſe que prit Marc-Antoine Colonne, allant à la guerre, n'eſt point réguliere: c'étoit une palme & un cyprès croiſés, avec ce mot:

Erit altera merces, (2)

pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

Le corps humain n'entre point dans les deviſes: c'eſt le ſentiment des bons Auteurs, excepté Aréſi & Téſauro, qui penſent que la figure d'un homme dans une ſituation extraordinaire, ou avec un habillement bizarre, eſt contraire à la perfection, mais non pas à l'eſſence de la deviſe. N'en déplaiſe à ces deux

(1) Son regard défait l'ennemi.
(2) L'une des deux ſera ma récompenſe.

grands Maîtres, ils se méprennent & ils parlent même contre leurs principes; car la devise étant essentiellement une similitude, sa fin est de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, sur quoi la similitude est fondée. Or ce seroit comparer l'homme avec soi-même, que de prendre un corps humain pour sujet de similitude; puisqu'en quelque état & sous quelque habit que ce corps humain paroisse, c'est toujours un homme.

D'ailleurs la similitude dont il s'agit doit être ingénieuse. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'esprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. (1) Il y a plus de subtilité à découvrir un rapport juste & une ressemblance parfaite entre des objets éloignés, comme entre un homme & une fleur; joint que la ressemblance dont je parle n'est pas une ressemblance simple, mais méthaphorique: d'où il s'ensuit que quand la figure humaine pourroit être le fondement d'une belle comparaison, on ne devroit pas la recevoir, ne pouvant être le fondement d'une véritable métaphore. Car la métaphore ne se fait que quand on transporte une signi-

(1) Τὸ ὅμοιον ϗ ἐν πολὺ δέχουσι θεωρεῖν, ευςίχου. *Arist. Rhet. lib. 3, c. 11.*

fication de ſon lieu propre à un ſujet étranger : ce qui ne peut ſe faire à l'égard de l'action d'un homme & de celle d'un autre homme, étant toutes deux de même eſpece & dans le même ordre.

Il faut juger ſur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil :

Adoro quien me quema, (1)

pour un Grand d'Eſpagne qui aimoit une Princeſſe : de l'Hercule qui porte le ciel :

Ut quieſcat Atlas, (2)

pour Philippe II, après l'abdication de Charles-Quint : d'Apollon pourſuivant Daphné qui ſe change en laurier :

Chi me fuggia, me corona, (3)

pour Louis le Juſte, victorieux des rebelles.

Car je ne pardonne pas même aux Dieux de la Fable ; & je vous avoue que je ne puis les ſouffrir dans la deviſe ſous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille ſymboles. Je ſais bien que quelques Auteurs ont pour les Divinités du Paganiſme des

(1) J'adore qui me brûle.
(2) Afin qu'Atlas ſe repoſe.
(3) Qui me fuyoit, me couronne.

égards qu'ils n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils croient que ces Dieux profanes peuvent entrer dans la devise, avec les armes & les marques qui les distinguent du commun des autres hommes, avec certaines actions qui sont singulieres & merveilleuses : mais enfin je ne vois pas que tout cela puisse fonder une métaphore. Quelques armes & quelques livrées que portent ces Dieux, ils ont une figure humaine, & quelque merveilleuses que soient leurs actions, elles sont de même espece que les nôtres. De sorte que Jupiter avec son foudre ; Hercule avec sa massue & sa peau de lion ; l'Amour avec son flambeau à la main & son bandeau sur les yeux ; Mercure avec son caducée & avec ses aîles, ne sont bons que pour les Emblêmes : car l'Emblême admet indifféremment toutes sortes de figures ; & c'est ce qui la distingue le plus de la Devise.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les Démons que les faux Dieux, & vous devez conclure delà, que quand la devise du Comte de Villamédiana seroit fondée sur une véritable similitude, elle manqueroit encore de quelque chose du côté de la figure, pour être une devise juste ; quoiqu'elle ait tout ce qu'il faut pour être un em-

blême excellent, ou un ſymbole plus admirable que l'emblême le plus ingénieux.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la deviſe en rejettent auſſi les portraits, comme portraits; & parce que ce ſont des figures humaines, & parce que ces ſortes de figures ne repréſentent que les linéamens & l'extérieur de la perſonne : au lieu que la deviſe doit en faire voir les qualités & le naturel. J'ai dit comme portraits; car ſi on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils ſont des corps légitimes, auſſi-bien que les ſtatues; mais alors le portrait ou la ſtatue de Céſar, par exemple, n'a nul rapport à la perſonne de Céſar; mais à quelque propriété de la peinture ou de la ſculpture. Ainſi, pour exprimer qu'une perſonne ſe ſanctifie par les diſgraces qui lui arrivent, on peut ſe ſervir d'une ſtatue de Céſar ou d'Alexandre qu'une main taille avec le ciſeau, en y ajoutant ces paroles:

Perficitur dum cæditur. (1)

Je penſois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la deviſe, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point auſſi, répondit Ariſte, comme parties de la

(1) En la frappant on la rend plus parfaite.

devise, non-seulement pour les raisons qui regardent la figure humaine; mais encore parce que les membres séparés du corps de l'homme ont quelque chose de monstrueux & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un sceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée sur un livre : je dis une main coupée; car une main sortant d'un nuage ne fait pas le même effet; on la regarde comme attachée au reste du corps qui ne paroît point. C'est la seule partie du corps qui soit reçue dans la devise : encore n'y sert-elle que de soutien & d'ornement, ou tout au plus, si elle fait quelque chose davantage, elle ne sert qu'à rendre la figure complete par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la devise de la statue qu'une main taille avec le ciseau.

Il est vrai qu'Arési s'étonne pourquoi on n'admet pas la main toute seule dans la devise. Si on l'en croyoit, elle y auroit place, comme étant d'une nature particuliere & pouvant fonder non-seulement une comparaison, mais une métaphore. Il en apporte un exemple tiré de la distinction & de l'inégalité des doigts, qui rendent la main plus

belle, & pour faire une devise, il ajoute ces paroles :

Disparitate pulchrior. (1)

Il prétend exprimer par-là que la diversité des esprits & des humeurs rend la société des hommes plus agréable.

Un des beaux esprits de ce siecle est dans le sentiment d'Arési. Pour représenter qu'un grand Ministre a un génie capable de tout, & qu'il regle toutes choses en suivant les ordres de son Prince, ce savant homme a fait deux devises qui ont le même corps : c'est une main sortant d'un nuage & tenant les instrumens des beaux arts, avec ces deux ames :

Habile ad ogni ministerio. (2)

Cuncta regit, dum pareat uni. (3)

Mais quand cela seroit raisonnable & bien fondé, l'usage ne veut pas qu'on en use ainsi, & l'usage n'est gueres moins le maître en matiere de devise, qu'en matiere de langue.

C'est cet usage qui a introduit des faces avec des joues enflées, pour représenter les vents qui soufflent; témoin la devise fameuse qui a pour corps des Vents peints de la sorte sur

(1) L'inégalité me rend belle.
(2) Je suis propre à tout ministere.
(3) Je regle tout suivant l'ordre d'un seul.

une mer, & pour ame ce mot:

Turbant, ſed extollunt. (1)

Il s'enſuit de ce que je vous ai dit juſqu'à cette heure, que les vrais corps doivent ſe prendre de la nature & des arts. La nature fournit à l'eſprit tous les êtres ſenſibles qui ont des propriétés particulieres, comme ſont les aſtres, les météores, les fleurs, les animaux. Les arts nous préſentent leurs ouvrages & leurs inſtrumens, par exemple, un miroir, un cadran au ſoleil, un compas, une équerre. Car, quoique ces ſortes de choſes ne ſoient pas naturelles, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification; elles ont des propriétés réelles & véritables, qui peuvent ſervir de fondement à des ſimilitudes & à des comparaiſons.

Comme la nature eſt devant l'art, les corps naturels tiennent le premier rang & rendent les deviſes plus parfaites. Les artificiels ſont du ſecond ordre & ils approchent d'autant plus des autres, que les arts d'où ils ſont tirés imitent plus parfaitement la nature.

Outre cela, on peut emprunter quelques figures de la Fable, comme je vous ai déja dit; car, quoique les corps fabuleux ne ſoient point réels, l'autorité

(1) Ils l'agitent, mais ils l'élevent.

des Poëtes & la prescription du temps les ont établis dans l'esprit des hommes, & leur ont donné un être vraisemblable, qui leur tient lieu d'un être véritable & naturel. Ainsi les monstres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les constellations, passent pour des corps légitimes, comme il se voit dans la devise qui fut faite autrefois pour Louis le Juste, faisant la guerre aux Hérétiques & aux rebelles, & qui a pour corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce mot :

Nec monstra morantur. (1)

Il arrive quelquefois que la nature & la fable se mêlent ensemble dans la devise. C'est une chose naturelle que le Soleil communique sa lumiere à la Lune, & que la Lune perde son éclat quand elle ne voit point le Soleil : mais c'est une chose fabuleuse que le Soleil & la Lune soient frere & sœur. Cependant on a fondé des devises là-dessus. Il y en a une de cette nature, parmi celles de la Galerie du Palais Royal, pour Gaston de France, Duc d'Orléans : c'est un croissant avec ce mot :

Fraternâ luce coruscat. (2)

(1) Les monstres ne m'arrêtent pas.
(2) Son éclat vient de l'éclat de son frere.

L'Ammirato a peint une Lune éclipsée avec ces paroles :
Sic rapto fratris lumine deficimus, (1) pour exprimer la douleur qu'eut Laure Caraffe de la mort de son frere, le Comte de Policastre. Ce *Sic* gâte la devise, en transportant à la personne ce qui doit être appliqué à la figure, & faisant dire à Laure ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en passant, que ces particules, *Sic*, *Ita*, n'ont point lieu dans les devises régulieres, parce que la comparaison doit s'entendre d'elle-même, sans que l'Auteur la fasse remarquer.

Il ne suffit pas que le corps soit réel, ou qu'il passe pour réel dans l'esprit des hommes; il faut que la propriété sur laquelle on établit la devise, soit véritable; ou du moins que communément on la croie telle. Ainsi le Phénix qui adore le Soleil & qui renaît de ses cendres; l'Héliotrope qui suit le mouvement du Soleil; le Cygne qui chante en mourant; la Salamandre qui vit dans le feu & qui l'éteint; le Diamant qui se conserve parmi les flammes & qui résiste aux coups de mar-

(1) Ainsi je perds ma force & ma lumiere, après avoir perdu la clarté de mon frere.

teau, ont ſervi de corps à une infinité de deviſes.

Le corps doit être noble & agréable à la vue. (1) Car la deviſe ayant été inſtituée pour déclarer un deſſein héroïque, & étant de ſon eſſence une métaphore; une figure baſſe & difforme ne lui convient pas, comme ſeroit un crapaud & une chauve-ſouris; ces figures, dis-je, ne lui conviennent pas, par la raiſon que les vilaines images ne ſont pas propres à exprimer les belles choſes; & que les métaphores doivent toujours ſe prendre des objets illuſtres & qui plaiſent le plus aux ſens. (2)

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les ſerpens de la deviſe, & cependant on voit beaucoup de ſerpens dans les deviſes d'aujourd'hui. Comme le ſerpent, repartit Ariſte, a toujours paſſé pour un corps ſymbolique, non-ſeulement parmi les Egyptiens, mais auſſi parmi les autres nations; & que l'Ecriture-Sainte même nous le propoſe pour un ſymbole de

(1) Τὰς δὲ μεταφορὰς ἐντεῦθεν οἰστέον ἀπὸ καλῶν. *Ariſt. Rhet. lib.* 3, *c.* 2.

(2) Quoniam hæc vel ſumma laus eſt verbi transferendi, ut ſenſum feriat id quod tranſlatum ſit; fugienda eſt omnis turpitudo earum rerum, ad quas eorum animos, qui audiunt trahit ſimilitudo. *Cic. de Orat. lib.* 3.

la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'emploie dans les devises. Joint que la peinture d'un serpent ne fait point d'horreur : au contraire, elle donne du plaisir, sur-tout quand elle en représente d'une certaine espece, qui a quelque chose de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec sa peau tavelée, & le Basilic avec sa couronne.

Cette noblesse & cet agrément du corps a fait exclure de la devise les ouvrages & les instrumens des arts les plus vils. Il y a eu néanmoins d'excellens esprits, qui pour s'égayer, ont pris de ces sortes de corps ; imitant en cela les bons peintres qui se plaisent quelquefois à faire des grotesques, & qui pechent avec art contre l'art même. La fameuse Académie *della Crusca* est un illustre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui signifie du son, & par sa devise, qui est un bluteau par où l'on passe la farine, avec ce mot :

Il più bel fior ne coglie. (1)

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne pas toujours s'attacher scrupuleusement aux regles, étant en quelque façon au-dessus des regles : mais il ne faut pas les imiter en tout : il seroit facile de

(1) Il en tire la fleur.

s'égarer en voulant les ſuivre.

Les corps ont plus de beauté & plus de grace quand ils ont de l'action. Un Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque choſe de plus animé & de plus brillant qu'un Aigle immobile. Un Lion furieux qui terraſſe un tigre fait une plus belle figure qu'un Lion en repos. Un Soleil qui diſſipe les nuages dont il eſt environné, ou même qui éleve des vapeurs dont il ſe couvre, frappe plus les yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien; (1) & cela vient de ce que le mouvement eſt de toutes les choſes celle qui ſe rend la plus ſenſible à la vue, & qui l'égaie davantage. Cela vient auſſi de ce que la métaphore étant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle eſt d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voir en action: car, comme dit Ariſtote, lorſqu'il parle de la métaphore; on met les objets devant les yeux, quand on les repréſente agiſſans. (2)

Ce n'eſt pas encore aſſez que la fi-

(1) Tranſlatio ſignandis rebus ac ſub oculos ſubjiciendis reperta eſt. *Quint. inſt. Orat. lib.* 8, *c.* 6.

(2) Λεγω δὴ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιειν, ὅσα ενεργοῦντα σημαινει. *Rhet. lib.* 3, *c.* 11.

gure ſoit noble & agréable; il faut de plus qu'elle ſoit connue & qu'elle ſe faſſe même reconnoître dès qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas ; & ſi nous en croyons Ariſtote, la métaphore ne donneroit point de plaiſir, ſi elle étoit fort obſcure. (1)

Cette condition exclut les animaux que nous n'avons pas accoutumé de voir, les fleurs étrangeres qui ne ſont point communes parmi nous, certaines plantes, leſquelles n'ont rien qui les diſtingue.

Si cela eſt, dit Eugene, la deviſe que prit autrefois Marie Stuart, après la mort de François II, ſon premier mari, manquoit d'une condition néceſſaire; c'étoit, ſi je ne me trompe, une plante de régliſſe, dont la racine étoit en terre, avec ce mot :

Dulce meum terra tegit. (2)

Vous en jugez comme il faut, répondit Ariſte, & vous devez auſſi juger par cette regle, que les corps qui ne peuvent être repréſentés ſans couleurs, ni reconnus ſur le métal ou ſur la pierre, ne ſont pas propres aux deviſes qu'on fait exprès pour être gra-

(1) Καὶ τὸ σαφὲς, καὶ τὸ ἡδὺ ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Rhet. lib.* 3, c. 2.

(2) Ce que j'ai de plus doux eſt couvert de la terre.

vées ;

vées; car, comme Ariſtote a encore bien remarqué, une métaphore eſt vicieuſe quand elle n'eſt pas conçue en des termes qui ſe faſſent aiſément entendre; & tout ce qu'on écrit doit être marqué de ſorte qu'on puiſſe le lire. (1)

Mais que dites-vous, interrompit Eugene, de ces deviſes qui n'ont pour corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche ſans nulle figure, avec ces mots?

Ni con pluma, ni con pinzel.
Nulla æquat imago.
No ay figura por mi dolor.
Melior fortuna notabit.
Secretum meum mihi.
Non eſt mortale.
Multa deſcribam. (2)

Je dis que ce ne ſont pas des deviſes, à proprement parler, repartit Ariſte; non-ſeulement parce que le corps y manque, mais auſſi parce qu'il n'y a point de ſimilitude. J'ajoute néanmoins que ces ſymboles, tout irréguliers qu'ils ſont en matiere de deviſe,

(1) Φαύλη δέ ἡ μεταφορα ταῖς ἀσήμοις φωναῖς. *Rhet. lib.* 3, *c.* 2.

(2) Ni du pinceau, ni de la plume. Nulle figure ne l'égale. Pour marquer ma douleur, il n'eſt point de figure. Un meilleur ſort le marquera. Mon ſecret eſt pour moi. Ce n'eſt rien de mortel. J'y marquerai beaucoup de choſes.

ont quelque chose de bien ſpirituel ; & qu'il y a des rencontres où une deviſe dans les formes vaudroit moins qu'un ſymbole de cette nature.

Un de mes amis, qui fait des deviſes exactes quand il veut, prend quelquefois plaiſir à laiſſer aller ſon imagination où il lui plaît, & à négliger même les regles de l'art : mais ſes caprices & ſes égaremens, ſi j'oſe parler ainſi, ſont toujours fort raiſonnables. Au retour du voyage de la Franche-Comté, il préſenta au Roi la Toiſon d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce mot :

Et major Jaſone vindex. (1)

Lorſque Sa Majeſté ſe préparoit à l'expédition de la Flandre, il fit graver un Soleil pénétrant de ſes rayons, une tour des Armes de Caſtille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Eſpagne, par où elle paroît inacceſſible de toutes parts, & élevant un nuage prêt à crever contre elle, avec ces paroles :

Mihi non impervia. (2)

Il excelle en ſes ſymboles généalogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celui qu'il a fait ſur les

(1) Plus grand Conquérant que Jaſon.
(2) C'eſt pour moi ſeul qu'elle n'eſt point fermée.

Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingénieux, & digne du Prince à qui il l'a préſenté. Le voici, ſi ma mémoire ne me trompe.

Vous ſavez que les Armes de Longueville ſont des Fleurs de Lis de France briſées du Lambel d'Orléans, & ſous-briſées du Bâton de Longueville.

D'un côté de l'arbre généalogique de cette Maiſon, un cartouche repréſente trois Lis au naturel, environnés d'une haie compoſée des Bâtons & des Lambels de Longueville, qui empêchent les Lions d'Eſpagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan, d'endommager les Lis. De l'autre côté ce Lambel, comme un joug, dompte deux Léopards d'Angleterre, & le Bâton baillonne le troiſieme. Sur le premier côté, *Arcentque :* (1) ſur le ſecond, *Domantque.* (2)

Il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'eſprit pour faire des ſymboles de cette eſpece.

Mais pour revenir aux deviſes juſtes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui ſervent de corps. Je n'entends pas par-là qu'il ne doive y avoir néceſſairement qu'une ſeule figure dans

(1) Ils les repouſſent.
(2) Ils les domptent.

la devise : mais j'entends que s'il y a diverses figures, elles doivent se rapporter toutes à une même fin, & être subordonnées l'une à l'autre ; ou plutôt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainsi le nombre ne gâte rien, & plusieurs figures ne font qu'un corps, comme le rocher dans la mer battu des vents, de la pluie & des flots ; le fer sur l'enclume avec les tenailles & le marteau.

Au reste, quoique le nombre des figures ne soit point déterminé, elles ne doivent gueres être plus de trois ou quatre ; autrement il y auroit du danger que la multitude ne fît de la confusion & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles sans nombre dans un ciel, une infinité de fleurs dans un parterre, quantité de pierreries ou de pieces d'or sur une table, un essaim d'abeilles sur une ruche : car, outre que cette sorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embarrasse, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le corps de la devise, plus le corps a de perfection & de beauté : (1)

(1) Ὅσῳ ἂν ἐλάττονι λεχθῇ τοσούτῳ εὐδοκιμεῖ μᾶλλον. *Arist. Rhet. lib.* 3, *c.* 11.

car la briéveté eſt eſſentielle à la métaphore, & il y a plus d'eſprit à exprimer une grande penſée par un ſeul objet, que par pluſieurs.

Au reſte, comme le corps tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de lui-même, il n'a beſoin d'aucuns embelliſſemens étrangers. Les payſages qu'on peint quelquefois dans l'eſpace qui renferme la figure & toutes les groteſques dont quelques-uns ornent le cartouche, ſont aſſez hors d'œuvre, & ne ſervent qu'à détourner l'eſprit de l'objet qu'on lui propoſe.

Les deviſes, auſſi-bien que les Armoiries, ſi nous en croyons Téſauro, veulent un champ net, ſans autre couleur que celle de l'Ecu où elles ſont peintes. De ſorte qu'à ſon avis il n'y a pas plus de raiſon d'ajouter quelque choſe aux corps des deviſes, qu'aux pieces des Armes : mais l'uſage l'emporte ſouvent ſur la raiſon, comme je vous ai déja dit; & c'eſt une coutume ſi établie de peindre le ciel dans le champ de la deviſe, & d'y faire quelques ornemens extérieurs, que je n'oſe la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardât un tempérament en cela comme en tout le reſte. Les corps, ce me ſemble, devroient être peints dans le

point de vue où nous avons accoutumé de les voir. Si on représente une riviere, un oiseau volant, une fleur sur sa tige; on peut sans difficulté, & on doit même peindre le ciel & la terre comme des accompagnemens nécessaires. Mais si on représente une montre, un miroir & d'autres corps semblables, qui ne se voient d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre, à mon avis, ni ciel, ni paysage.

Pour le cartouche, il est toujours à propos de l'enjoliver : il ne faut pas néanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'esprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la devise, qu'à la devise même. Voilà à peu près les regles qui appartiennent à la figure : voici celles qui appartiennent aux paroles, ou, pour mieux dire, au mot qui anime la figure.

Le mot doit être proportionné à la figure. Car l'un & l'autre devant faire un composé semblable en quelque façon à celui que la matiere & la forme font ensemble; il est nécessaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre, à peu près comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette pro-

portion demande que le mot convienne au corps dont il eſt l'ame, & qu'il lui convienne de ſorte qu'il ne puiſſe convenir à une autre figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du Lion.

Il s'enſuit delà que *Loco & tempore*, (1) qui fut mis à un Serpent, par Edouard, Roi de Portugal; que *Naturâ dictante*, (2) qu'on a écrit ſous un Faucon prenant l'eſſor, ne ſont pas des mots légitimes, parce que ce ſont des mots communs qui conviennent aux autres animaux, comme au ſerpent & au faucon.

On voit le contraire dans les bonnes deviſes, telles que ſont une mer ſous une Lune:

Ut variat, moveor: (3)

une barre de fer ſur l'enclume:

Se non arde, non ſi piega. (4)

Ces ames ſont proportionnées à leurs corps, & ne peuvent s'appliquer à d'autres pour faire le ſens qu'elles font; c'eſt-à-dire pour ſignifier que la mer a divers mouvemens ſelon les différens aſpects de la Lune, & que le fer ne ſe

(1) En temps & lieu.
(2) Suivant l'inſtinct de la nature.
(3) Ses changemens reglent les miens.
(4) Elle ne s'amollit point à moins d'être enflammée.

ploie que quand il sort tout ardent de la fournaise.

Les paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aisément sans elles. Leur propre office est de déclarer quelque chose que la figure ne marque pas, & qu'on ne peut connoître sans leur secours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le mot une figure qui paroît. Ainsi ce sont des mots défectueux : *Flectimur, non frangimur undis*, (1) sous des joncs dans un étang agité : *Obstantia nubila solvet*, (2) sous un Soleil entouré de nuages ; si bien que pour rectifier ces mots, il faudroit en retrancher *nubila* & *undis*. Vous savez que la devise des joncs fut prise par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de sortir de Rome sous le Pontificat d'Alexandre VI, pour marquer que la persécution qu'ils souffroient, n'étoit pas capable de les abattre ; & que l'autre devise étoit celle de Louis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce symbole, qu'il se tireroit bien des méchantes affaires que ses ennemis lui avoient faites de-

(1) L'onde nous fait ployer & ne nous brise point.

(2) Il dissipera les nuages.

puis que le Connétable de France ſon pere avoit eu la tête coupée.

Au reſte, la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la deviſe eſt entendue principalement d'une partie du corps qui la compoſe, on peut & on doit même nommer cette partie, parce qu'autrement il ſeroit impoſſible de concevoir la penſée de l'Auteur. Cela paroît dans la deviſe d'une jeune Grenade :

Fert nec matura coronam : (1)

pour une Princeſſe qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raiſon ; où vous voyez qu'une partie de la Grenade eſt nommée. Ç'auroit été une faute de nommer la Grenade même ; mais ce n'en eſt pas une de nommer la Couronne ſur quoi porte tout le ſens de la deviſe : au contraire, cela fait une beauté, non-ſeulement parce que le ſens eſt entendu ſans aucune peine ; mais encore parce que le mot de *Couronne* eſt une de ces paroles à double face, qui regarde également la figure & la perſonne, comme je vous dirai dans la ſuite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroît, eſt

(1) Elle eſt encore jeune & porte une couronne.

générale, & il faut s'y tenir constamment : ce seroit s'en écarter que de mettre sous un Soleil rayonnant, *Illustrat*; car dès qu'on voit le Soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ai vu des devises assez estimées, dit Eugene, où le mot déclare, ce me semble, ce que la vue seule du corps fait entendre : & je me souviens d'une entre autres qui est peinte au Louvre dans l'antichambre de la feue Reine Mere, Anne d'Autriche. C'est un Soleil avec ces paroles :

Ogn'altro lume offusca. (1)

Ce mot, repartit Ariste, n'est pas inutile comme *Illustrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obscurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté lui est si propre, qu'on ne peut le peindre, ni l'imaginer sans elle : c'est sa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a besoin que de lui-même pour être connu : il frappe les yeux d'abord, & il se fait sentir aux plus stupides, sans qu'on leur en dise rien. De sorte qu'ajouter ce mot au Soleil, *il brille*, c'est, à proprement parler, ne rien dire.

Il n'en est pas de même des autres

(1) J'efface toute autre lumiere.

qualités du Soleil ; quoiqu'elles lui ſoient eſſentielles, elles ne ſont pas ſi viſibles, ni ſi marquées que la lumiere. Il eſt vrai qu'en voyant le Soleil, les gens un peu éclairés conçoivent que ſa clarté obſcurcit toutes les autres, qu'il échauffe & qu'il anime toute la nature, qu'il a du mouvement, qu'il ne s'écarte jamais de ſa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confuſément ; & pour concevoir une de ces qualités en particulier, la premiere, par exemple, plutôt qu'une autre, ils ont beſoin de quelque choſe qui la leur faſſe diſtinguer, comme de ces paroles :

Ogn'altro lume offuſca.

Ce que je dis doit s'étendre à tous les corps qui ont pluſieurs propriétés. Le mot qu'on y ajoute n'eſt pas inutile quand il ſépare une propriété des autres, qu'il la marque & la détermine ſi bien, que l'eſprit s'y porte & s'y attache auſſi-tôt. Cette détermination eſt le principal effet du mot, & c'eſt auſſi principalement parce qu'il détermine la figure à une ſignification particuliere, qu'on l'appelle ame, le propre de l'ame étant de déterminer la matiere à une certaine eſpece.

Le mot ne doit point avoir un ſens achevé : & la raiſon eſt, que devant

faire un composé avec la figure, il doit être nécessairement partie, & par conséquent ne pas tout signifier. Ce seroit pécher contre cette regle, que de donner pour ame à une hirondelle, *Una hirundo non facit ver :* (1) car ces paroles toutes seules ont une signification complete; & dès qu'on les a entendues, on a une notion claire & distincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le mot ne doive avoir nul sens de lui-même; mais je dis qu'il ne doit point avoir le sens entier qu'ont le mot & le corps étant joints ensemble. Car enfin la signification qui fait la forme & l'essence de la devise selon Arési, résulte de la signification du corps & de celle des paroles. La signification du corps prise séparément est imparfaite, celle des paroles l'est aussi : mais la signification qui résulte de l'une & de l'autre, est entiere; & c'est celle-là que le mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point aussi dans les devises exactes. Un seul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour ame à un Serpent replié, & faisant un cercle :

Ad me redeo. (2)

(1) Le Printemps ne vient pas avec une hirondelle.
(2) Je reviens à moi-même.

Le ſens propre & littéral de la deviſe eſt que le ſerpent revient à ſoi en ſe ramaſſant & en joignant ſa queue à ſa tête. Le mot tout ſeul n'a pas cette ſignification. A la vérité, *Je reviens a moi*, ſignifie quelque choſe, mais il ne ſignifie pas en particulier ſans la repréſentation du ſerpent : *que le ſerpent revient à ſoi en ſe repliant, & en joignant ſa queue à ſa tête.*

Cette condition du mot diſtingue encore la deviſe de l'emblême, dont les paroles ſeules ont non-ſeulement un ſens plein & achevé, mais encore toute la ſignification qu'elles ont avec la figure; comme *Virtutem fortuna premit*, (1) ſous la fortune qui enchaîne un Lion : *Agere & pati fortia Romanum eſt*, (2) ſous la figure de Scévola qui met ſa main dans le feu.

Les paroles, pour être fort juſtes, doivent avoir un ſens ſuſpendu, & laiſſer quelque choſe à deviner comme *Si tangar*, (3) ſous un piſtolet bandé : *Ut vivat*, (4) ſous un Phénix à demi brulé. Ce dernier mot tout ſimple vaut mieux, à mon gré, que *De mi muerte*,

(1) La fortune ſouvent accable la vertu.
(2) Il eſt d'un Romain de ſouffrir & de faire de grandes choſes.
(3) Pour peu que l'on me touche.
(4) Afin qu'il vive.

mi vida : (1) ou, *Ut vivat, moritur.* (2) De même, *Ne fa fede il pianto*, (3) ſous un alambic, eſt plus beau que *Dentro hai le flamme e fuori il pianto* ; (4) parce que ces dernieres paroles diſent ce que les autres font penſer. Par cette raiſon : *Mas dentro*, (5) ſous le Mont Gibel, feroit peut-être plus fin que *Mas dentro que fuera.* (6)

Delà vient que dans le mot *le Verbe* s'omet élégamment, lorſque ſans l'exprimer on peut entendre la deviſe. Ainſi le *Cominus & eminus* (7) de Louis XII, ſous le Porc-épic a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus feris*, ou *ſe tuetur :* (8) non-ſeulement parce que le mot eſt plus court, & que le ſens du mot eſt plus ample, mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or, comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Enéide dans ſa Préface, rien ne plait tant à l'eſprit de l'homme que de trouver quelque choſe de lui-même dans les objets qu'on

(1) De ma mort vient ma vie.
(2) Il meurt pour vivre.
(3) Mes larmes en font foi.
(4) Les flammes au dedans & les pleurs au dehors.
(5) Plus au dedans.
(6) Plus au dedans qu'au dehors.
(7) Et de près, & de loin.
(8) Et de près, & de loin, il frappe, il ſe défend.

lui présente ; & au contraire rien ne le choque davantage, que de lui donner sujet de croire qu'on se défie de sa capacité & de sa pénétration en lui montrant tout.

C'est-à-dire, interrompit Eugene, que le mot doit être court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit être court, reprit Ariste ; & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Mot*. Mais sa brièveté doit être proportionnée : & deux ou trois paroles, comme *Moriendo coruscat*, (1) sous un bout de flambeau : *Cœlestes sequitur motus*, (2) sous un Tournesol : *Per vulnera crescit*, (3) sous une tête de Saule ; deux ou trois paroles, dis-je, sont plus agréables qu'une seule ; comme *Lacessitus*, (4) sous un Cygne terrassant un Aigle, pour Hercule de Gonzague : *Resurgam*, (5) sous un Roseau abattu par le vent, pour un homme de mérite, maltraité de la fortune. Car quoiqu'il y ait de l'esprit à renfermer un grand sens en une parole ; cependant l'unité n'étant pas un nombre, une parole seule ne fait aucune har-

(1) Il éclate en mourant.
(2) Il suit les mouvemens du ciel.
(3) Il croît par blessures.
(4) Lorsqu'on l'irrite.
(5) Je me releverai.

monie ; au lieu que deux ou trois ont quelque chose de nombreux qui remplit & flatte l'oreille en même-temps.

Mais le mot est-il borné à deux ou trois paroles, demanda Eugene ? Non, dit Ariste, il peut s'étendre jusqu'à quatre ou cinq : mais c'est aussi le dernier terme où il peut aller, sur-tout si les paroles sont Latines ; car si elles sont Italiennes, il peut être un peu plus long, pourvu qu'il ait la mesure d'un vers. C'est le sentiment de tous les maîtres ; & de plus, c'est l'usage, soit que les vers Italiens aient moins d'étendue que les autres, soit qu'ils aient un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de réciter, font, ce me semble, un bel effet, dit Eugene. Il n'est pas nécessaire absolument, repartit Ariste, que le mot soit toujours un demi-vers, ni même qu'il soit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté ; mais une devise peut être belle sans cela, & les mots de plusieurs devises excellentes sont en prose, témoin *Cominus & eminus*.

Ce qu'il y a ici à remarquer, c'est que le mot doit avoir une juste mesure de vers, ou être une pure prose ; rien n'étant plus désagréable, ni moins

harmonieux qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce mot, sous une Lune qui éclipse le Soleil, *Adimit quo ipsa refulget*; (1) & de cet autre qui sert d'ame à des Mouches sur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, (2) & qui est tiré de ces vers :

Labuntur nitidis, scabrisque tenaciùs hærent.

Il faut bien se donner de garde d'estropier un vers pour faire le mot d'une devise; mais aussi il ne faut pas négliger la cadence d'un vers quand elle se présente, comme dans la devise de M. Bochard, Seigneur de Champigny & Surintendant des Finances. C'est un Chien couchant, qui, après avoir découvert des perdrix, se couche à terre & les arrête sans se jetter dessus, avec ce mot :

Inventis fidus abstinet. (3)

Il falloit dire pour le nombre: *Abstinet inventis fidus*; & pour la perfection de la devise, *Abstinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend assez. *In tenebris clarior*, (4) sous une Lune, ne sonne pas si bien que *Clarior in tenebris*.

(1) Elle ravit l'éclat dont elle-même brille.
(2) Elles s'attachent plus à des corps moins polis.
(3) Et fidele il s'abstient de ce qu'il a trouvé.
(4) Je brille dans les ténebres.

Mais il ne faut pas, dit Eugene, tirer les mots de quelque Poëte célebre ?

Cela n'eſt pas non plus néceſſaire, répondit Ariſte : celui qui fait une deviſe, peut en faire le mot lui-même, & c'eſt un uſage fort établi. A la vérité, les deviſes ſont plus ſavantes, quand les mots ſont pris d'un ancien Auteur : elles ſont mêmes plus ſpirituelles, quand on donne aux paroles de cet Auteur un ſens différent du ſien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la renommée :

Mobilitate viget, vireſque acquirit eundo. (1)

On a appliqué ingénieuſement *Mobilitate viget*, à une horloge ; & *Vires acquirit eundo*, (2) à une riviere. Cet autre vers du même Poëte :

Igneus eſt ollis vigor, & cœleſtis origo :

Ce vers, dis-je, a ſervi à deux deviſes pour le Clergé de France, ſous deux figures différentes. *Igneus eſt ollis vigor*, (3) a été mis ſous des étoiles, & *cœleſtis origo*, (4) ſous des perles.

Il y a du bonheur & de l'eſprit à employer les paroles d'un Poëte à une

(1) Son mouvement fait tout ſon prix.
(2) En avançant, elle augmente ſes forces.
(3) Une vive ardeur les anime.
(4) Et leur origine eſt céleſte.

chose à quoi le Poëte ne pensa jamais, & à les employer si à propos, qu'elles semblent avoir été faites exprès pour le sujet auquel elles sont appliquées. Ceux qui ont lu les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, sont touchés de ces applications heureuses ; car l'esprit trouve quelquefois du plaisir à prendre le change & à être trompé. (1) Ce qui arrive, selon Aristote, quand les métaphores nous surprennent agréablement, & qu'une parole a un autre sens que nous ne pensions ; mais enfin cette perfection n'est pas essentielle ; & après tout, je ne sais s'il n'y a point autant de gloire à inventer un mot juste & ingénieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour moi je vous avoue, ajouta-t-il, que je me saurois bon gré d'avoir fait un mot aussi beau qu'est celui de la devise de Monsieur :

Alter post fulmina terror. (2)

Ce mot, sous une bombe qui creve en l'air, vaut mieux, à mon gré, que tout ce qu'on pourroit trouver dans les Poëtes.

Quoi qu'il en soit, une des plus ef-

(1) Γίγνεται δὲ ὅταν παράδοξον ᾖ, καὶ μὴ πρὸς τὴν ἔμπροσθεν δόξαν. *Rhet. lib.* 3, *c.* 11.

(2) Après la foudre, il n'est rien tant à craindre.

sentielles qualités du mot, est de ne rien énoncer qui ne puisse se vérifier de la figure. Comme dans une proposition, on n'attribue rien au sujet qui ne soit dans le sujet, selon un des Axiomes de Logique : dans la devise on ne doit rien attribuer à la figure, qui ne soit dans la figure; car la devise est une espece de proposition figurée, où le corps tient lieu de sujet, & l'ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Suivant cette regle, ce n'est pas un mot régulier que *Cælum non animum mutat*, (1) qui a été mis sous une Galere : car *non animum mutat* ne peut pas se vérifier d'une Galere prise en elle-même, comme elle doit l'être, pour servir de corps à une devise.

Il faut dire le même d'*Adimit quo ingrata refulget*, (2) dans la devise d'un Soleil éclipsé, que prit le Cardinal Ascanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, étoit devenu son ennemi. Cet *ingrata* ne peut pas se dire véritablement de la Lune. Quoiqu'il soit vrai qu'en couvrant le Soleil, elle lui dérobe sa clarté à notre égard, il est faux

(1) Elle ne change point en changeant de climat.
(2) L'ingrate me ravit ce qui la fait briller.

qu'elle le faſſe par ingratitude. Auſſi Ferro a remarqué, que pour réformer la deviſe, on retrancha cette parole vicieuſe; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipſa refulget*, qui eſt un bout de vers eſtropié, comme je vous ai dit.

Il s'enſuit delà que tous les mots qui expriment une penſée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la perſonne, ne ſont pas juſtes; comme *Domine, probaſti me*, (1) ſous l'or dans le creuſet: *Ardo, y adoro*, (2) ſous l'encens allumé dans l'encenſoir: *At lacrymis mea vita viret*, (3) ſous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre ſans fauſſeté, ni de l'or, ni de l'encens, ni de l'amaranthe; n'étant point vrai que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La vérité dont il s'agit doit être conſtante, néceſſaire & éternelle, comme parlent les Philoſophes; c'eſt à-dire que le mot doit toujours être vrai, & ſe vérifier en tout temps de la figure, ſoit qu'elle ſoit naturelle, ou artificielle; car les ouvrages de l'art, auſſi-bien que

(1) Seigneur, vous m'avez éprouvé.
(2) Et je brule, & j'adore.
(3) Mes larmes font fleurir ma vie.

ceux de la nature, étant faits selon des regles certaines, ont des propriétés qui ne changent point. Ainsi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent*,(1) sous une galere, qui étant repoussée par les vents, tâche d'entrer dans le port à force de rames : car il arrive quelquefois, & même d'ordinaire, que les vents rejettent les vaisseaux en mer, & les empêchent d'aborder; de sorte que ces paroles : *Morantur, non arcent*, bien loin d'être toujours vraies, sont souvent fausses.

Je vous disois tout-à-l'heure, que les mots qui ne conviennent qu'à la personne, sont défectueux : j'ajoute que les mots qui ne conviennent qu'à la figure, le sont aussi. Il faut que le mot tombe juste sur la figure qu'il anime ; mais il faut encore, à mon avis, qu'il vienne bien à la personne pour qui on fait la devise, & je voudrois qu'il fût conçu en des termes équivoques, qui convinssent également à l'une & à l'autre : car il me semble que le mot est comme le lien de la figure & de la chose figurée ; & que dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le sens littéral & le sens mystique de la devise. Je m'explique : ces deux sens se

(1) Sans me chasser, ils me retardent.

rencontrent dans toutes les deviſes régulieres, comme dans celle de la flamme.

Deorſum nunquam. (1)

Le ſens littéral eſt que la flamme ne deſcend jamais en bas : le ſens myſtique eſt que la perſonne dont il s'agit, n'a jamais eu le cœur tourné vers les choſes de la terre. Quand le mot convient à la figure & à la perſonne, comme *Deorſum nunquam*, l'eſprit conçoit la métaphore, & fait la comparaiſon en même-temps : d'un même regard il voit la figure & la choſe figurée. Que ſi les paroles ne conviennent qu'à la figure, comme celles d'un Cadran ſous un Soleil couvert de nuages :

Mihi tollunt nubila ſolem. (2)

C'eſt la deviſe qui fut faite pour Anne d'Autriche, l'an mil ſix cent quinze, lorſque Louis le Juſte faiſoit la guerre aux Rebelles : ſi les paroles, dis-je, ne tombent que ſur le corps, l'eſprit ne conçoit d'abord que le ſens propre & littéral. Par exemple, dans la deviſe que je viens de vous dire, on conçoit ſeulement que les nuées cachent le Soleil au cadran ; & pour concevoir que cela ſignifie que les troubles

(1) Jamais en bas.
(2) Les brouillards m'ôtent le Soleil.

privoient la Reine de la présence du Roi, il faut faire un second pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louis le Juste. Un mot équivoque épargneroit à l'esprit cette fatigue, & lui donneroit du plaisir : car nous aimons les voies abrégées, & les paroles les plus agréables sont celles qui nous instruisent promptement. (1)

Selon cette regle, dit Eugene, ce n'est pas une devise juste que celle d'un Phare au bord de la mer sous un ciel plein d'étoiles :

Quod nequeunt tot sidera præstat. (2)

Elle fut faite autrefois sur le Maréchal de Bassompierre, reprit Ariste, pour signifier que les personnes les plus signalées de son temps ne le valoient pas ; & il faut avouer que le sens en est beau. Mais, comme vous remarquez fort bien, elle manque de justesse, non-seulement parce que les étoiles qui paroissent dans le corps sont exprimées dans le mot, mais encore parce que cette parole *sidera* ne convient pas proprement aux personnes auxquelles on

(1) Ἀστεῖ, ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχεῖαν. *Arist. Rhet. lib* 3, *c.* 10.

(2) Ce que ne peuvent pas tant d'astres, il le fait

préfere le Maréchal. Il faut dire le même de la devise que porta le Duc d'Albe dans une course de Taureaux; c'étoit une Aurore, avec ce mot :

Al parecer de l'Alva s'ascondanlas Estrellas. (1)

Il faut confesser néanmoins que l'allusion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Estrellas* aux armoiries de Fonseques, après lesquels il devoit entrer, fait un effet si agréable, qu'il y a bien des devises régulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du mot doit s'entendre des vers dont on a coutume d'accompagner les devises; car ces vers ne sont proprement qu'une explication du mot; & pour être justes, ils doivent convenir à la figure & à la personne. Ils ne le seroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une ou à l'autre. La plupart des faiseurs de devises ignorent cette regle, ou ne se mettent pas trop en peine de la garder : il est vrai que ces sortes de vers coutent un peu, & qu'ils demandent un génie heureux, ou beaucoup d'application & de travail; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & rêver longtemps avant que de trouver ce qu'on

(1) Lorsque l'Aube paroît, que les astres se cachent.

cherche; à moins que d'être fort exact & difficile à contenter, on ne réussit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnassiez un exemple de ces vers qui expliquent les paroles de la devise. Je me souviens, répondit Ariste, de deux quatrains qui me semblent assez justes, & qui pourroient servir de modeles : ils sont de la façon d'un bon maître. L'un est fait sur la devise du Soleil :

Non sibi, sed mundo. (1)

Le voici :

Je fais la loi moi seul à cent peuples divers :
Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Est beaucoup moins pour moi qu'il n'est pour l'univers.

L'autre explique les paroles qui ont été mises sous un ver à soie commençant à filer :

Sibi vincula nectit. (2)

Je suis libre, & pourrois vivre affranchi des peines
Qu'on prend au service des Grands :

(1) Non pour lui, mais pour l'univers.
(2) Il se fait des liens.

Cependant je leur donne, & ma peine, & mon temps,
Et travaille moi-même à me faire des chaînes.

Le premier quatrain convient également au Soleil & à un puiſſant Monarque : le ſecond au ver à ſoie, & à un homme qui s'engage dans le ſervice des Princes. Toutes les paroles en ſont heureuſes & équivoques. Ces quatrains ne renferment que les penſées des deviſes ſur leſquelles ils ſont faits ; & en cela ils me plaiſent beaucoup plus que certains madrigaux fort ſpirituels & fort pompeux, qui, outre la penſée de la deviſe qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport. Car le bon ſens veut, ce me ſemble, que cette eſpece de madrigaux n'étant qu'une explication de la deviſe, il n'y entre que la penſée de la deviſe, ou que les penſées qui y conduiſent, & qui ſont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me ſouvenir des vers qu'un bel eſprit a ajoutés aux belles deviſes qu'il a faites pour le Roi. C'eſt celui dont nous avons lu autrefois avec tant de plaiſir le *Poëme de la Peinture*. Il y a pluſieurs talens qui le rendent digne de ſon emploi ; mais il en a un

particulier, pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reſte, par les mots équivoques dont je vous ai parlé, je n'entends pas des alluſions & des jeux ſur une parole, comme il s'en voit en quelques deviſes : par exemple, dans celle de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois ; c'étoit un dard tiré de ſes Armes, avec ce mot :

Conſequitur quodcunque petit. (1)

Le jeu eſt dans ces paroles, *conſequitur* & *petit*, dont l'une ſignifie *atteindre & obtenir ;* l'autre, *demander & aller à un terme*. La penſée de cette Dame étoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de crédit, & que comme un dard pouſſé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le même jeu ſe rencontre dans la deviſe de Henri II, Roi de France ; c'eſt, comme vous ſavez, un croiſſant avec ce mot :

Donec totum impleat orbem : (2)

& dans celle que Philippe II, Roi d'Eſpagne, prit par un ſentiment d'émulation & de jalouſie ; c'eſt un che-

(1) Il atteint le but où il va.
(2) Juſqu'à ce qu'elle rempliſſe tout ſon cercle.

val fougueux dans une enceinte fermée, ſautant par deſſus, avec ce mot:

Non ſufficit orbis. (1)

Car, comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, ſignifie à l'égard de la Lune, juſqu'à ce qu'elle rempliſſe tout ſon cercle de lumiere; & à l'égard de Henri, juſques à ce qu'il rempliſſe tout le monde de la gloire de ſon nom. *Non ſufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte eſt trop étroite; & à l'égard de Philippe, que le monde eſt trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit à ſa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers, avec ce mot:

Majores donec ſuperem. (2)

Ce *majores* ſignifie d'un côté de grands Lauriers, & de l'autre, des Ancêtres.

Je ne blâme pas ces ſortes d'alluſions; elles peuvent avoir lieu dans la deviſe, elles y ont de la grace quelquefois. Mais je dis que par les paroles équivoques dont je parle, j'entends ſeulement celles qui étant communes, peuvent s'appliquer à deux choſes en même-temps. Car, ſelon la doctrine d'A-

(1) L'enceinte eſt trop étroite.
(2) Juſqu'à ce que je ſurpaſſe les plus grands.

riſtote, ce ſont les termes univerſels qui font l'équivoque : comme *Deorſum nunquam, cominus & eminus.*

Je vous dis ce que je penſe là-deſſus : mais je ne prétends pas faire une regle de mon ſentiment, ni condamner toutes les deviſes, dont le mot eſt particulier, & déterminé à la figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eu une approbation générale, comme celle du Duc de Sully, Grand-Maître de l'artillerie : c'eſt un Aigle portant la foudre, avec ce mot :

Quo juſſa Jovis. (1)

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand-Maître comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le même rang une pluie d'or tombant d'un nuage :

Fulminibus dum parcit Jupiter : (2)

le Soleil élevant des vapeurs de la terre :

In rorem & fulmina : (3)

un eſſaim d'Abeilles :

Sponte favos, ægrè ſpicula : (4)

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

(1) Où l'ordre de Jupiter m'appelle.
(2) Quand Jupiter veut épargner les foudres.
(3) Pour faire la roſée, & pour former la foudre.
(4) Le miel de gré, l'éguillon à regret.

Miſcens autumni & veris honores. (1)

Ces quatre deviſes ont quelque choſe d'admirable. La premiere a été faite ſur Dunkerque, quand le Roi l'acheta des Anglois : la ſeconde, ſur la Juſtice du Roi, pour exprimer qu'il emploie l'argent qu'il leve dans ſon Royaume pour récompenſer ſes bons ſerviteurs, & pour faire la guerre à ſes ennemis : la troiſieme, ſur le Pape Urbain VIII, pour donner à entendre qu'il faiſoit volontiers des graces; mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y étoit contraint : la quatrieme, ſur M. le Préſident de Mêmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de ſageſſe que d'agrément, & que la vieilleſſe eſt belle & fleurie en ſa perſonne. Les vers qui ont été faits ſur cette derniere deviſe, en expliquent bien les paroles.

Je ſuis le favori des cieux,
Mon nom eſt célebre en tous lieux :
Et la gloire que l'on me donne,
C'eſt d'être ſeul en même-temps,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les deviſes qui regardent notre grand Monarque, & dont

(1) Joignant les fruits d'Automne aux beautés du Printemps.

les mots renferment le Soleil, ne sont pas les plus justes, ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariste, avoir beaucoup de justesse & de beauté, pourvu que le Soleil ne paroisse point dans la figure, & que rien ne manque d'ailleurs à la devise.

Depuis que le Roi a pris un Soleil pour son symbole, & qu'il s'est approprié ce bel astre, pour m'exprimer de la sorte ; les personnes un peu éclairées prennent le Soleil pour lui : on conçoit en même-temps l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les mots réguliers, *Ut se Soli explicet uni*, (1) sous un serpent replié en plusieurs tours, pour un Ministre fort secret, qui ne se découvre qu'à Sa Majesté : *Uno Sole minor*, (2) sous une Lune, pour Monsieur, Frere unique du Roi : *Soli paret, & imperat undis*, (3) sous le même corps, pour le Duc de Beaufort, Amiral de France.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de *Solem sola sequor*, (4) sous la fleur solaire, pour Marie de Médicis ; ni de *Mihi tollunt nubila solem*, (5) sous le

(1) Pour ne s'ouvrir qu'au Soleil seul.
(2) Le Soleil seul me surpasse en grandeur.
(3) J'obéis au Soleil, & commande à la mer.
(4) Je suis seule le Soleil.
(5) Les nuées me cachent le Soleil.

cadran dont je vous ai parlé, pour Anne d'Autriche, ni de tous les autres mots où le Soleil entre. Ils s'entendent des figures, mais non pas des personnes: comme *Soli & Sole* s'entend du Roi aussi-tôt que du Soleil, dans les devises faites pour Monsieur, pour un Ministre secret, & pour le Duc de Beaufort.

Après tout, les belles devises, dit Eugene, ont le plus souvent un mot tel que vous le voulez: & pour moi, je serois d'avis que tous les mots fussent ainsi, autant que cela se peut. Il n'y a rien de plus raisonnable, & je me sais assez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques devises, où cette regle n'est pas gardée: comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hiems*, (1) pour Anne de Montmorenci, Connétable de France, à qui la vieillesse n'affoiblit, ni l'esprit, ni le corps; une perle hors de sa nacre: *Deseruisse juvat mare*, (2) pour Marguerite d'Autriche, Reine d'Espagne, après sa mort.

Il s'ensuit de cette regle, poursuivit Ariste, que dans les devises des femmes, le genre masculin ne fait pas un

(1) L'Hiver ne m'ôte rien.

(2) Il m'est avantageux d'avoir quitté la mer.

bon effet : un exemple vous fera entendre ma penſée. Marguerite de Valois, Reine de Navarre, prit pour ſa deviſe un Tourneſol, avec ce mot tiré de Virgile :

Non inferiora ſecutus. (1)

Ces paroles ſont belles & harmonieuſes; mais ce *ſecutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un ſoléciſme en fait de deviſe.

Il faut raiſonner de même à proportion des deviſes qui ſont pour les hommes, & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'eſt une palme, avec ce mot :

Inclinata reſurgo. (2)

Le plus ſûr en ces rencontres, quand le genre de la figure & celui de la perſonne ſont différens; c'eſt de ne point marquer le genre dans le mot, à moins que le genre ne ſoit commun, comme *degener, ſublimis.*

On ne peut pas ſe diſpenſer en notre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cauſe de l'article qui ne s'omet point. Par exemple, ſi je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui impoſent agréablement aux yeux, je dirai bien en La-

(1) Je ne ſuis pas le moindre des aſtres.
(2) Je me releve étant penchée.

tin *Decipit & placet*; (1) en Italien, *Inganna e piace*; en Eſpagnol, *Engan-na y agrada*, parce que ces langues omettent leurs articles : mais en François je ſuis obligé de dire, *il trompe & il plaît*. Cet *il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'eſt peut-être pour cela en partie, répondit Ariſte, que notre langue n'eſt pas ſi propre aux deviſes, que le ſont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour ſe tirer d'affaire, & pour ſauver l'honneur de notre langue ; c'eſt de mettre le mot de la deviſe à la premiere perſonne, par exemple, *Je trompe & je plais*.

Il s'enſuit encore que le mot ne doit point être métaphorique ; car s'il étoit métaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la figure. Joint que la figure étant déja une métaphore, ſi les paroles qui l'animent ſont figurées, c'eſt métaphore ſur métaphore ; ce qui a de l'affectation & fait de l'obſcurité. L'Auteur de l'*Art des Deviſes* a remarqué cela judicieuſement ; en faiſant lui-même la critique d'une deviſe qu'il confeſſe avoir faite, avant que de bien ſavoir les regles, qu'il a enſeignées de-

(1) Il trompe & il plaît.

puis aux autres. C'eſt une roſe avec ce mot :

Tutta fiamma, tutta ſtrali. (1)

Il y a beaucoup d'eſprit en ces paroles, comme en tout ce que fait le même Auteur : elles ſont vives & brillantes ; mais étant toutes métaphoriques, elles ne ſont pas légitimes.

Je n'entends pas par les paroles métaphoriques, celles qui ſont autoriſées & devenues propres par l'uſage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces ſortes de paroles étant communément reçues, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obſcur à notre égard ; & bien loin de faire un méchant effet, elles en font un très-bon. Ainſi l'on peut dire élégamment que parmi toutes les étoiles du ciel, la bouſſole n'en regarde qu'une :

Aſpicit unam. (2)

A parler proprement, il faudroit dire : *Ne ſe tourne que vers une.* Mais le mot de *regarder*, en cet endroit-là étant de ces mots que l'uſage a rendu propres : *Aſpicit unam*, eſt plus beau que ne ſeroit : *Se convertit ad unam.* (3)

Cette obſervation peut ſervir à juſ-

(1) Toute de flammes & de traits.
(2) Il n'en regarde qu'une.
(3) Il ne ſe tourne que vers une.

tifier plusieurs belles devises, dont les mots contiennent quelque métaphore. La fusée volante du Maréchal de Bassompierre est sans doute de ce nombre, dit Eugene; car le mot est en partie métaphorique, & c'est, si je m'en souviens bien :

Da l'ardore, l'ardire. (1)

L'Auteur de l'*Art des Devises*, repartit Ariste, propose celle-là pour modele, & en admire sur-tout le mot, qui est, selon lui, *le plus ingénieux & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que *l'ardire* est une de ces métaphores, qui sont *si retenues & si modestes, qu'elles ne paroissent métaphores qu'à ceux qui les regardent de près, qui n'ont rien de rude, ni d'écarté, rien qui s'éleve au-dessus de la simplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fussent *privilégiées, & qu'on leur fît grace en faveur de leur modestie.* Il dit que l'*ardore* est propre, & que l'*ardire* est métaphorique; *mais que ce métaphorique approche fort du propre, & lui ressemble si naïvement, qu'il n'y a personne qui, de bonne foi, ne le prenne pour être de même coin & de même espece.* Et il dit tout cela *pour ne point laisser de lieu aux scrupules de certains*

(1) De mon ardeur ma hardiesse.

esprits timides, que la vue d'une feuille ou d'une paille hors de sa place pourroit arrêter.

Pour moi, je vous avoue franchement que je suis de ces esprits timides & scrupuleux, que ces sortes de métaphores effarouchent. La *hardiesse* d'une fusée me paroît une métaphore assez hardie. Je doute même que l'*ardire* parmi les Italiens qui aiment tant les métaphores, ne soit point trop fort dans le sens que lui a donné l'Auteur de la devise du Maréchal de Bassompierre. Je suis sûr du moins qu'à l'égard de la fusée, ce n'est pas un mot devenu propre pour l'usage, comme je voudrois que fussent toutes les paroles métaphoriques qui composent les mots des devises.

Ce que je trouve de joli dans ce mot : *Da l'ardore, l'ardire*, c'est la ressemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même son, sans avoir le même sens : comme *Dum flagrat fragrat.* (1) sous de l'encens allumé : *Et scopus & scopulus*, (2) sous un rocher où le vent pousse un navire : *Ut potiar patiar*, (3) sous un Papillon qui vole

(1) En brulant il sent bon.
(2) Et le but, & l'écueil.
(3) Je souffrirai pour en jouir.

autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuse de paroles, qui n'est, après tout, qu'une beauté superficielle, il ne faut pas négliger ce qu'il y a de plus essentiel dans le mot, je veux dire la vérité & la propriété : car enfin, à proprement parler, il n'est point vrai que la fusée ait de la hardiesse quand elle s'enflamme; & l'*ardire* ne lui convient pas mieux que le courroux & la fureur à une Comete; de sorte que j'aimerois presque autant *Ardore d'ira e non d'amore*, (1) sous une Comete, que *Da l'ardore l'ardire*, sous une fusée. (2)

Ballet de l'Amour & du contre-Amour dansé l'an 1618.

Il me semble, dit Eugene, que l'opposition fait un plus beau jeu dans les paroles que la ressemblance. Vous avez raison, répondit Ariste : l'antithese donne bien de l'agrément au mot, & les maîtres l'emploient d'ordinaire dans leurs devises : comme *Omnibus unus*, (3) sous le Soleil que le Roi a pris pour son symbole : *Omnibus & nulli*, (4) sous un miroir : *Immobil muove*, (5) sous

(1) L'ardeur de la colere, & non pas de l'amour.

(2) Οσω ἂν ἐλάττονι καὶ ἀντικειμένως λεχθῆ, τοσουτω εὐδοκιμεῖ μαλλον. *Arist. Rhet. lib.* 3 c. 11.

(3) Un seul à tous.

(4) Je suis à tous, & ne suis à personne.

(5) Elle meut étant immobile.

une pierre d'aimant qui attire un fer: *Più sepolta, più viva,* (1) ſous une fontaine jailliſſante.

Quand on peut joindre dans le mot la reſſemblance avec l'antitheſe, cela y fait un double agrément : comme *Morior dum orior*, (2) ſous un éclair : *Si deferar efferar*, (3) ſous un jet d'eau. Ce n'eſt pas qu'il faille affecter, ni rechercher avec trop de ſoin ces ſortes de graces ; car il ne faut jamais rien forcer ; mais quand le ſujet les préſente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en général de plus certain, ſelon le ſentiment des Maîtres, c'eſt que le mot doit toujours être ſpirituel, & avoir je ne ſais quoi qui pique, ou dans le ſens, ou dans les paroles.

Je crois, dit Eugene, que le mot doit toujours être en une langue étrangere. La raiſon le veut, repartit Ariſte ; car la deviſe étant un ſymbole ingénieux, elle ne doit pas être entendue du peuple ; & il n'y a que les perſonnes intelligentes qui doivent en pénétrer le ſecret. Cependant les Italiens

(1) Plus on l'enſevelit, plus on la rend vive.
(2) Je meurs lorſque je nais
(3) Si l'on m'abaiſſe, je m'éleve.

& les Eſpagnols ont un uſage contraire : ils font la plupart de leurs deviſes en leur langue. Nous en uſons autrement ; & ſoit que nous y entendions plus de fineſſe qu'eux, ou que notre langue ne nous ait pas ſemblé ſi propre pour la deviſe, nous n'avons pas coutume de faire les mots de nos deviſes en François. Ce n'eſt pas que nous ne nous ſervions quelquefois de notre langue ; mais c'eſt que nous nous en ſervons plus rarement. Pour une ame Françoiſe, il y en a cent Latines, Eſpagnoles & Italiennes.

Toutes ſortes de langues apparemment ne ſont pas propres pour la deviſe, continua Eugene. Non, dit Ariſte. Les langues Orientales, & celles du Nord en ſont bannies : un mot Hébreu ou Arabe ; Polonois, ou Allemand, ſeroit quelque choſe de monſtrueux parmi nous. Il faut que le mot ſoit en une langue étrangere, afin qu'il ſoit plus myſtérieux, & que le peuple ne l'entende pas : mais il ne faut pas qu'il ſoit en une langue barbare ou trop difficile, & inconnue d'ordinaire aux honnêtes gens.

Je ſuis bien trompé, dit Eugene, ſi je n'ai vu pluſieurs deviſes, dont les paroles ſont en Grec. Vous avez pu en

voir quelques-unes, repartit Ariste: mais aussi le Grec est plus commun que l'Hébreu, & plus agréable que l'Allemand. Un mot Grec ne convient pas mal à la devise d'un homme docte; & je trouve bon qu'une Académie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la sienne une plante appellée *Agnus Castus*, dont l'ombre seule chasse les serpens, avec ce mot:

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui signifie, comme vous voyez: *il chasse les plus nuisibles.* Mais je ne puis souffrir que Catherine de Médicis ait pris pour sa devise un Arc-en-Ciel, avec ce mot:

φῶς φέροι, ἠδὲ γαλήνην, (1)

pour faire entendre qu'elle portoit partout la tranquillité & la lumiere. Il siéroit mieux à un Docteur qu'à une Reine, de parler Grec; & d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une femme soit assez savante pour s'exprimer de la sorte. Car quoique les devises des Princes ne soient pas toujours de leur façon, elles doivent toujours être faites d'une maniere qui laisse penser qu'ils ont pu en être les auteurs: je parle des devises qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en plusieurs ren-

(1) Qu'il porte la lumiere & la tranquillité.

contres. Après tout, les langues qui regnent le plus dans la devise, sont le Latin, l'Espagnol & l'Italien.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens se servent communément de leur langue? C'est peut-être, repliqua Ariste, qu'ils ont peu d'usage des autres langues. C'est peut-être aussi que les François ayant inventé les devises, lorsqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples, sous Charles VIII, ils ajouterent des mots Italiens à celles qu'ils prirent, & que cela donna lieu aux beaux esprits d'Italie d'employer leur langue dans les devises qu'ils firent ensuite.

Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, les paroles Italiennes, ou Latines, Espagnoles, ou Françoises, doivent être dites de la figure en troisieme personne, ou être proférées par la figure, comme si elle parloit elle-même. C'est un usage reçu, & la construction du mot ne peut être réguliere autrement. Ainsi, pour animer, en Italien, une fusée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire:

Ardendo m'inalzo, (1)
ou
Ardendo s'inalza. (2)

(1) Je m'éleve en brulant.
(2) C'est en brulant qu'elle s'éleve.

Ce ſont les regles principales qu'on doit obſerver pour faire des deviſes juſtes. J'ajoute ſeulement que la fin de la deviſe eſt de faire connoître une penſée noble & particuliere par le moyen de la figure & du mot, dont je vous ai marqué les conditions. Je dis une penſée, & j'entends par-là un deſſein & une entrepriſe, ou la penſée qu'on forme en une action remarquable. Je dis une penſée particuliere, pour exclure les maximes & les propoſitions dogmatiques; car il y a encore cette différence entre la deviſe & l'emblême, que la deviſe eſt un ſymbole déterminé à une perſonne, pour exprimer quelque choſe qui la touche en particulier, & que l'emblême eſt un ſymbole fait pour inſtruire, & qui regarde en général tout le monde.

Mais cette penſée particuliere doit être noble; car la deviſe, à la prendre dans ſon origine, eſt, ſelon le Comte Téſauro, une métaphore peinte ſur le bouclier des Héros : *Una metafora dipinta nello ſcudo de gli heroï.* (1) Ainſi, il faut que la penſée qu'elle exprime tienne de la métaphore, qui doit avoir quelque choſe de ſublime; & de plus,

(1) Ὑψηλοποιὸν αἱ μεταφοραί. *Dion. Long.*

qu'elle ſoit digne de l'ame d'un Héros. Or, comme la vertu héroïque a pour objet les choſes grandes & difficiles, & qu'elle eſt d'autant plus excellente, que les entrepriſes où elle engage ſont plus relevées & plus périlleuſes ; les deviſes les plus parfaites du côté de la penſée, ſont celles qui ſignifient la conquête d'un Royaume, la défenſe de la Patrie ou de la Religion.

A la vérité, toutes les Deviſes ne doivent pas ſignifier une entrepriſe héroïque du premier ordre; mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuſe, une paſſion honnête, une vertu éminente, enfin quelque choſe de grand & d'illuſtre : ſur-tout elles ne doivent rien préſenter de ſale, ni aux yeux, ni à l'eſprit. Ce ſeroit un monſtre qu'une Deviſe qui bleſſeroit l'honnêteté & la pudeur.

Il ne ſuffit pas que la penſée ſoit noble & particuliere ; il faut encore qu'elle ſoit une, c'eſt-à-dire, qu'elle n'exprime qu'une choſe. L'unité n'eſt pas moins néceſſaire à la Deviſe qu'à la Tragédie ; & comme, ſelon les maîtres du Théâtre, pluſieurs actions ne peuvent être le ſujet d'une Tragédie parfaite, pluſieurs conceptions ne peuvent être l'objet d'une deviſe réguliere. L'ancienne

Devise des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité : elle avoit pour corps un Fusil sur deux bâtons de laurier en croix, & la Toison d'or avec ce mot :

Flammescit uterque. (1)

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient le feu par-tout, qu'ils remporteroient victoires sur victoires, & qu'ils s'exposeroient à toutes sortes de périls pour se rendre maîtres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toison d'or. Voilà plusieurs pensées, comme vous voyez, & des pensées qui n'ont point de liaison l'une avec l'autre, étant fondées sur des corps fort différens, comme sont le fusil, les branches de laurier & la Toison d'or. Disons le même d'une Horloge avec une pierre à fusil : *Sopitos suscitat*, (2) que certains Académiciens de Gênes appellés *Addormentati*, portent pour leur devise. Voilà un beau nom pour des Académiciens, dit Eugene en riant.

C'est le mêlange de ces pensées diverses qui détruit l'unité de la devise, reprit Ariste : car si un corps a deux propriétés, & que ces deux propriétés

(1) L'un & l'autre s'enflamment.
(2) Elle éveille les endormis.

qui naissent d'une même racine, se présentent à l'esprit, pour signifier quelque chose; alors deux pensées n'en font qu'une, à proprement parler, à cause de la liaison qu'elles ont ensemble. Cela se voit dans plusieurs bonnes devises, & entre autres dans celle de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épic avec ce mot:

Cominus & eminus,

qu'il feroit sentir de près & de loin à ses ennemis ce que pouvoit une puissance comme la sienne. Vaincre ses ennemis *de près & de loin*, ce sont deux pensées unies par la figure qui les représente; le Porc-épic ayant ces deux propriétés de piquer de près, en se jettant sur celui qui l'attaque; & de loin, en lui lançant ses aiguillons.

Une des premieres devises que j'ai faites, a été pour un grand Seigneur qui faisoit de grandes charités dans sa Province, mais fort secrétement, selon l'esprit & la maxime de l'Evangile: *Faire des charités, & les faire secrétement*, ce sont deux choses qui se réduisent à une, étant exprimées par un grand fleuve, qui roulant doucement & sans bruit, fertilise les campagnes, & porte l'abondance dans les Villes. C'est ce que disent les paroles

que j'ai données pour ame à ce corps :

Fert tacitus, quò fertur, opes. (1)

Le quatrain qui explique la devise, fait encore mieux concevoir ma pensée.

Je suis au peuple heureux pour qui Dieu m'a produit,
De tous biens une riche source :
Mais réglé toujours dans ma course,
Plus je lui fais de bien, & moins je fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit jusqu'à cette heure, ajouta Eugene, que pour faire des devises justes, il ne faut point suivre d'autres regles que celles de la métaphore & du bon sens.

Mais pour vous dire tout ce que je sais sur cette matiere, poursuivit Ariste, & ce que j'en ai appris d'un fort galant homme qui est en notre siecle le grand maître de la devise, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle science ; les devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des métaphores de deux sortes : les unes sont superficielles, & ont un sens si facile, que tout le monde les comprend d'abord : les autres renferment un sens profond & caché ; on ne les conçoit qu'en les pénétrant ; mais

(1) Par-tout sans bruit, il porte l'abondance.

auſſi dès qu'elles ſont conçues, elles donnent de l'admiration & du plaiſir. Les premieres ſont les deviſes communes, comme celles de la Perle dans ſa nacre :

Dat pretium candor. (1)

de la Lune en ſon ciel :

Non vultus, non color unus. (2)

Les ſecondes ſont les deviſes excellentes, comme celles de l'Arbriſſeau auprès d'un chêne abattu par des vents qui ſoufflent de tous côtés :

Cedendo reſiſtit; (3)

de l'eau froide verſée ſur de la chaux :

E fredda m'accende. (4)

Où vous devez remarquer que le merveilleux conſiſte d'ordinaire dans l'union de deux penſées & de deux termes qui ſemblent contraires & incompatibles.

La deviſe de la Girouette :

Nunca mudo, ſi no mudam, (5)

eſt, ſi je ne me trompe, dit Eugene, une de ces deviſes merveilleuſes. Oui, repartit Ariſte. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la girouette, qui eſt le ſymbole de la légéreté, pour

(1) Sa blancheur fait ſon prix.
(2) Elle a plus d'une face & plus d'une couleur.
(3) Il réſiſte en cédant.
(4) Froide qu'elle eſt, elle m'enflamme.
(5) Je ne change point, s'ils changent.

marquer de la fermeté & de la conſtance.

Au reſte, le merveilleux dont je parle, doit être non-ſeulement ſoutenu de la vraiſemblance, comme celui du Poëme Epique, mais fondé ſur la vérité même. Il faut que ce qui cauſe de l'admiration ſoit vrai & réel de tous les côtés qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aiſément ce que je dis.

On fit, il y a quelques années, une deviſe pour un grand Miniſtre à qui le Roi a donné l'adminiſtration de ſes Finances. Elle a pour corps le Dragon qui regarde les pommes d'or du jardin des Heſpérides, avec ce mot :

Servat & abſtinet. (1)

Cette deviſe a été fort eſtimée, & je vous avoue qu'elle a bien dequoi éblouir. La figure en eſt éclatante & ſinguliere, le mot en eſt harmonieux & bien tourné, la penſée en eſt belle & heureuſe, le merveilleux y paroît par-tout : mais par malheur ce qui ſemble y être n'y eſt pas; & à examiner les choſes à fond, il y a du faux dans ce merveilleux qui ſurprend d'abord.

Il eſt vrai que le Dragon garde les

(1) Il les garde & n'y touche pas.

pommes d'or, & qu'il veille toujours pour empêcher que perſonne n'en approche. De ce côté-là la deviſe exprime bien la vigilance & l'application du Miniſtre à qui les Finances ont été confiées. Mais il n'eſt pas vrai, à parler exactement, que le Dragon s'abſtienne des pommes d'or : car pour s'abſtenir d'une choſe, il faut pouvoir en uſer. Si le Dragon pouvoit manger de ces pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeât point en les gardant; la penſée ſeroit juſte, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat & abſtinet*. Mais dès qu'il n'en peut manger, la merveille ceſſe, & de ce côté-là la deviſe ne ſignifie pas parfaitement ce qu'on lui fait ſignifier.

Il eſt inutile de dire que ces pommes d'or ne ſont effectivement que des oranges ou des citrons, & qu'ainſi le Dragon pourroit en manger. Car dans la deviſe dont il s'agit, elles ſont pommes d'or & ont l'être que la fable leur a donné; autrement elles ne repréſenteroient pas bien les Finances, & la deviſe perdroit tout ſon prix. De ſorte qu'en voulant la rectifier d'un côté, on la gâteroit de l'autre.

La deviſe du Chien couchant qui

découvre & qui arrête les perdrix, *Abſtinet inventis*, a ce qui manque à celle du Dragon qui garde les pommes d'or. (1)

Le merveilleux réſulte, comme vous voyez, d'une figure qui cauſe de l'étonnement & du plaiſir tout enſemble. Ainſi pour le faire entrer dans la deviſe, il faut choiſir des corps, qui tout naturels qu'ils ſoient en eux-mêmes, aient, ce ſemble, des qualités au-deſſus de la nature. Cependant il n'eſt pas néceſſaire pour cela de chercher toujours des figures extraordinaires & ſurprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fuſſent inconnues, & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ai dit. Il ſuffit donc de trouver dans des figures ordinaires des propriétés qu'on n'y ait point encore découvertes; car on ne peut voir, ſans ſurpriſe, quelque choſe de rare & d'exquis dans un objet qui ſembloit n'avoir rien que de commun. Le ſecret de l'art conſiſte à découvrir ces nouveaux jours; & c'eſt celui que je regarde comme le maître des autres en cette matiere. Il a fait pluſieurs deviſes, où le merveilleux ſe rencontre avec des corps fort communs. Une des

(1) Ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ariſt. Rhet. lib.* 3, c. 2.

plus remarquables eſt celle qu'il fit pour le Roi à l'occaſion d'un ballet où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour corps le Soleil, qui eſt de tous les corps le plus commun, & pour ame ce mot Eſpagnol :

Mas virtud que luz. (1)

Il ne faut que des yeux pour voir que le Soleil brille plus que tous les aſtres, & il ne faut qu'un peu d'intelligence pour connoître qu'il a une grande vertu : mais il faut avoir un diſcernement fin & beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit, pour s'appercevoir que ce bel aſtre, tout brillant qu'il eſt, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal qui accompagne cette deviſe, exprime admirablement ma penſée.

Du plus beau feu des Cieux divinement formé,
Par-tout où je ſuis vu, par-tout je ſuis aimé :
Mes bienſaits m'ont acquis un ſouverain empire ;
Et cet éclat brillant dont je ſuis revêtu,
Quoi que les yeux en puiſſent dire,
N'eſt rien au prix de ma vertu.

L'Auteur de cette belle deviſe, & de tant d'autres que je vous dirai à me-

(1) Plus de vertu que d'éclat.

ſure qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire, ſans parler de celles que je vous ai déja dites, me diſoit un jour en riant, qu'il étoit à peu près des deviſes comme des melons ; que pour une bonne il y en avoit cent mauvaiſes ; que les excellentes devoient avoir quelque choſe de piquant & de relevé ; que c'étoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajouta qu'en cherchant ce qui cauſe de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin, & que c'étoit une mauvaiſe voie pour ſe faire admirer, que de ne pas ſe faire entendre. Les métaphores, me diſoit-il, tiennent un peu de l'énigme, ſelon le ſentiment d'Ariſtote ; mais ſelon celui de Cicéron, elles ne doivent point être obſcures. (1) Il faut joindre les penſées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la deviſe, c'eſt-à-dire, qu'il faut concevoir en même-temps je ne ſais quoi de myſtérieux & de clair, ou plutôt quelque choſe qui ne ſoit, ni trop clair, ni trop obſcur. (2) La deviſe ne doit point être

(1) *Μετάφοραὶ γὰρ αἰνίττονται. Lib.* 3, *Rhet. c.* 11.

(2) Eſt hoc magnum ornamentum orationis in quo obſcuritas fugienda eſt. *De Orat. l.* 3.

trop claire, parce que les eſprits groſſiers en auroient l'intelligence : elle ne doit point être trop obſcure, parce que les eſprits délicats n'y prendroient pas de plaiſir; car ce qui demande beaucoup d'application ne divertit pas. Un juſte tempérament de clarté & d'obſcurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons; & delà vient que ſi la deviſe demande un corps merveilleux, elle veut que ce corps ſoit connu : ſi elle s'exprime en une langue étrangere, elle en choiſit une qui ſoit aiſée à entendre.

Enfin les deviſes, pour être parfaites, doivent être appropriées à la perſonne & au ſujet qu'elles repréſentent, de ſorte qu'elles ne puiſſent s'appliquer, ni à une autre perſonne, ni à un autre ſujet. (1) La deviſe étant eſſentiellement une métaphore, doit convenir aux perſonnes & aux ſujets; car c'eſt le propre d'un mot métaphorique, ſelon les maîtres de l'éloquence, d'être proportionné à la choſe à quoi on le tranſporte, ſans être, ni plus petit, ni plus grand qu'elle. (2)

(1) Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἁρμοττούσας λέγειν. *Rhet. lib.* 3, *c.* 11.

(2) Nolo eſſe aut majus quàm res poſtulet, aut minus. *Cic. de Orat. l.* 3.

Ainſi, pour parler métaphoriquement d'un brave qui ne craint point le péril, on dit que c'eſt un lion. Pour parler dans le même ſtyle d'une Dame qui abhorre tout ce qui peut bleſſer la pudeur, on dit que c'eſt une hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrépide & un lion; entre une femme chaſte & une hermine. Cette proportion eſt néceſſaire à toutes les deviſes, comme je vous ai dit au commencement, & ce n'eſt pas de celle-là dont je vous parle à cette heure. Il s'agit ici d'une certaine convenance plus exacte, qui eſt de la perfection, & non pas de l'eſſence de la deviſe.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonſtances propres & individuelles qui diſtinguent une perſonne des autres. La premiere de ces circonſtances eſt le nom de la perſonne même; & il faut avouer que quand il entre naturellement dans une deviſe, il lui donne une juſteſſe admirable.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'étoit ouvert qu'à une perſonne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens

appellent *Luchetti*, avec ce mot :

Uni patet. (1)

Les lettres marquées ſur le Cadenat, étoient celles qui font *Luchetta*; de ſorte que le nom de la perſonne eſt deux fois dans la deviſe, comme vous voyez.

L'alluſion eſt plus ſenſible & plus marquée quand le nom fait les paroles de la deviſe, comme *Gelat & ardet*, (2) qui joue ſur le nom de *Gelarda*, & qui ſert d'ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes pour exprimer les effets contraires d'une paſſion violente. Ce fut dans cette penſée qu'aux noces de Côme de Médicis, Prince de Toſcane, & de Marie-Madelaine d'Autriche, fille de l'Archiduc de Gratz, on fit une deviſe dont le mot marquoit le nom du Prince; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces paroles Grecques :

Οὐδέ μοὶ, ἀλλὰ Κόσμῳ. (3)

Ce fut ſans doute dans cette penſée, dit Ariſte, qu'un bel eſprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée ſur François I, repréſenta un Lis flétri ſous des vents qui

(1) Une ſeule fait que je m'ouvre.
(2) Il gele & brûle.
(3) Non pour moi, mais pour l'univers.

soufflοient du côté du Midi, avec ce mot :

Perflantibus Auſtris. (1)

Il faiſoit alluſion à la Maiſon d'Autriche, & à je ne ſais quel paſſage d'un ſaint Pere, qui dit que le lis ſe fane quand le vent de Midi ſouffle.

Cette alluſion eſt aſſez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariſte. Mais quoi qu'il en ſoit, ajouta-t-il, la ſeconde circonſtance eſt celle des Armes de la perſonne qui fait le ſujet de la deviſe ; & quand on les fait entrer dans la figure ou dans le mot, on rend la deviſe plus propre & plus juſte. Celle de Louis XII avoit cette perfection, le Porc-épic étant tiré des Armes de Blois, qui étoit de l'appanage de ce Prince, avant qu'il parvînt à la Couronne.

Quand le nom & les Armes ſe rencontrent enſemble, il y a plus de juſteſſe ; comme dans la deviſe qui fut faite pour le Cardinal Jérôme Colonne, l'appui & l'ornement de l'Egliſe ; c'étoit une colonne avec ces paroles :

Fulcit & ornat : (2)

comme dans celle du Cardinal Creſcentio, qui étoit un Croiſſant tiré de

(1) Lorſque les vents du Midi ſoufflent.
(2) Je ſers d'ornement & d'appui.

ſes Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V, avec ce mot :

Aſpice, creſcam. (1)

Les actions ſingulieres ſont d'autres circonſtances qui attachent les deviſes aux perſonnes. Ainſi Charles-Quint prit fort à propos pour corps de la ſienne les Colonnes d'Hercule, après avoir paſſé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ſes armes victorieuſes en Afrique.

Cependant, ſelon la remarque de Téſauro, ce ſymbole auroit été encore plus propre au Roi Ferdinand ; car ce Prince fut le premier qui fit aller ſes navires, & qui pouſſa ſes conquêtes au delà de ces Colonnes fameuſes, comme pour vérifier ce qu'un Poëte Latin avoit dit :

Herculeis aufertur gloria metis. (2)

Aréſi, pour exprimer que S. Pierre, de pêcheur, étoit devenu martyr de Jesus Christ, & la pierre ſolide ſur laquelle a été bâtie l'Egliſe ; Aréſi, dis-je, a peint le Corail hors de l'eau, avec cette ame, *Indurabitur*, (3) qui ne répond pas au corps & qui n'a, ni harmonie, ni délicateſſe. A cela près

(1) Regardez-moi, je croîtrai.
(2) On ôte tout l'honneur aux Colonnes d'Hercule.
(3) Il s'endurcira.

la devise est belle & réguliere ; non-seulement le nom y est marqué, mais l'action y est dépeinte dans le corail qui s'endurcit & se change en pierre à mesure qu'il sort de l'eau. Tous les rapports y sont justes. Car comme le corail qui étoit dans la mer une plante molle s'affermit, & devient rouge quand il en est une fois dehors ; ainsi S. Pierre, qui étoit foible & timide dans sa condition de pêcheur, après avoir été tiré de cet état, est devenu généreux & intrépide, jusques à souffrir constamment une mort sanglante. De quelque côté qu'on regarde le corail, il est une naïve image de saint Pierre : outre sa fermeté & sa couleur, il a plusieurs vertus merveilleuses.

Il n'y a pas beaucoup de devises, dit Eugene, où toutes ces proportions soient gardées. Cela n'est pas aussi absolument nécessaire, repartit Ariste ; il suffit que la propriété qui sert de fondement à la devise, convienne bien au sujet, & que sous ce regard la ressemblance soit parfaite. Car comme les corps ont plusieurs faces, on peut les considérer sous divers aspects : par exemple, je puis regarder le Soleil dans son lever, dans son couchant & dans son éclipse. Si je le regarde dans son

ſever, pour exprimer le mérite d'une perſonne qui dans la fleur de ſon âge efface toutes les autres, je ne le regarde, ni dans ſon couchant, ni dans ſon éclipſe, ni ſous aucun autre aſpect; c'eſt aſſez qu'il y ait une entiere convenance entre le Soleil levant & la perſonne que je lui compare, quoiqu'il n'y en ait point peut-être entre le Soleil couchant ou éclipſé, & cette même perſonne.

Cette regle juſtifie une infinité de deviſes, dont les corps ont de bonnes & de mauvaiſes propriétés, comme la Lune & le Serpent. Quand on compare une perſonne dont la vertu éclate dans l'adverſité, avec la Lune qui brille dans l'obſcurité de la nuit, on ne regarde pas cet aſtre du côté de ſon inconſtance; & quand on compare un ſage politique avec un ſerpent enveloppé, & comme renfermé en ſoi-même, on n'a pas égard à la malignité, ni à la baſſeſſe de cet animal. Suivant cette remarque, la deviſe qui fut faite autrefois ſur l'exaltation de Grégoire XIII n'eſt pas tout-à-fait ſi méchante que prétend un célebre Auteur. C'eſt un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont étoit ce Pape,

avec le mot, *Delubra ad ſumma*, (1) pris de Virgile, dans l'endroit où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'eſt pas, à mon avis, la figure du Dragon qui rend la deviſe mauvaiſe. Celui qui l'a faite n'a pas conſidéré le Dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape : celui, dis-je, qui l'a faite a comparé le Cardinal Buoncompagni, élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple, & non pas avec le Dragon dévorant Laocoon & ſes enfans.

Pour moi, ſi je voulois faire la critique de cette deviſe, que les Italiens eſtiment peut-être un peu trop, ce que j'y trouverois le plus à dire, c'eſt que la propriété qui lui ſert de fond, n'eſt point naturelle ; car enfin c'eſt un haſard que ce Dragon ſoit monté au haut du temple, ou plutôt c'eſt une pure fantaiſie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du Dragon.

Au reſte, il y a de l'eſprit à découvrir une propriété qui convienne à notre ſujet, dans un corps qui ſemble en avoir de fort oppoſées. Par exem-

(1) Juſqu'au plus haut du Temple.

ple, le champignon n'a rien en apparence qui puiſſe fonder un éloge; & il faut avoir des vues que tout le monde n'a pas, pour s'en ſervir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajouté ces paroles, *Naſcendo maturus*, (1) en faveur de Gaſton de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance, & qui, en la fleur de ſon âge, fut établi Viceroi de Milan par Louis XII.

Mais pour revenir où nous en étions, on peut encore rendre une deviſe propre & parfaite, en faiſant alluſion à une autre. Ainſi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces paroles: *Flectimur, non frangimur*, (2) les Céſarini prirent au contraire une Colonne avec ce mot :

Frangor, non flector. (3)

L'oppoſition eſt ſpirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la deviſe plus piquante & plus fine. Cela me fait ſouvenir, dit Eugene, d'un mot plaiſant que mettoient les Ligueurs à la deviſe de Henri III, au lieu de *Ma-*

(1) Il eſt mûr en naiſſant.

(2) On peut bien nous ployer, mais on ne peut pas nous rompre.

(3) On peut me rompre, & non pas me ployer.

net ultima cœlo, (1) ſous les trois Couronnes, ils diſoient :

Manet ultima clauſtro. (2)

Je vous avoue, pourſuivit Ariſte, que toutes les deviſes ne peuvent pas avoir toutes ces ſortes de beautés, & que les circonſtances du nom, des Armes & des actions ne ſe rencontrent gueres enſemble. Mais ſi une deviſe avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ai dites, ce ſeroit un chef-d'œuvre & un miracle de l'Art. (3)

Il faut tant de choſes, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection où les maîtres portent la deviſe, que tout ce qu'on peut faire, à mon avis, eſt d'en concevoir une belle idée. Il y a divers dégrés de perfection, reprit Ariſte : quoiqu'on ne puiſſe pas peut-être les atteindre tous, on peut en atteindre quelques-uns, & cela ſuffit. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que cette ſorte de perfection même ne ſoit bien rare. Paul Jove, qui étoit un des plus grands génies de ſon temps, & qui a été le premier maître de la deviſe,

(1) La derniere m'attend au ciel.
(2) La derniere m'attend au cloître.
(3) Οσῳ δ'ἂν πλείω ἔχῃ τοσούτῳ ἀστειότερον φαίνεται. *Ariſt. Rhet. lib.* 3, *c.* 11.

avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pu faire une dont il ait été entiérement satisfait. Ruscelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens esprits de s'appliquer à cette science.

De toutes les productions spirituelles, il n'y en a point où l'esprit doive plus briller ; car afin que les regles soient bien observées, il faut non-seulement que la pensée soit ingénieuse, mais que la figure & les paroles le soient aussi.

En vérité, interrompit Eugene, je ne sais si j'ai eu raison de vouloir apprendre ce que c'étoit qu'une devise réguliere. Je me repens presque de ma curiosité, & je ne suis pas trop aise de voir que cette science me passe : il n'appartient qu'à des esprits comme vous de s'en mêler. Vraiment, répondit Ariste en souriant, il vous sied bien de vous plaindre de votre esprit, & de vous en défier. Croyez-moi, mon cher Eugene, après avoir pénétré comme vous avez fait dans tous les secrets de la nature, il n'y a rien dont vous ne soyez capable ; & je gage que pour peu que vous vous mettiez la devise en tête, vous en ferez de très-belles & de toutes les especes.

Il y en a donc de plus d'une espece,

dit Eugene? Oui, repartit Ariſte. Il y en a d'héroïques, de paſſionnées, de ſatyriques, de burleſques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin que vous en faſſiez de toutes les ſortes quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces eſpeces, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble eſpece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'eſt l'héroïque, par la raiſon que ce ſont les Héros qui ont inventé la deviſe. Auſſi un des maîtres de l'Art l'a appellé en ſa langue, *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Héros de s'exprimer de la ſorte.

Cette premiere eſpece comprend les deſſeins militaires, les actions glorieuſes, les vertus & les belles qualités, non-ſeulement des Princes & des Grands, mais de toutes les perſonnes de mérite : car il eſt des Héros de plus d'une ſorte, & toute la vertu héroïque ne ſe réduit pas à braver la mort & à conquérir des Empires.

Les deviſes paſſionnées ont pour leur objet les affections nobles & honnêtes. Quand ce ſont des amours de Héros, ou que ces affections portent l'ame à des entrepriſes guerrieres & périlleuſes, les deviſes ſont paſſionnées & héroïques

tout à la fois, & de ces eſpeces mêlées enſemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les ſatyriques & les burleſques ſont celles qui marquent les défauts & les vices, qui ſervent pour la raillerie & pour la cenſure. Eh quoi ! dit Eugene, n'eſt-ce pas abuſer de la deviſe, que de l'employer à la ſatyre ? Oui, ſans doute, répondit Ariſte : mais par malheur c'eſt un abus autoriſé par l'uſage.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes* ne peut ſouffrir ce déſordre ; il le croit contre les bonnes mœurs, & même contre le bon ſens. Il dit, ce me ſemble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écuſſon d'armoiries ; qu'un chaperon garni de ſonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre ou de la couronne*. Que *les deviſes ſont, auſſi-bien que les armoiries, des ſignes d'honneur, des repréſentations de vertu & des expreſſions de gloire ; qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguſte, que de belle montre*. Il ajoute *que l'héroïque & la ſatyrique ſont des termes oppoſés ; que l'héroïque ne doit repréſenter qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans ſon équipage & ſa ſuite que des chariots dorés, que des chevaux qui ont des aîles, que des tours traînées par des éléphans, que*

des armes précieuſes & enchantées ; que le ſatyrique au contraire étant ſale & difforme de tout côté, n'a garde de rien repréſenter en beau, ni en grand. Quelle belle idée pouvoit entrer dans une tête couronnée, dit-il? *& que pourroit-on s'imaginer de glorieux & de relevé à la vue de l'Ane de Silene?*

Tout cela eſt bien imaginé, & je vous avoue que ce ſeroit confondre les eſpeces, que de compter entre les deviſes héroïques celles qui font rire, qui ſont piquantes & malignes ; par exemple, l'Ane parmi des chardons avec ce mot :

Pungant, dum ſaturent. (1)

pour marquer l'humeur d'un Paraſite qui ne ſe ſoucioit pas d'être moqué aux tables des Grands, pourvu qu'on le laiſſât manger tout ſon ſaoul. Ce ſymbole n'a rien d'héroïque, mais il a quelque choſe de fort ſpirituel, & même quelque choſe de fort beau en ſa maniere.

Au reſte, je ne conſeillerai jamais à perſonne de faire des deviſes ſatyriques, non plus que des libelles diffamatoires ; & Dieu nous garde d'en faire nous-mêmes. Mais tous les faiſeurs de deviſes ne ſont pas ſi ſcrupu-

(1) Qu'ils me piquent, pourvu qu'ils me ſaoulent.

leux que nous pouvons être. Il s'eſt fait des deviſes contre l'honneur du prochain, auſſi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore : car la raillerie & la médiſance regnent plus que jamais dans le monde; & d'ailleurs il ſe trouve des métaphores aſſez juſtes pour exprimer les vices auſſi-bien que les vertus. Ces métaphores peuvent être aſſorties de toutes les conditions eſſentielles à la deviſe, ſans que rien leur manque que le caractere héroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Ane parmi les chardons.

Après tout, ce relâchement ou cet abus n'eſt pas peut-être ſi injurieux à la deviſe, que l'Auteur de l'*Art des deviſes* ſe l'imagine, quand il dit que vouloir mettre les ſatyriques & les burleſques au nombre des deviſes, *c'eſt comme ſi on donnoit place dans un cabinet ou ſur une eſtrade à des Bohémiennes parmi des femmes de qualité*. Car, pour m'exprimer à mon tour par des images ſenſibles, les habits qui ont été faits pour les carrouſels & pour les courſes de bague, peuvent ſervir ſans deshonneur aux ballets & aux maſcarades : joint qu'une choſe peut perdre en partie l'uſage qu'elle avoit dans ſon origine, ſans perdre pour cela, ni ſa nature, ni ſon

nom. La carriere où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'émulation dans des chariots, servoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe que les Grecs & les Latins ont inventé pour dire des injures en poésie, a été employé à des sujets honorables; & les Poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions sérieuses & illustres, se le sont approprié dans la suite. Pourquoi donc la devise ne pourroit-elle pas servir quelquefois à exprimer des pensées plaisantes, quoiqu'elle ait été instituée pour signifier des desseins militaires? Elle sert bien à en représenter de moraux, de politiques & de chrétiens, qui, le plus souvent, n'ont nul rapport à la guerre.

Quoique les devises morales, politiques & chrétiennes soient différentes, selon la diversité de leurs objets; elles sont semblables en ce qu'elles ne sont attachées à nulle personne, & qu'elles sont des instructions symboliques; en quoi elles tiennent de l'emblême, dont le principal caractere est d'instruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honnêteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui sert à l'éducation des Princes, à la conduite

des Miniſtres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous repréſentent les myſteres de la Foi & les vérités de l'Evangile.

Vous m'obligerez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces eſpeces de deviſes. Je le ferai volontiers, repartit Ariſte; & pourvu que ma mémoire me ſoit fidele, je ſuis sûr que vous ſerez content de moi : car non-ſeulement j'ai eu la curioſité de recueillir une infinité de deviſes, mais encore j'ai pris la peine de ranger les plus belles dans ma tête.

Pour ſuivre l'ordre naturel, il faut commencer par les deviſes héroïques. La premiere qui ſe préſente à mon eſprit, eſt celle que porte le Roi Chico dans l'*Hiſtoire des guerres de Grenade*, lorſqu'il va aſſiéger Jaën : une Grenade en fait le corps, & ces paroles lui ſervent d'ame :

Con la Corona naci. (1)

La ſeconde eſt celle que prit Sélim, Empereur des Turcs, en partant pour une grande expédition; c'étoit un croiſſant qui ſe couche, & paſſe à un autre hémiſphere, avec ce mot :

Redibo plenior : (2)

(1) Je naquis avec la couronne.
(2) Je reviendrai plus éclatant.

ou, ce qui me paroît plus probable, avec un mot Turc qui avoit le même ſens. Ce Prince vouloit dire qu'il étoit aſſuré de la conquête qu'il méditoit, & qu'il retourneroit comme le croiſſant avec plus d'éclat.

Le croiſſant que le Grand-Seigneur a pour ſon ſymbole, perd ſa lumiere quand il s'approche du Soleil, que notre Auguſte Monarque a pris pour le ſien; comme ſi c'étoit un préſage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils ſe rencontrent avec les François dans le combat; & ce fut dans cette penſée que M. de Colligni, Général des troupes que le Roi envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour ſa deviſe une Lune qui s'efface à la jonction du Soleil, avec ce mot:

Tibi ſe peritura reſervat. (1)

Le corps eſt le plus juſte du monde; & ſi le mot l'étoit autant, la deviſe ſeroit admirable.

Galéas Frégoſe étant fait Lieutenant-Général des galeres du Duc de Florence, ſe ſervit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres, avec ces paroles:

Ni matarme, ni eſpantarme; (2)

(1) Elle te réſerve ſa perte.
(2) Ni la mort, ni la peur.

pour

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les périls de la guerre, & que les ennemis les plus fiers ne pourroient, ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean, Comte de Dunois, qui a mérité le nom de reſtaurateur de l'Etat, a été figuré par un Laurier ſous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce mot :

Solum natale tuetur. (1)

Le Laurier n'étant point frappé de la foudre, ſelon l'opinion commune, en préſerve la terre qui le porte; & le Comte de Dunois ayant toujours été invincible, a préſervé la France de la domination Angloiſe.

On a peint dans la Galerie du Palais Royal une fumée d'encens ſortant d'un encenſoir :

Pereundo numen honorat, (2)

pour Simon, Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoutenant les intérêts de Dieu & de l'Egliſe contre les hérétiques Albigeois.

Un barbet tenant un héron :

Prædam de prædone facit, (3)

pour le Maréchal de Boucicault, qui prit le Comte de Périgord priſonnier,

(1) Il conſerve & défend la terre qui le porte.
(2) En expirant, il fait honneur au ciel.
(3) Du raviſſeur il fait ſa proie.

& l'amena au Roi ; comme le chien prend les oiseaux qui vivent de rapines, & les apporte à son maître.

La femelle du faucon, laquelle a plus de force & de courage que le mâle :

Mares hæc fœmina vincit, (1)

pour la Pucelle d'Orléans, qui a surpassé en valeur les plus braves hommes de son temps.

L'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, qui sait tous les secrets de la science symbolique, & qui ne s'entend pas moins en devises qu'en emblêmes, a montré combien la présence du Roi étoit redoutable à ses ennemis, par un éclair qui effraie dès qu'il se fait voir :

Vel solo lumine terret. (2)

La bombe qui creve en l'air, avec ce mot si magnifique & si juste dont je vous ai déja parlé :

Alter post fulmina terror, (3)

fait entendre qu'après Sa Majesté il n'y a rien de plus brave que Son Altesse Royale.

M. le Comte de Saint-Paul prit pour la devise de son régiment, un Soleil levant qui dissipe des nuages :

Necdum omnis sese explicat ardor. (4)

(1) Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle.
(2) Dès qu'il paroît, il épouvante.
(3) Après la foudre, il n'est rien tant à craindre.
(4) Il ne fait pas paroître encore tout son feu.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il eût alors pour la gloire, il en feroit paroître davantage dans la ſuite.

Les belles actions qu'il a faites en Flandre, dit Eugene, & ſon voyage de Candie ont vérifié admirablement ſa deviſe.

Celle de M. le Comte du Pleſſis allant à la guerre, reprit Ariſte, étoit une fuſée dans ſa courſe :

Ardorem lux magna ſequetur. (1)

Ces trois deviſes ſont toutes guerrieres, comme vous voyez. En voici d'autres, qui pour ne point avoir le même caractere, ne laiſſent pas d'être héroïques. Elles ſont du même Auteur.

Pour exprimer que le Roi n'eſt pas moins redoutable pendant la paix qu'il l'étoit pendant la guerre, il a repréſenté un Lion en ſon repos :

Et dum tenet otia, terret. (2)

Pour déclarer la généroſité du Roi ſur le ſujet du Duc de Lorraine, après la campagne de 1663, il a peint un gros nuage où il paroît un reſte d'éclair, & d'où il ſort une pluie abondante qui arroſe une terre ſeche :

(1) D'un grand éclat mon feu ſera ſuivi.
(2) Même en ſon repos il effraie.

Ditat quos terruit. (1)

Il a marqué le mérite d'Anne d'Autriche par une grenade, avec ce mot Espagnol :

Mi precio no es de mi corona. (2)

Et la dignité de M. le Dauphin, par l'Etoile du jour appellée Phosphore, qui luit en la présence du Soleil :

Coram micat unus. (3)

Je trouve belle & fort propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la devise d'un Météore qui représente le Soleil, & qu'on nomme Parélie :

Par dum respiciet. (4)

Un de nos amis, reprit Ariste, après la paix générale qui fut le fruit du mariage de leurs Majestés, fit graver un Aigle s'égayant dans un air serein, avec ce mot :

Nec jam sua fulmina curat : (5)

Et une Lune montant sur l'horison, avec ces paroles :

Affert cum luce quietem. (6)

La premiere devise signifioit que le Roi avoit quitté les armes au milieu de ses victoires pour prendre un peu

(1) Il enrichit ceux qu'il a fait trembler.
(2) Mon prix n'est pas de ma couronne.
(3) Il est le seul qui brille en sa présence.
(4) Je brille comme lui tandis qu'il me regarde.
(5) Il a quitté son foudre pour un temps.
(6) Elle apporte avec soi l'éclat & le repos.

de relâche; & la seconde que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me souviens de ces devises, dit Eugene; mais il me semble que notre ami en a fait d'autres pour un fameux Magistrat qui n'a pas moins de probité que de suffisance, & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son chef. Il est vrai, repartit Ariste, & ces devises méritent bien d'être remarquées.

La premiere est une colonne dressée sur un plan uni :

Mi derechura me sustenta. (1)

La seconde est une ancre au bord de la mer :

In solido tantùm hæret. (2)

Je reconnois dans ces devises, dit Eugene, le véritable caractere de celui pour qui elles ont été faites. Elles marquent, comme vous voyez, poursuivit Ariste, la droiture de son ame & la solidité de son esprit.

Le même Auteur a exprimé la sévérité d'un grand Ministre envers les partisans, par le Serpent qui garde les pommes d'or du jardin des Hespérides, avec ce mot :

[1] Je me soutiens par ma droiture.
[2] Je ne m'attache qu'au solide.

Prædonibus aſper. (1)

N'avez-vous pas fait vous-même des deviſes pour ce Miniſtre célebre, dit Eugene? J'en ai fait pour lui ſur d'autres ſujets, répondit Ariſte; & puiſque je ſuis en humeur de vous dire tout ce que je ſais, je vous les dirai ſans façon.

L'une eſt ſur le ſoin qu'il prenoit de l'éducation de ſon fils aîné, nonobſtant toutes les affaires de l'Etat. Elle a pour corps un cadran où le Soleil marque l'heure, & pour ame:

Meque regit, dum dirigit orbem. (2)

L'autre eſt ſur ſa modeſtie parmi les honneurs & les graces dont le Roi le comble. L'Océan où des rivieres ſe déchargent, en compoſe la figure que ce mot anime:

Creſco, non tumeo. (3)

Mais pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des deviſes*, au lieu de me citer moi-même. Il en a fait pluſieurs dignes de la beauté de ſon génie, & de la grandeur des ſujets ſur leſquels il a travaillé.

La premiere qui me vient eſt celle

(1) Il eſt redoutable aux larrons.
(2) Il me regle en réglant le monde.
(3) En croiſſant je ne m'enfle pas.

qu'il a faite pour le Roi : elle a pout corps le Soleil, avec ce mot :

Nusquam meta mihi. (1)

Cela signifie, que comme il n'y a rien qui arrête le Soleil dans sa course, il n'y a rien aussi qui borne la puissance & la gloire de notre invincible Monarque.

Il a représenté autrefois la libéralité de feu M. le Président le Bailleul, Surintendant des finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs :

Colligit ut spargat : (2)

la réputation que feu M. d'Avaux s'étoit acquise dans ses ambassades, par un grand fleuve :

Nomen sibi fecit eundo : (3)

l'empire que feu M. le Président de Mêmes avoit sur les esprits dans les assemblées, par un croissant sur la mer :

Sedatque, cietque : (4)

Comme le Croissant & les Ondes sont les armes de la familles des de Mêmes, ces dernieres devises sont propres à ceux pour qui elles ont été faites.

Celles où entrent les armes me plaisent extrêmement, dit Eugene.

Il y en a qui sont belles sans cela,

(1) Il n'est point de bornes pour moi.
(2) Il amasse afin de répandre.
(3) Sa course le rend célebre.
(4) Il émeut, il appaise.

reprit Ariſte, comme une nuée d'où il ſort un foudre :

Orbis terrorem genui, (1)

pour Anne d'Autriche, mere de notre victorieux Monarque.

La clef d'une montre :

Quo regimur, rexit. (2)

pour M. le Maréchal de Villeroi, Gouverneur de Sa Majeſté. Ces deux deviſes ſont de l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*.

D'autres beaux eſprits ont repréſenté le génie ſublime de Henri de Bourbon, Prince de Condé, par un grand jet d'eau :

Altus origine ab alta : (3)

la fidélité d'un Général d'armée envers ſon Prince, par un épervier tenant dans ſes ſerres l'oiſeau qu'il a pris :

Non ſibi, ſed domino : (4)

la piété exemplaire d'une Princeſſe, par une étoile du firmament :

Cœlo hæret, terris lucet : (5)

le mérite d'une perſonne qui a un caractere ſingulier, par une comete :

Apenas una en un ſi glo : (6)

(1) J'ai produit la terreur du monde.
(2) J'ai réglé qui nous regle.
(3) Ma hauteur vient de ma haute origine.
(4) Non pour lui, mais pour ſon maître.
(5) Je ſuis au ciel, & j'éclaire la terre.
(6) A peine une en un ſiecle.

les occupations d'une Dame de qualité retirée en une Maiſon Religieuſe, où elle paſſe les plus belles heures de ſa vie à travailler pour les autels & pour les malades, par une abeille :

Aris, ægriſque laboro : (1)

l'abeille fournit ſa cire aux autels, & ſon miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoiſſons une très-ſpirituelle & très-vertueuſe, ſur laquelle on a bien fait des deviſes ; il me ſemble qu'un de ſes amis l'a repréſentée par un Soleil éclipſé, avec ce mot Italien :

E pur le oſcura tutte. (2)

Je m'en ſouviens, repartit Ariſte, & je me ſouviens même des vers qui expliquent la deviſe. Ils ſont dans les regles que je vous ai dites.

Vous toutes, qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon abſence,
Vous perdez devant moi votre éclat, votre feu ;
Vous n'êtes rien en ma préſence,
Je languis à la vérité ;
La pâleur me couvre la face :
Mais j'ai pourtant encor dans mon obſcurité,
Je ne ſais quoi qui vous efface.

(1) Pour l'autel & pour les malades.
(2) Dans l'éclat où je ſuis, je les efface toutes.

Un honnête homme de mes amis qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Académie Françoiſe, & dans celle de Florence, pour louer cette malade, a marqué l'abattement de ſon corps & l'élévation de ſon eſprit, par une balance dont un baſſin s'abaiſſe & l'autre s'éleve :

Hinc deprimor, erigor illinc. (1)

Elle a fait elle-même au fort de ſon mal, une deviſe qui montre ſa foi & ſa réſignation aux ordres de Dieu : c'eſt une fontaine où une pierre fait des cercles en tombant :

Feriſca pur che coroni. (2)

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre ſon nom, & qui exprime tout-à-fait bien ſon caractere. C'eſt une vigne, avec ces paroles Italiennes :

Ardor temo, e gielo m'offende. (3)

Celui que les plus ſavans dans la deviſe conſultent comme leur oracle, reprit Ariſte, pour montrer que cette perſonne dans l'extrêmité où le mal l'avoit réduite, n'étoit ſoutenue que de ſon eſprit, ou plutôt que de celui de Dieu, a peint un vaiſſeau tout briſé

(1) D'une part abattue, & de l'autre élevée.
(2) Qu'elle me frappe, & qu'elle me couronne.
(3) Je crains le chaud, & le chaud me fait mal.

de la tempête, que le vent ſeul fait aller :

Soluſque regit me ſpiritus. (1)

Il a exprimé encore que la même perſonne vit innocemment dans le monde, & que les ſentimens qu'on a pour elle ne donnent aucune atteinte à ſa vertu ; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la région du feu :

Fra gli ardori' l mio candor dura. (2)

Pour faire le portrait d'une autre perſonne fort raiſonnable & fort réguliere, il a mis en œuvre une montre enrichie de diamans :

De mi regla, mi valor : (3)

un miroir dont la glace eſt bien polie :

Por mi limpieza me quiren : (4)

un ver à ſoie qui s'enferme dans ſa coque :

In me m'involgo : (5)

un but de marbre contre lequel pluſieurs fleches ſont tirées :

O no llegan, o ſe quiebran : (6)

Ajoutez à ces deviſes les deux qu'il a faites pour un des plus ſages & des plus honnêtes hommes de notre ſiecle.

(1) L'eſprit ſeul eſt mon guide.
(2) Je me conſerve au milieu de ces feux.
(3) De ma regle, mon prix.
(4) Ma parité fait que l'on m'aime.
(5) Je me renferme dans moi-même.
(6) Ils ne m'atteignent pas, ou d'abord ils me briſent.

La premiere eſt une pierre de touche ſur des louis d'or :

Quos probat illuſtrat, (1)

pour exprimer que ſon approbation rend illuſtres ceux à qui il la donne.

La ſeconde eſt un drapeau de guerre déchiré :

E lacero ogni virtù ſpira, (2)

pour faire entendre combien il a l'ame noble & généreuſe, tout infirme & tout incommodé qu'il eſt.

Mais parmi les deviſes héroïques de cet excellent maître, il ne faut pas oublier une groſſe perle ſortant de ſa nacre :

Decus allatura coronæ, (3)

pour la Princeſſe Marguerite de Savoie, Ducheſſe de Parme.

Le Roi des Abeilles au milieu de ſon eſſaim :

Exemplo, non imperio, (4)

pour une Abbeſſe, conſidérable par ſa naiſſance & par ſa vertu.

J'ai exprimé la modeſtie d'une autre Abbeſſe très-illuſtre, & qui n'a pas moins de ſavoir que d'eſprit, mais qui ſe cache autant qu'elle peut dans la

(1) Je fais valoir ceux que j'approuve.
(2) Dans l'état où je ſuis j'inſpire la vertu.
(3) Je dois orner ma couronne.
(4) Par l'exemple plutôt que par l'autorité.

conversation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe plusieurs rayons, avec ce mot :

E quanti ne cela? (1)

Ces vers vous feront entendre ma pensée.

Je cherche en vain l'obscurité;
Cent traits brillans me font connoître :
Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus que je n'en fais paroître.

On pourroit presque dire le même, interrompit Eugene, du jeune Prince dont vous me faisiez derniérement le portrait : il est modeste dans la conversation ; il parle peu, mais il parle toujours bien, & avec beaucoup de sens. Une personne de la premiere qualité, poursuivit Ariste, me disoit l'autre jour qu'il se faisoit un grand outrage de ne point parler ; & un bel esprit a bien marqué son caractere par une étoile de la premiere grandeur, avec ce mot :

Mas luz aun, que resplandor. (2)

Une grande étoile brille beaucoup à notre égard ; mais quelque éclatante qu'elle nous paroisse, elle l'est bien davantage

(1) Combien en cache-t-il ?
(2) Plus de lumiere encore que de brillant.

en elle-même. L'éclat dont elle frappe les yeux n'eſt rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voient pas.

J'ai vu ſur l'humilité d'une ame ſainte qui ſe cache en faiſant de bonnes œuvres, un ver à ſoie qui s'enferme dans ſa coque :

Operitur dum operatur : (1)

ſur la charité d'un homme Apoſtolique, un miroir :

Omnibus omnia. (2)

A ce que je vois, continua Eugene, toutes les matieres des deviſes ne ſont pas profanes. Non, reprit Ariſte : les vertus des Saints entrent dans la deviſe auſſi-bien que celles des Grands du monde. Il y a même de belles deviſes ſur notre Seigneur crucifié : par exemple, le Soleil éclipſé, avec ces paroles :

Languet & urit. (3)

l'Arbre de baume diſtillant ſa liqueur par les inciſions qu'on lui a faites, avec ce mot :

Vulneror ut ſanem. (4)

Il y en a auſſi ſur la ſainte Vierge

(1) Il ſe cache lorſqu'il travaille.
(2) Tout à tous.
(3) Je languis & j'enflamme.
(4) De ma bleſſure le remede.

d'aſſez eſtimées : comme ſont, une Mere-perle ſous les rayons du Soleil :

Pario cœleſti è ſemine : (1)

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

Florem non adimit fructus. (2)

Ces deviſes ne ſont pas moins nobles, ni moins héroïques que les autres. Je comprends bien à cette heure, dit Eugene, ce que vous entendez par des deviſes héroïques. Les ſatyriques leur ſont oppoſées, pourſuivit Ariſte : comme les unes ſont des éloges en abrégé, les autres ſont des ſatyres en petit. En voici quelques-unes dont je me ſouviens, outre celle de l'Ane parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le ſiege de devant Metz, on railla fort dans le monde ſur ſa retraite, & on oppoſa à ſes Colonnes & à ſon ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce mot :

Plus circa. (3)

On a repréſenté un homme bien fait qui parle mal à propos, par un Paon :

Ut placeat, taceat : (4)

(1) Le ciel me rend féconde.
(2) Mon fruit ne m'ôte pas ma fleur.
(3) Plus en arriere.
(4) Pour plaire, qu'il ſe taiſe.

un Juge corrompu à force de presens, par une Balance :

Piega onde più riceve : (1)

le même par un Poisson qui mord l'amorce attachée à l'hameçon :

Dumque capit, capitur : (2)

un ami intéressé, qui ne s'attache qu'aux gens qui lui sont utiles, par une Sangsue :

Et dum satiatur, adhæret : (3)

un faux Dévot qui affecte une mine austere, & qui mene une vie douce, par un Châtaignier chargé de fruits :

Velantur mollia duris : (4)

un homme élevé de la profession de Pédant à une haute fortune, par un grand Arbre :

A virga hæc crevit : (5)

Comme ces devises ne sont pas de l'espece la plus noble, reprit Ariste, je ne vous en dis pas davantage sur ce sujet ; & je passe aux devises passionnées, dont il y a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendresse & la fidélité de Félice des Ursins, Duchesse de Montmorenci pour le Duc son mari, par une Nuée qui paroît toute

(1) Je penche du côté d'où je reçois le plus.
(2) Lorsqu'il prend il est pris.
(3) Je m'attache, tandis que je puis me saouler.
(4) Sous de rudes dehors je cache des douceurs.
(5) De petit qu'il étoit il est monté si haut.

en feu au-dessus d'un Soleil couché :

Ardet ab extincto : (1)

la générosité d'un véritable ami qui ne cherche qu'à plaire à celui qu'il aime, & qui sacrifie tout pour cela, par une Cassolette :

Dum placeam, peream : (2)

Le grand maître de la devise a peint deux Miroirs opposés :

L'un nell' altro, più ch' in se stesso, (3)

pour deux intimes amis.

Deux Palmiers mâle & femelle proche l'un de l'autre :

Casu pendemus ab uno, (4)

pour un mariage heureux. Quand l'un des Palmiers vient à mourir, l'autre meurt un peu après :

Piango sua morte e mea vita, (5)

ou

Vivo ad altrui, se pur vivo. (6)

pour une Veuve véritablement affligée.

Il a fait encore les devises suivantes : un Héliotrope tourné vers le Soleil qui se couche :

Benche altrove si volga, (7)

(1) Tout éteint qu'il est, il m'enflamme.
(2) Que je périsse, & que je plaise.
(3) L'un dans l'autre plus qu'en soi-même.
(4) Nous dépendons d'un même sort.
(5) Je pleure sa mort & ma vie.
(6) Je vis pour un autre si je vis.
(7) Bien qu'il se tourne ailleurs.

pour un Seigneur qui aimoit constamment une personne, quoiqu'elle l'eût quittée pour aimer ailleurs.

Deux mains qui serrent un nœud, le tenant par les deux extrêmités :

En s'éloignant elles le serrent.

pour la Princèsse Marguerite de Savoie & la Princesse Adélaïde, sa sœur, lorsqu'elles se séparerent. Ce nœud fait allusion aux Lacs d'amour de Savoie. Le Ciel plein d'étoiles sans Lune,

Non mille quod absens, (1)

pour un homme éloigné de la personne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaisir que lui causa la mort de sa femme, par un Serpent coupé en deux, avec ce mot :

Nec mors nec vita relictæ. (2)

Une personne qui fait beaucoup d'honneur à son sexe, étant fort malade, employa un Tournesol penchant la tête, avec un Soleil au-dessus :

Hasta la muerte, (3)

pour témoigner à une de ses amies qui a bien de l'esprit, du savoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit jusqu'à la mort. Le Tournesol, tout mourant

(1) Mille ne valent pas ce que vaut une absente.
(2) Je ne suis, ni mort, ni vivant.
(3) Jusqu'à la mort.

qu'il eſt, regarde & ſuit toujours le Soleil.

Un fameux Académicien a donné au Secrétaire de l'Académie pluſieurs Cercles l'un dans l'autre, tracés de ſa main, avec ce mot alentour :

Minimus intimus, (1)

pour faire entendre que, quoiqu'il fût le moindre de ceux qui ont part à ſon amitié, il prétendoit être le plus intime de ſes amis.

Celle qui mérite bien mieux le nom de dixieme Muſe que l'ancienne Sapho, a préſenté au même le Nœud Gordien, avec ce mot Eſpagnol :

Sin Alexandro. (2)

Quoique ce ſymbole ne ſoit pas tout-à-fait dans les regles de la deviſe, n'étant pas fondé ſur une comparaiſon, il y a quelque choſe de ſi noble & de ſi fin, qu'il vaut peut-être mieux qu'une deviſe réguliere.

Celui dont vous parlez, dit Eugene, a mérité les bonnes graces de feu Madame la Marquiſe de Rambouillet, dont le nom ſeul eſt un éloge. Elle lui marqua un jour par une emblême ingénieuſe, que l'amitié qu'elle avoit pour lui, dureroit toujours; c'étoit une Veſtale

(1) Le moindre eſt le plus proche.
(2) Sans Alexandre.

gardant le feu ſacré, avec ce mot :

Fovebo. (1)

Une Romaine ne pouvoit prendre un ſymbole plus juſte, repartit Ariſte, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les deviſes morales & politiques qui ſuivent les paſſionnées, ajouta-t-il, tiennent un peu de l'emblême, en ce que ce ſont des ſentences & des maximes générales qui ne regardent aucune perſonne en particulier. Je vous en dirai quelques-unes dont je me ſouviens.

Une Horloge à roues, avec ces paroles :

Ex pondere motus, (2)

ſignifie que l'amour eſt le poids qui donne le mouvement à l'ame.

Le Feu élémentaire avec cette ame :

Eterno perche puro, (3)

fait voir qu'il n'y a que les amitiés pures qui ſoient éternelles.

Le Soleil avec ce mot :

Ut præſit & proſit, (4)

ou avec ces paroles que je vous ai déja dites, & qu'on ne ſauroit trop répéter aux Princes :

(1) Je l'entretiendrai.
(2) De mon poids mon mouvement.
(3) Je ſuis éternel, parce que je ſuis pur.
(4) Pour commander & pour faire du bien.

Non sibi, sed mundo. (1)

fait entendre que l'utilité des peuples est la fin du gouvernement.

J'ai exprimé autrefois qu'il faut que le Prince suive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Boussole tournée vers l'étoile polaire :

Non rego, ni regar : (2)

Que les principes de sa conduite doivent être cachés, quoique ses actions soient publiques, par une Montre d'horloge :

Motibus arcanis. (3)

Saavédra propose dans ses *Symboles politiques*, qui sont la plupart irréguliers, & dont quelques-uns apparemment ne sont des devises justes que par hasard ; il propose, dis-je, une Bride de cheval :

Regit & corrigit, (4)

pour marquer les effets de la Loi civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les réglant & en les corrigeant.

Une Citadelle au milieu des flots de la mer :

Me combaten y me deffienden, (5)

(1) Non pour lui, mais pour le monde.
(2) Je ne dirige point que l'on ne me dirige.
(3) Par des ressorts secrets.
(4) Je dirige & je corrige.
(5) Ils me battent & me défendent.

pour ſignifier que les guerres étrangeres ſervent à la conſervation des Etats.

Puiſque nous ſommes ſur la Politique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en deviſe, que pour réuſſir dans les affaires, il faut aller droit à ſon but, & ne pas perdre le temps de l'exécution à délibérer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariſte, je peindrois une Fleche décochée, avec ce mot :

Rectà & citò. (1)

De quelle peinture vous ſerviriez-vous, ajouta Eugene, ſi vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ſes fins dans les négociations délicates? Je me ſervirois, dit Ariſte, d'un Fleuve qui fait pluſieurs tours pour ſe rendre à la mer, & j'y ajouterois ces paroles :

Obliquus, non devius. (2)

Mais pour ne pas m'écarter moi-même, il faut que je vous diſe des deviſes chrétiennes, après vous en avoir dit de morales & de politiques.

Un Soleil avec ces paroles :

Ni aſpiciat, non aſpicitur : (3)

Un Cadran au Soleil :

Non niſi cœleſti radio, (4)

(1) Droit & vîte.
(2) Par détours, mais ſans s'égarer.
(3) S'il ne regarde, il n'eſt point regardé.
(4) Rien que par un rayon céleſte.

ſont des images naturelles qui ſignifient que la connoiſſance de Dieu eſt un effet de ſa grace, & que nous ne pouvons rien ſans la lumiere du Ciel.

Une vigne chargée de raiſins :

Dopo le lagrime i frutti, (1)

donne à entendre que les larmes de la pénitence produiſent les fruits de la grace & de la gloire.

Une Perle dans ſa conque :

Me dura tuentur, (2)

ſignifie que ce ſont les mortifications qui conſervent la pureté dans ſon luſtre.

Une Enſeigne toute déchirée :

Quanto lacera più, tanto più bella, (3)

repréſente les beautés de la pauvreté Evangélique.

Une Preſſe d'Imprimerie ;

Fingitque premendo, (4)

explique que c'eſt l'affliction qui forme une ame & qui lui donne le caractere du Chriſtianiſme.

Je n'aurois jamais fait, ajouta-t-il, ſi je voulois vous dire toutes les deviſes chrétiennes que j'ai remarquées. Il y en a des volumes entiers, & il ſuffit que vous en connoiſſiez l'eſpece. Je ne

(1) Les fruits après les larmes.
(2) De rudes dehors me conſervent.
(3) Plus elle eſt déchirée, & plus elle a de graces.
(4) Elle me forme en me preſſant.

ſais, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidélité de votre mémoire, ou la beauté des deviſes que vous avez retenues. La plupart de celles que je vous ai dites, reprit Ariſte, ſont aſſez bonnes; & il faudroit être de mauvais gout pour n'en être pas content. Mais dites-moi un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la deviſe? On ne peut pas en être plus charmé que je le ſuis, repliqua Eugene: & ce qui m'y plaît extrêmement, c'eſt qu'on y voit en même-temps deux objets, & que l'un ſe voit dans l'autre: par exemple, le Roi dans le Soleil; un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épic qui lance ſes aiguillons.

Il n'y a rien qui réjouiſſe plus que cela, dit Ariſte; car comme l'eſprit humain déſire naturellement de ſavoir beaucoup, ſans qu'il lui en coute beaucoup de peine, il prend plaiſir à apprendre pluſieurs choſes à la fois; & c'eſt le plaiſir que donne la métaphore en repréſentant toujours deux choſes enſemble. (1) Elle plaît encore, parce qu'elle nous fait voir les objets ſous

(1) Καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν, ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Ariſt. Rhet. lib. 3, c. 3.*

un

un habit étranger, &, ſi je l'oſe dire, ſous un maſque qui nous ſurprend. (1) Vous ſavez combien les étrangers & les maſques nous divertiſſent. Ajoutez que la métaphore porte l'eſprit où il ne ſemble pas qu'il doive aller, ſans l'écarter néanmoins, ni ſans lui faire prendre le change. (2) Enfin elle frappe les ſens, & particuliérement la vue, qui eſt de tous les ſens le plus vif & le plus ſubtil. (3) Voilà ce qui rend la deviſe plus agréable.

Elle eſt de plus de toutes les productions de l'eſprit la plus jolie & la plus ſpirituelle. C'eſt un genre d'ouvrage extraordinaire, qui a toutes les perfections des autres, ſans en avoir les défauts : car elle joint enſemble la ſubtilité & le bon ſens, la doctrine & la galanterie, la clarté & la briéveté. Elle tient du chiffre, de l'énigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux ; mais elle n'en a point l'obſcurité. Elle cache cependant à la façon des myſteres beau-

(1) *Θαυμαστὸν τῶν ὑπόντων ἐστὶν ἡδὺ δέ τὸ θαυμαστὸν.* *Ibid.*

(2) Is qui audit, alio ducitur cogitatione, nec tamen errat, quæ maxima eſt delectatio. *Cic. de Orat. lib.* 3.

(3) Omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Ibid.*

coup plus de chose qu'elle n'en découvre; & l'on y conçoit je ne sais quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux Peintre dont parle Pline. Quoique l'Art y fût dans sa perfection, & qu'il n'y eût rien à ajouter à la peinture, les connoisseurs y marquoient toujours quelque chose de plus beau & de plus parfait que la peinture même. (1)

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'est que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'esprit, n'ont eu nulle connoissance de la devise. Car enfin l'Histoire ne fait point de mention des devises d'Alexandre; & nous n'avons jamais oui dire qu'Aristote en ait fait sur les conquêtes de son disciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes sur leurs boucliers; & Horace, tout spirituel qu'il étoit, n'eut jamais l'esprit de faire une devise pour Auguste, ou pour Mécénas.

A la vérité, répondit Ariste, il n'est pas des sciences comme des familles: les plus anciennes ne sont pas toujours les plus nobles. Les figures hiéroglyphiques, les énigmes, les emblêmes sont

(1) In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur; & cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra est. *Plin. l.* 35, *c.* 10.

presque aussi vieilles que le monde : mais la devise est nouvelle ; & toute héroïque qu'elle est, elle a été inconnue au temps des Héros. Je parle de l'usage de la devise tel que nous l'avons présentement. Car pour la nature de la devise, elle est aussi ancienne que la métaphore ; & quand Aristhene dit que Céphisodote étoit semblable à l'encens, qui donne du plaisir en se consumant, il fit une devise sans y penser. (1) L'encens qui brûle en est le corps, & ce mot Grec en est l'ame :

Ἀπολλύμενος εὐφραίνει. (2)

Cette devise est réguliere, & elle a paru si bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il se l'est appropriée en changeant le Grec en Italien : *Fausto Borghesi.*

Diletta consumando si. (3)

Les Orateurs & les Poëtes de l'Antiquité ont autant de devises qu'ils ont de métaphores, à prendre la devise dans son essence. Cependant il faut avouer que la devise exacte est une invention des derniers temps, & que sa naissance ne précede guere le temps de Paul Jove,

(1) Ἀντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτῷ εἴκασεν, ὅτι ἀπολλύμενον εὐφραίνει. *Arist. Rhet. lib. 3, c. 4.*

(2) Il donne du plaisir en se consumant soi-même.

(3) Il plaît en se consumant.

qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expédition que firent les François en Italie sous Charles VIII qu'on commença à mettre les devises en usage, & que c'est une invention militaire; c'est particuliérement dans des entreprises guerrieres qu'on s'en sert.

On a fait des devises depuis en bien d'autres occasions, dit Eugene. Comme les tournois & les carrousels sont des représentations de la guerre, dit Ariste, les Princes qui en ont fait, y ont d'ordinaire mêlé des devises, non-seulement pour rendre ces fêtes plus ingénieuses; mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les distinguer les uns des autres.

Les courses & les joutes qui se firent à Turin l'an 1608 aux noces des Infantes de Savoie, l'une mariée au Duc de Mantoue, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie & la joie peuvent inventer. Les Tenans & les Assaillans ne manquerent pas de porter des devises sur leurs Ecus. Mais comme la plupart de ces devises ne sont pas fort raisonnables, je n'ai pas pris la peine de les remarquer; & il ne me souvient que de celle du Prince

de Piémont. C'étoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le prédominant, avec ce mot qui fait allusion au nom du Prince :

Victorem indicat unum. (1)

Il étoit armé d'armes violettes parsemées de Soleils : il avoit pour cimier un Soleil d'or & un Amour; comme s'il eût voulu dire en équivoque, *un sol Amore*, (2) qu'il n'avoit qu'un Amour.

Au Carrousel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612 pour les mariages de Louis XIII avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Espagne; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont-Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes avec ces paroles du Guarini :

Fulminato, e fulminante : (3)

M. le Comte de Joinville, un Foudre sortant d'une nuée :

Mas danno, que ruydo. (4)

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croisi prit un Cadran au Soleil :

Si me miras, me miran. (5)

(1) Il marque celui qui domine.
(2) Un seul amour.
(3) Et foudroyant, & foudroyé.
(4) Plus de dommage que de bruit.
(5) Si vous me regardez, on a les yeux sur moi.

Cette deviſe, dit Eugene, eſt fort ſemblable à celle de Louiſe de Vaudemont, femme de Henri III, qui avoit un Cadran au Soleil, avec ce mot :

Aſpice ut aſpiciar. (1)

Au moins c'eſt le même corps & la même penſée, ſi ce ne ſont pas les mêmes paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariſte en riant. Mais ce ne ſeroit pas le premier voleur de deviſes, ajouta-t-il. Il n'y a point de larcin qui ſe faſſe plus communément, ni plus hardiment que celui-là. On s'approprie tous les jours des deviſes que d'autres ont faites, & on croit preſque en être l'Auteur, après en avoir changé les paroles. Ce qui me ſemble auſſi plaiſant, que ſi un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée lui appartient, parce qu'il l'a déguiſée, & qu'il lui a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentilhomme Florentin, nommé Aleſſandro Pucci, fit la deviſe du Cadran au Soleil, avec ce mot :

Si aſpicis, aſpicior: (2)

pour exprimer que ſi ſon Prince le regardoit de bon œil, il ſeroit conſidéré

(1) Regardez-moi, je ſerai regardé.
(2) Si vous me regardez, je ſerai regardé.

de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois donner dans la penſée d'un autre, & que le haſard ne faſſe ſouvent que deux deviſes ſoient lés mêmes. Quoi qu'il en ſoit, il faut avouer que le Cadran au Soleil avec le mot de la Reine de France, eſt une des plus belles deviſes qui aient jamais été faites.

Mais pour revenir au Carrouſel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville, ſous le nom de *Chevalier du Phénix*, portoit un Phénix avec ces paroles écrites en lettres d'argent : *Por l'immortalidad buſcar la muerte.* (1) La deviſe de l'Aſſaillant étoit auſſi un Phénix ſur ſon bucher allumé, avec ce mot :

Morir por no morir. (2)

M. Deſſiat, qui étoit un des *Chevaliers de l'Univers*, portoit un Soleil, autour duquel une nuée faiſoit par ſon oppoſition un cercle de lumiere, avec ce mot :

Quien ſe me oppone, me corona. (3)

M. le Marquis de Nermoutier, qui étoit un des *Illuſtres Romains*, avoit le Soleil tout ſeul, avec ces paroles :

(1) Chercher la mort pour l'immortalité.
(2) Mourir pour ne pas mourir.
(3) Qui s'oppoſe à moi, me couronne.

A todos yo, a mi ninguno. (1)

Je ne vous dis que les devises qui m'ont touché davantage, les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634, pour témoigner la joie qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre-Charles de Pologne; ce Tournoi, dis-je, fut fort superbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle, qui étoit le principal Tenant sous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel:

Che l'Amore non dee tenersi celato. (2)

Les Assaillans prirent des devises en faveur du secret. L'un avoit le Mont-Gibel en feu:

Causa latet. (3)

L'autre, un Feu caché sous des cendres:

Porque no se apague. (4)

Le Commandeur Vincent Machiavelli, sous le nom de *Vinceslas, Chevalier de Rhodes*, prit une Rose un peu entre-ouverte:

Quanto si mostra men, tanto e più bella. (5)

(1) Je donne à tous, nul ne me donne.
(2) Qu'on ne doit point tenir l'amour caché.
(3) La cause en est cachée.
(4) De peur qu'il ne s'éteigne.
(5) Moins elle se fait voir, & plus elle a d'attraits.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carroufel qui fut fait à la Cour de Savoie l'an 1620, fi je ne me trompe, & dont le fujet étoit la difpute des fleurs, pour mériter l'honneur de couronner la Princeffe de Piémont le jour de fa naiffance? Ce fut une fête très-fpirituelle & très-galante, répondit Arifte, comme font toutes celles de Savoie. Le deffein en étoit bien imaginé, tout y étoit agréable & fleuri, jufques aux noms des Chevaliers qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs devifes, quoique nobles & ingénieufes, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnaffe des exemples.

Celles du grand Carroufel des Tuilleries font plus régulieres; mais, à vous dire la vérité, elles ne font pas toutes excellentes. La devife du Roi repréfentant un *Empereur Romain*, eft belle & heureufe; c'eft un Soleil avec ce mot:

Ut vidi, vici. (1)

Le corps eft celui-là même que Sa Majefté a pris pour fon fymbole; & l'ame fait allufion à ces fameufes paroles de Jules Céfar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre enfemble fignifient, que comme le Soleil n'a qu'à fe faire voir pour dif-

(1) Sitôt que vu, j'ai vaincu.

ſiper les ténebres, ainſi ce grand Monarque n'a qu'à ſe montrer pour vaincre ſes ennemis.

La deviſe de M. le Prince repréſentant l'*Empereur des Turcs*, a de la juſteſſe de quelque côté qu'on la regarde; c'eſt un Croiſſant:

Creſcit ut aſpicitur. (1)

Il veut faire entendre que ſa gloire augmente à meſure qu'il eſt regardé favorablement du Roi.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fuſée volante:

Poco duri, purche m'inalzi. (2)

Une Fuſée volante ne dure pas longtemps; mais elle s'éleve bien haut. Il ſouhaite de lui reſſembler, & il eſt content que ſa vie ſoit courte, pourvu qu'il s'éleve en peu de temps au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de pluſieurs fleches, & une dedans:

Nec nulla, nec omnis: (3)

Il vouloit dire qu'il n'étoit pas inſenſible, mais auſſi qu'il n'étoit pas touché de toutes les beautés qu'il voyoit.

(1) Il croît ſelon qu'on le regarde.

(2) Je veux bien durer peu, pourvu que je m'éleve.

(3) Quelqu'une & non pas toutes.

M. le Marquis de Beuveron avoit la devise dont je vous parlois tantôt, en parlant du merveilleux, qu'on ne sauroit trop admirer; c'est une Girouette avec ces paroles :

Nunca mudo, si no mudan. (1)

La devise que porta le Roi aux fêtes de Versailles de l'année 1664, me semble fort juste, dit Eugene : c'est comme vous savez, un Soleil avec ce mot :

Nec cesso, nec erro. (2)

On peut y ajouter, poursuivit Ariste, celle de M. le Duc de Foix, un Vaisseau sur la mer :

Longè levis aura feret : (3)

Et celle de M. le Prince de Marsillac, une Montre à roues :

Cheto fuor, commoto, dentro. (4)

Mais ce n'est pas seulement aux Joutes & aux Tournois, aux courses de têtes & de bagues qu'on fait des devises; on en fait aussi aux autres divertissemens des Princes, comme sont les ballets : témoin celui des quatre saisons dansé l'an 1623, où dans l'une des entrées de l'Eté, le *Chevalier de la Canicule* portoit pour devise la Canicule, avec ce mot :

(1) Je ne change point qu'on ne change.
(2) Je ne m'arrête, & ne m'égare point.
(3) Un peu de vent me portera bien loin.
(4) Calme au dedans, au dehors agité

Ne più ardente, ne più fedele. (1)
Comme aſtre, il n'y en a point de plus ardent; & comme chien, il n'y en eut jamais de plus fidele; c'étoit le Chien d'Aſtrée qui fut mis au Ciel pour ſa fidélité. Le fabuleux & le naturel ſe rencontrent enſemble dans cette deviſe.

Pour l'entrée de l'Hiver, un des Chevaliers ſurnommés *les Amans gelés en apparence*, avoit le Mont-Etna couvert de neige :

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio. (2)

Il n'y a pas juſqu'aux maſcarades qui n'aient des deviſes pour ornement. Mais en ces rencontres les deviſes doivent être burleſques, comme celle que prit un Italien ſous le nom du Chevalier *Riſentito*, dans une Joute ridicule; c'étoit un Oignon, avec ce mot :

Chi mi morderà, piangerà. (3)

Il me ſemble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des deviſes aux entrées des Princes. On en fit pluſieurs, repartit Ariſte, quand Louis XIII fit ſon entrée à Toulouſe l'an 1621, qu'il faiſoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occaſion que parut la premiere fois la deviſe du Soleil entrant dans le ſigne du Lion :

(1) Ni plus ardent, ni plus fidele.
(2) Les flammes au dedans, & la glace au dehors.
(3) Qui me mordera, pleurera.

Nec monſtra morantur. (1)

Celle qui fut faite à l'entrée de la Reine eſt digne de ſon ſujet & de ſon auteur ; elle a pour corps la Lune en ſon Ciel, & ces paroles pour ame :

Todos me miran, yo a uno. (2)

On en fait à la naiſſance des Grands ; & je me ſouviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roi d'Eſpagne naquit : c'eſt un Soleil levant, avec ce mot :

Naſcendo auviva, (3)

pour dire que ſa naiſſance rendoit la vie à l'Eſpagne, en lui donnant un héritier. J'ai repréſenté le fils d'un Grand-Maître de l'Artillerie nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naître, avec ces paroles :

Ad fulmina naſcor. (4)

Mais c'eſt particuliérement à la mort des Princes & des perſonnes de qualité qu'on fait des deviſes : ces peintures ingénieuſes ſervent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funérailles de Marguerite d'Autriche, Reine d'Eſpagne, furent célebres par les larmes de ſes Sujets, &

(1) Les monſtres ne m'arrêtent point.
(2) Je n'en regarde qu'un, quoique tous me regardent.
(3) En naiſſant il donne la vie.
(4) Je nais pour porter la foudre.

par les devises qu'on fit sur sa mort : les principales sont, une Etoile qui, en brillant, semble tomber :

Cecidisse videtur : (1)

une Aurore qui apporte le jour au monde :

Dum pario, pereo, (2)

pour exprimer que cette Princesse mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorsqu'elle ne paroît point à notre égard, a été employée aux obseques d'Ascanio Picolomini, Archevêque de Sienne :

At cœlo fulget. (3)

J'ai vu sur la mort de Gustave-Adolphe, Roi de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Eléphant tombant mort, & écrasant par sa chute un dragon :

Etiam post funera victor. (4)

Les Naturalistes remarquent que l'Eléphant étant piqué par le Dragon, son ennemi, qui lui suce le sang & le tue peu à peu, il tombe sur lui à la fin, & l'étouffe de sa masse.

Mais en vous parlant de la mort des

(1) Il semble qu'elle tombe.
(2) Je péris me donnant le jour.
(3) Mais je brille au ciel.
(4) Vainqueur même après le trépas.

Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ai vu mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moi. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a été glorieuſe devant les hommes ; mais ſa mort a été précieuſe devant Dieu. Il mourut, comme vous ſavez, dans des diſpoſitions tout-à-fait chrétiennes, & il laiſſa, en mourant, une mémoire de ſes vertus, qui ſera immortelle dans l'Egliſe. Je fis alors deux deviſes ſur ce ſujet, auxquelles j'ai depuis ajouté des vers pour les expliquer. La premiere eſt une Caſſolette d'où il ſort une fumée qui monte en haut, avec ces paroles :

Lo ſpirto al ciel, l'odor' in terra. (1)

J'expire conſumé d'une mortelle ardeur :
Mais mon ſort n'a rien de funeſte ;
Mon eſprit monte au Ciel, & de moi-même il reſte
Sur la terre une douce odeur.

La ſeconde eſt un grand Fleuve à ſon embouchure, avec ce mot :

Mayor en ſu finar. (2)

Célebre & grand dès ma naiſſance,
Je porte en tous lieux l'abondance ;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer toujours ;

(1) L'eſprit au ciel, & l'odeur en la terre.
(2) Plus grand à la fin de ma courſe.

Je ſuis de mon pays le rempart & la gloire :
Mais qui pourroit le croire ?
Je ſuis plus grand encor, quand j'acheve mon cours.

Dans le temps que vous fites ces deviſes, dit Eugene, la premiere fut, ce me ſemble, critiquée. Oui, repartit Ariſte : quelqu'un s'imagina que dans la Caſſolette *l'eſprit & l'odeur* étoient une même choſe ; mais je le détrompai bientôt. Car ce que j'entends ici par *l'eſprit*, c'eſt la partie la plus ſubtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle ; *l'odeur* eſt ce qui demeure, même après que le parfum eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance, & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote. Il eſt vrai que les Poëtes appellent quelquefois l'*odeur*, l'eſprit & l'ame des fleurs ; mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la Philoſophie.

Pour reprendre notre diſcours, continua-t-il ; à la mort de Henriette de France, Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles deviſes que je vous ai dites, fit paroître une Fumée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile :

Quæſivit cœlo lucem. (1)

(1) Elle a cherché ſon éclat dans le ciel.

Sa penſée étoit que cette Reine, en quittant la terre, où elle menoit une vie aſſez obſcure, étoit allée chercher de la gloire dans le Ciel.

C'eſt encore la coutume de faire des deviſes aux mariages des Princes. A celui de leurs Majeſtés le même Auteur repréſenta pour le Roi un Palmier s'inclinant vers un autre :

Flexit amor, potuit vis nulla : (1)

& pour la Reine, un Diamant qu'une main poſe en ſon chaton,

Splendidior nexu. (2)

Au mariage de Mademoiſelle de Valois avec le Duc de Savoie, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve, fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, avec ces paroles :

Perde il nome, ma creſce. (3)

Il vouloit dire que quelque glorieux que fût le nom de cette Princeſſe, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiſelle d'Aumale avec le Roi de Portugal, celui qui fait des deviſes régulieres quand il lui plaît, peignit avant le départ de la Princeſſe une Fleur de Grenade, avec cette ame :

(1) L'amour a fait ce que n'a pu la force.
(2) Je brille plus quand je me lie.
(3) Je perds mon nom, mais je crois.

A guardo a mi corona. (1)

Les devises servent encore, comme vous pouvez juger, à célébrer les victoires des Conquérans, & à marquer le succès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté faite si promptement, & pendant une saison si fâcheuse, fut exprimée par un Soleil qui faisoit fondre des montagnes de neiges :

Satis est vidisse. (2)

Dans le temps que les Neveux d'Alexandre VII furent accusés d'avoir fait une insulte à la France, & qu'on se préparoit à aller les visiter pour en tirer raison, un des plus beaux Esprits du Royaume, qui joint la valeur à la piété & à la science, fit une devise sur ce sujet : elle avoit pour corps des montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & grossies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour ame ces paroles :

Si se adelanta, se abaxaran. (3)

C'est lui encore, ce me semble, qui, à l'occasion d'une mascarade dont fut Sa Majesté, & dans le temps qu'elle se divertissoit aux Revues de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la devise

(1) J'attends ma couronne.
(2) C'est assez que je le regarde.
(3) S'il avance, il les abaissera.

du Soleil couvert d'un nuage :

Tegiturque, parat dum fulmina. (1)

Un autre bel Esprit exprima l'ardeur que le Roi inspiroit aux troupes par ces Revues, en représentant un Soleil dans les signes du Zodiaque :

Lustrando virtutem acuit. (2)

Mais ne pensez pas que l'usage des devises soit borné à des actions & à des événemens profanes ; il s'étend encore à des cérémonies chrétiennes, comme sont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonisation des Saints.

J'ai vu sur le Sacre de Sa Majesté une Epée qu'on frotte avec de l'huile :

Ungitur ad pugnam. (3)

C'étoit anciennement la coutume d'oindre les Athletes avant le combat, & le Roi fut sacré avant sa premiere campagne.

Celui qui a décrit en de si beaux Vers Latins toutes les beautés du jardinage, & qui connoît si bien la nature de toutes les fleurs, a peint sur la Promotion de M. le Duc d'Albret un Grenadier en fleur, avec ce mot :

Primo contingit purpura flori. (4)

(1) Lorsqu'il se cache, il prépare des foudres.
(2) Sa vue anime leur vertu.
(3) On l'oint pour le combat.
(4) La pourpre me vient en naissant.

Il veut dire que ce jeune Prince a été fait Cardinal en la fleur de ſon âge. Le Grenadier eſt rouge quand il eſt en fleur. On peut dire auſſi, ajouta Eugene, que ce Prince, tout jeune qu'il eſt, a une maturité & un ſavoir qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la canoniſation de ſaint François de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe fit des deviſes de tous côtés. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint; j'en ai retenu une ou deux. Son intégrité dans le grand commerce du monde fut exprimée par un Miroir :

Oſtendit nævos, non contrahit. (1)

Les effets admirables de ſon zele furent repréſentés par un Soleil dans l'Ecliptique :

Hoc ſpatio tam magna brevi. (2)

Comme le Soleil fait le tour du monde en un jour, & que, ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par-tout ſa lumiere & ſes influences ; ſaint François de Sales, dans un Evêché auſſi petit que celui de Geneve, & en peu de temps convertit ſoixante & douze mille Hérétiques.

Puiſque vous êtes aujourd'hui en hu-

(1) Je ne prends point les taches que je montre.
(2) Que de choſes en peu d'eſpace.

meur de m'apprendre tout ce que vous ſavez, dit Eugene, il faut, s'il vous plaît, que vous me diſiez la deviſe que vous avez faite pour un illuſtre Prélat qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres, & qui, en paſſant de l'Archevêché d'Embrun à l'Evêché de Metz pour des raiſons canoniques, a conſervé ſon rang d'Archevêque par l'ordre du Pape & du Roi. La deviſe dont vous parlez, repartit Ariſte, eſt un Soleil qui paſſe à un autre hémiſphere, avec ce mot :

Muda lugar, y no eſtado. (1)

Ces vers vous feront mieux entendre ma penſée.

Une ſuprême Loi me porte en d'autres lieux
Pour y diſpenſer ma lumiere.
Mortels, ſi je parois m'abaiſſer à vos yeux,
Sachez que par l'ordre des Cieux
Je conſerve toujours ma grandeur toute entiere.

Je vois bien, dit Eugene, que les deviſes ſont d'uſage en mille rencontres, & qu'on peut en faire ſur tous les événemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariſte, qu'on n'exprime heureuſement en deviſe, quand on a un peu

(1) Il change de lieu, non d'état.

étudié la Nature. Le ciel & la terre nous fournissent des images naturelles pour représenter les choses les plus surprenantes & les plus particulieres, par exemple, un Soleil éclipsé :

Defecit & sufficit, (1)

pour faire connoître que le Cardinal de Richelieu, tout infirme qu'il étoit, remplissoit tous les devoirs du Ministere.

Un Faucon sur la perche, avec ses longes :

Vincior, ut vici, (2)

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arrêté prisonnier, après avoir remporté plusieurs victoires. Un Rossignol en cage :

De mi canto mi carcel, (3)

pour montrer qu'une histoire satyrique a couté la prison à son Auteur. Une Sang-sue :

Mordendo sanat, (4)

pour dire qu'un Satyrique corrige les personnes en les piquant.

Une Fleche en l'air :

Et penna & ferro, (5)

pour signifier qu'un homme s'est élevé

(1) Il languit & suffit à tout.
(2) On m'enchaîne après ma victoire.
(3) De mon chant ma prison.
(4) En piquant il guérit.
(5) Et par la plume, & par le fer.

à une haute fortune par ſa plume & par ſon épée.

Le Comte d'Eſſex étant envoyé en Irlande par la Reine Eliſabeth pour y commander, ſe ſervit du Diamant taillé, avec ces paroles :

Minuis dum formas, (1)

pour faire entendre que, ſous prétexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour qui a beaucoup d'eſprit & de réputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Roſſignol ſur un arbre en fleur, ce qui marque le printemps, avec ce mot :

De mi amor mi canto. (2)

Le quatrain qui accompagne la deviſe eſt fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inſpire,
Et je chante même aſſez bien :
Mais dès que mon cœur ne ſent rien,
Je n'ai plus rien à dire.

Vous ſavez que les roſſignols ne chantent que quand ils ſont amoureux ; ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces ſujets ſont aſſez particuliers ; en voici d'autres qui ne le ſont pas

(1) En me formant vous me diminuez.
(2) De mon amour mon chant.

moins. J'ai fait deux devifes pour M. le Marquis de Montpezat : l'une fur ce qu'il a confervé la Ville d'Arras pendant la pefte, par les ordres rigoureux qu'il établit pour empêcher tout commerce avec les Villes infectées : l'autre, fur ce que, tout fier & tout févere qu'il eft quand il faut l'être, il a dans fon air & dans toute fa conduite je ne fais quoi de charmant qui lui gagne tous les cœurs.

La premiere eft le Serpent d'Efculape, qui délivra Rome de la pefte, au rapport de Tite-Live, avec ce mot :

Servat dum terret. (1)

Comme Serpent il fe fait craindre ; mais comme Serpent d'Efculape, il chaffe la pefte.

La feconde eft un aimant armé qui attire un fer :

Il più duro attrahe. (2)

J'ai expliqué cette devife de la forte :

Tout armé que je fuis, j'ai de puiffans attraits,
Dont la vertu fe fait affez connoître :
Dès que je commence à paroître,

(1) Lorfqu'il effraie, il délivre du mal.
(2) Le plus dur il attire.

J'attire

J'attire le plus dur par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ai peint un Soleil éclipſé :

Palleſco, non extinguor. (1)

Quatre vers expliquent ce mot.

Je ne ſuis pas encore au bout de ma carriere.
Mortels, ne craignez point la rigueur de mon ſort :
Car je perds la couleur ſans perdre la lumiere,
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour repréſenter un eſprit fort vif & fort bruſque, mais en même-temps fort juſte & fort régulier, j'ai fait paroître un Soleil dans ſa courſe, avec ce vers du Taſſe :

Rapido ſi, ma rapido con legge. (2)

En voici l'explication.

Je brille, je vais vîte, & j'agis promptement.
Un eſprit tout de feu m'agite à tout moment,
Je n'en puis arrêter l'action vive & forte :

(1) Je pâlis & ne m'éteins pas.
(2) Prompt à la vérité, mais prompt avec meſure.

Mais je garde toujours une constante
loi
Dans le mouvement qui m'emporte;
Et rien n'est plus ardent, ni plus ré-
glé que moi.

Je vous parlois l'autre jour d'un Esprit extraordinaire que l'étude a consumé en la fleur de son âge, & qu'on peut compter entre les plus savans hommes de notre siecle, quoiqu'il soit mort à trente-trois ans. Une de ses amies a peint un Flambeau allumé, avec ce mot:

Menos luz, mas vida, (1)

pour dire que s'il eût eu moins de feu & moins de lumiere, il auroit vécu plus long-temps.

Un de ses amis a représenté une Fusée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tous côtés, avec ces paroles:

Lucem in cursu celaverat, (2)

pour faire entendre qu'il a été caché pendant sa vie, & qu'après sa mort il a été connu par ses écrits.

Le même Auteur a employé un Ver à soie dans sa coque:

Inclusum labor illustrat, (3)

pour exprimer qu'un célebre prisonnier

(1) Moins d'éclat, plus de vie.
(2) Dans sa course il avoit caché tout son éclat.
(3) Son travail illustre sa prison.

s'eſt acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans ſa priſon.

Une nouvelle Lune :

Latuit, non defuit orbi, (1)

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Retz dans le temps de ſa diſgrace.

Pour ſignifier qu'un grand homme eſt devenu plus grand par ſes diſgraces, on a gravé une Colonne renverſée :

Majorem oſtendit caſus : (2)

un Soleil entouré de brouillards :

Major ab adverſis. (3)

J'ai vu quelque part, dit Eugene, le même corps avec ce mot :

Adverſa coronant. (4)

C'étoit la deviſe du Maréchal de Toiras, repartit Ariſte, comme celle que portoit Henri de la Tour, Duc de Bouillon, étoit une Etoile parmi des brouillards qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces paroles :

Dant adverſa decus. (5)

Je penſe, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une deviſe telle

(1) Tout caché qu'il étoit, il ſe faiſoit ſentir.
(2) Sa chute la fait voir plus grande.
(3) Ce qui s'oppoſe à lui, nous le fait voir plus grand.
(4) Ce qui s'oppoſe à lui, lui fait une couronne.
(5) L'obſcurité lui donne de l'éclat.

qu'il lui plaît. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariste : comme c'est un symbole héroïque de sa nature, il n'y a que les Héros qui aient ce droit-là. Les Rois & les Princes portent des devises depuis que cette belle science est inventée. A la vérité toutes les devises des Princes ne sont pas aussi bonnes que celle de Louis XII, Roi de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands mérite notre attention & notre curiosité; que leurs symboles sont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur histoire; vous serez bien aise de savoir les devises que quelques Princes des derniers siecles ont portées.

François I portoit pour la sienne une Salamandre dans le feu, avec ce mot rapporté par Paul Jove :

Mi nutrisco : (1)

ou avec celui-ci qui se voit en plusieurs Maisons Royales, & que plusieurs Ecrivains rapportent :

Nutrisco & estingo. (2)

Ce Prince, qui n'avoit pas moins d'esprit que de cœur, fit lui-même sa devise; & il voulut marquer par-là son courage, ou plutôt son amour : *Nutrisco*

(1) Je m'en nourris.
(2) Je m'en nourris, & je l'éteins.

montre qu'il se faisoit un plaisir de sa passion : mais *estingo* peut signifier qu'il en étoit le maître, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la Salamandre étant non-seulement de vivre dans le feu & de s'en nourrir, mais encore de l'éteindre.

La *France Métallique* fait mention d'une médaille de François I, où la Salamandre étoit gravée, avec ces paroles latines :

Extinguo, nutrior. (1)

Dans le temps que Henri II prit le Croissant avec ce mot :

Donec totum impleat orbem : (2)

Philippe II prit le Soleil levant avec ces paroles :

Jam illustrabit omnia. (3)

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, portoit un Fusil :

Antè ferit quàm flamma micet. (4)

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que sous les coups de la fortune, ou qu'il étoit d'une humeur pacifique & semblable à la pierre à fusil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I, Duc de Toscane, avoit

(1) Je l'éteins & je m'en nourris.
(2) Jusqu'à ce qu'il remplisse, & son cercle, & le monde.
(3) Il répandra bientôt sa lumiere par-tout.
(4) Il frappe avant que la flamme paroisse.

le Roi des Abeilles à la tête d'un essaim:

Majestate tantùm. (1)

Ce mot est tiré de Pline, qui dit que c'est le sentiment de quelques Auteurs, que le Roi des Abeilles n'a point d'aiguillon, & qu'il n'est armé que de majesté. (2)

Le Roi des Abeilles, dit Eugene, étoit aussi le symbole de Louis XII, Roi de France. Comme ce Prince, poursuivit Ariste, avoit beaucoup de bonté, & qu'il méritoit d'être appellé le Pere du peuple, non-seulement parce qu'il diminua les tailles de moitié, mais encore parce qu'il remit libéralement au peuple le présent que le Royaume a coutume de faire aux Rois à leur avénement à la Couronne : comme ce Prince, dis-je, avoit beaucoup de clémence & de bonté, il fut aimé tendrement de ses sujets, & sous son regne on fit pour lui une devise, dont le corps étoit le Roi des Abeilles, & l'ame :

Rex spicula nescit. (3)

Où vous devez remarquer qu'il y a de la différence entre la devise que porte un Prince, & celles qu'on fait pour lui en de certaines rencontres. La devise du

(1) De sa majesté seulement.
(2) Majestate tantùm armatus. *L.* 11, *cap.* 7.
(3) Le Roi n'a point d'aiguillon.

Roi des Abeilles fut faite pour Louis XII. La devise du Porc-épic est celle qu'il portoit dans ses drapeaux & sur ses médailles. L'autre fut faite peut-être, dit Eugene, à l'occasion de la fameuse réponse que fit ce grand Prince, lorsqu'étant sollicité de punir ceux qui lui avoient rendu de mauvais offices sous le regne de Charles VIII, & sur-tout Louis de la Trimouille, qui l'avoit pris prisonnier à la bataille de Saint-Aubin; il dit que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orléans.

Mais que dites-vous d'une autre devise que quelques Auteurs lui donnent, pour montrer qu'il a succédé à Charles VIII, mort sans enfans mâles? C'est la Constellation de la Coupe, avec ces paroles :

Inter eclipses exorior. (1)

Je dis, repartit Ariste, que ce n'est point là une devise, par la raison que les éclipses ne conviennent point à la Coupe céleste, & que le mot ne peut se vérifier de la figure, de quelque côté qu'on la regarde. Je dis de plus, que ces paroles, *inter eclipses exorior*, lesquelles sont gravées sur une médaille de François II, conviennent bien à ce Prince, qui, selon la remarque d'un

(1) Je me leve entre les éclipses.

ſavant Mathématicien, naquit dans une année où il y eut quatre éclipſes; (1) comme ſi la nature eût voulu marquer dès ſa naiſſance que ſa vie ſeroit courte, & qu'il ne monteroit ſur le Trône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-ſept ans, & ne regna que dix-ſept mois.

Alexandre de Médicis avoit un Rhinocéros :

No buelvo ſin vincer. (2)

Ces paroles ſont fondées ſur ce que diſent les Naturaliſtes & les Poëtes :

Rhinoceros nunquam victus ab hoſte redit :

l'Eléphant eſt l'ennemi du Rhinocéros.

Louis de Gonzague, ſurnommé le Rodomont, portoit un Scorpion :

Qui vivens lædit, morte medetur. (3)

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choſes comme elles me viennent.

Guillaume de Hénault, Comte d'Oſtrevant, fils aîné du Duc Albert de Baviere, portoit une Herſe dans un champ :

Evertit & æquat. (4)

(1) Anno Chriſti 1544, Eclipſes 4, natus Franciſcus II, Galliæ Rex, de quo dictum : *Inter Eclipſes exorior. Jacob. Grandamicus, Chronolog. Chriſt. part.* 3.

(2) Je ne retourne point ſans vaincre.

(3) Qui bleſſe étant vivant, guérit par ſon trépas.

(4) Elle abat, elle égale.

Il avoit cette devise l'an 1390, à la guerre contre les Sarrasins, devant la Ville de Maroc en Barbarie ; & il vouloit faire entendre que comme la herse abat & applanit les mottes de terre, il abattroit l'orgueil des Infideles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V, Marquis de Montferrat, avoit une Pyramide battue des flots & des vents au milieu de la mer :

Undique frustrà. (1)

François Sforce, premier Duc de Milan, avoit un chien assis sur ses pieds de derriere :

Quietum nemo impunè lacesset. (2)

Il prit cette devise après s'être mis en possession du Duché qui lui échut par succession du côté de sa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des devises ? Les Princesses & les Dames de la premiere qualité, ou d'un mérite extraordinaire, peuvent en porter, répondit Ariste. Je vous ai dit que celle de Catherine de Médicis étoit un Arc-en-ciel, avec ce mot :

Φῶς φέροι, ἠδὲ γαλήνην. (3)

Elle porta cette devise pendant la vie

(1) De tous côtés en vain.
(2) Personne impunément ne trouble son repos.
(3) Qu'il porte la lumiere & la tranquillité.

de Henri II; mais elle la quitta étant veuve, & elle prit des Cendres chaudes, ou, ſelon quelques Auteurs, de la Chaux vive d'où il ſortoit une grande fumée, à cauſe des eaux qui tomboient deſſus, avec ces paroles :

Ardorem extincta teſtantur vivere flamma: (1)

comme pour dire que ſes larmes faiſoient paroître l'amour qu'elle conſervoit pour ſon mari; & pour publier à tout le monde que ſon cœur étoit toujours ardent, quoique le feu qui l'avoit enflammée, fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, ſon mari mort.

Julie de Gonzague, Ducheſſe de Trayette & Comteſſe de Fondi, avoit une Amarante que les herboriſtes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce mot :

Non moritura. (2)

Elle prit cette deviſe après la mort de Veſpaſien Colonne, ſon mari, lorſque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit, dis-je, cette deviſe comme une marque publique, que ſa premiere amour ſeroit immortelle.

La merveille eſt que ſon mari étoit vieux; qu'elle étoit en la fleur de ſon

(1) L'ardeur y paroît vive après la flamme éteinte.
(2) Elle ne mourra pas.

âge, & dans une ſi grande réputation de beauté, que Soliman, Empereur des Turcs, eut envie de la voir. Il envoya pour cela Barberouſſe, Roi d'Alger & ſon Lieutenant-Général, avec une puiſſante armée juſqu'à Fondi, où elle faiſoit ſon ſéjour ordinaire : mais il ne réuſſit pas dans ſon deſſein ; car quoique Barberouſſe arrivât la nuit & prît la Ville d'aſſaut, la belle & chaſte Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fût avertie du malheur qui la menaçoit, ou qu'elle fût inſpirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nuds au premier bruit qu'elle entendit ; & pour ſauver ſon honneur, elle expoſa ſa vie à mille dangers.

Chrétienne de France, Ducheſſe de Savoie, portoit un Diamant avec ces paroles :

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne, Marquiſe de Peſquaire, un Rocher au milieu de la mer :

Conantia frangere frangit. (1)

Au reſte, vous jugez bien que puiſque les grandes Dames portent des deviſes, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent auſſi.

Dom Garcia de Tolede, Viceroi de Catalogne, avoit pour la ſienne une

[1] Il briſe ce qui fait effort pour le briſer.

Bouſſole tournée vers l'Etoile polaire :

Nunca otra. (1)

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ſes actions que la gloire de ſon Prince; ou plutôt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une ſeule perſonne, qui étoit, ſelon Ruſcelli, Victoire Colonne d'Aragon, ou, ſelon d'autres, la Comteſſe de Coliſan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée :

Exilio, non tranſilio, (2)

pour dire que quelque liberté qu'il prît, il ne vouloit point tranſgreſſer les Loix de Dieu.

Saint-Valier, pere de Diane de Poïtiers, Ducheſſe de Valentinois, avoit un Flambeau renverſé que la cire éteint en dégouttant :

Qui me alit, extinguit, (3)

pour marquer que l'amour le faiſoit vivre & mourir tout enſemble. Il porta cette deviſe à la journée où les Suiſſes furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Urſins, Comte de Piti-

[1] Jamais un autre.
[2] Je ſaute ſans paſſer les bornes.
[3] Qui me nourrit m'éteint.

lian & Généralissime de l'armée Vénitienne, avoit pour sa devise un Collier, comme en portent les dogues, tout hérissé de pointes :

Sauciat & defendit, (1)

pour déclarer qu'il traiteroit mal ceux qui attaqueroient la République, & qu'il la défendroit toujours, comme le collier défend le chien, & blesse le loup qui l'attaque.

Les Républiques, dit Eugene, peuvent porter des devises? Oui, repartit Ariste; & celle des Suisses pourroit prendre une Cavalle fougueuse sans mors & sans bride, avec ces paroles :

Dominum generosa recusat. (2)

Les grandes Maisons en portent aussi : témoin la devise des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ai parlé : témoin encore celle de la Maison de Montmorenci, qui est, comme vous savez, une Etoile fixe, avec ce mot Grec :

Απλανῶς, (3)

pour signifier que cette Maison a été toujours ferme dans la vraie Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Républiques & que

[1] Il blesse & défend.
[2] Elle ne peut souffrir de maître.
[3] Sans errer.

les Maiſons; ou, pour mieux dire, ils ont un droit particulier : car la Chevalerie & la deviſe ont une liaiſon eſſentielle. Mais par malheur, ajouta-t-il, ils ne ſe ſont guere ſervis de leur droit. Parmi plus de ſoixante Ordres Militaires dont les hiſtoires font mention, je n'en ſais que trois qui aient pris des deviſes, ou qui en aient pris de raiſonnables; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toiſon d'Or en Flandre, & celui de Saint-André ou du Chardon en Ecoſſe. Car ce ne ſont rien moins que des deviſes, que *Rubet enſis ſanguine Arabum*, (1) de l'Ordre de Saint-Jacques de l'épée en Eſpagne; *Honni ſoit celui qui mal y penſe*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre; *Deus exaltat humiles*, (2) de l'Ordre du Genet en France.

L'Ordre de l'Etoile avoit pour ſa deviſe une Etoile avec ces paroles :

Monſtrant Regibus aſtra viam. (3) Il fut inſtitué par Jean, fils aîné de Philippe de Valois. C'eſt lui qui reçut la Croix des mains du Pape Innocent à Avignon, & qui voulut bien être nommé Chef de l'armée Chrétienne contre

[1] Le fer rougit du ſang Arabe.
[2] Dieu releve les humbles.
[3] Les Aſtres conduiſent les Rois.

les Infideles. Il vouloit dire par ſa deviſe que les Rois, pour ne point s'égarer dans leur conduite, doivent ſuivre les lumieres de la Foi : ſon Etoile faiſoit alluſion à celle qui ſervit de guide aux Rois Mages.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, inſtitua à Bruges, l'an mil quatre cent trente, l'Ordre de la Toiſon d'Or, & lui donna ſa deviſe du Fuſil :

Antè ferit quàm flamma micet : (1)

auſſi le grand Collier de cet Ordre étoit composé de Fuſils entrelacés de cailloux étincelans.

La deviſe de l'Ordre de Saint-André ou du Chardon, étoit un chardon fort hériſſé & fort piquant, avec ce mot Ecoſſois :

In defens : (2)

c'eſt-à-dire, *pour ma défenſe ;* & cela ſignifie que les Chevaliers n'étoient armés que pour ſe défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jéſuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'ame de leur deviſe : *De ſymb. heroïc. l. 9.*

Nemo me impunè laceſſit. (3)

Mais apparemment ce mot n'eſt pas ſi ancien que l'Ordre, qui fut inſtitué

[1] Il frappe avant que la flamme paroiſſe.
[2] Pour ma défenſe.
[3] Nul ne m'attaque impunément.

vers l'an huit cent neuf par Achaïus, Roi d'Ecoſſe, après qu'il eut remporté la victoire ſur Althelſtain, Roi d'Angleterre, par le ſecours de ſaint André, dont il apperçut la Croix au Ciel avant que de donner la bataille. Il prit la deviſe du Chardon après avoir fait alliance avec Charlemagne; où vous devez remarquer en paſſant qu'il s'eſt fait des deviſes par les ſeules regles du bon ſens, avant qu'il ſe parlât de l'Art des deviſes.

Un Roi de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la ſienne un Chardon avec ces paroles?

Nul ne s'y frotte.

Oui, repartit Ariſte. Mais pour vous dire tout ce que je penſe ſur les Ordres de Chevalerie, ajouta-t-il en riant, je ne puis ſouffrir que les derniers Ordres de France manquent de deviſes. Je pardonne aux Chevaliers de la Couronne Royale, & même à ceux du double Croiſſant, de n'en avoir point: ils ſont bien plus anciens que la deviſe; & les temps où ils ont paru, ſe ſentoient un peu de la barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint-Michel & du Saint-Eſprit, qui ſont venus après la deviſe & dans un ſiecle aſſez poli, d'être ſemblables en cela aux Chevaliers de l'Eléphant en Danemarck,

de l'Ours en Suiſſe, du Dragon renverſé en Allemagne & en Boheme.

Comme les Italiens ſont de grands faiſeurs de deviſes, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie ſe ſont diſtingués par leurs deviſes.

Les uns n'en ont point, répondit Ariſte, comme l'Ordre de Saint-Maurice & de Saint-Lazare en Savoie, l'Ordre de Saint Etienne à Florence, & celui de Saint-George à Gênes. Les autres n'ont pour deviſe que des chiffres, ou quelques paroles peu ſpirituelles & aſſez mal rangées, comme l'Ordre du Lacs d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoie, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du précieux Sang de notre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantoue, ſur le Collier duquel eſt écrit: *Domine, probaſti*; (1) outre *Nihil hoc triſte recepto*, (2) qui eſt autour de l'ovale, laquelle pend au bout du Collier, & où ſont deux Anges tenant un Calice ſur lequel paroiſſent trois gouttes de ſang.

Tout cela eſt bien myſtérieux & bien dévot, dit Eugene. Je ne vois pas, repartit Ariſte, qu'il y ait beaucoup

[1] Seigneur, vous m'avez éprouvé.
[2] Nulle triſteſſe après l'avoir reçu.

de dévotion dans l'Ordre du Lacs d'Amour. Amédée V, surnommé le Comte Verd, l'institua en mémoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit lui avoit envoyé, & qui étoit fait des cheveux de cette Dame, tressés & cordonnés en Lacs d'Amour. Le Collier étoit composé de Roses d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes ensemble par un nœud ou lacs d'amour de soie, couleur de cheveux. Cela me semble un peu plus galant que dévot.

Le changement que fit à l'Ordre Amédée VII, premier Duc de Savoie, en a ôté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Lacs d'Amour, il voulut que l'Ordre prît le nom de l'Annonciade ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'Image au bout du Collier. Il changea aussi les lacs d'Amour de soie en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. il expliqua même ces lettres mystérieuses par ces paroles que portoit Amédée le Grand pour sa devise : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*.(1) C'est celui qui, après avoir assisté de ses forces & de sa personne les Chevaliers de Rhodes contre la puissance d'Ottoman, premier Empereur des Turcs, quitta les Armes an-

[1] Sa force a tenu Rhodes.

ciennes des Comtes de Savoie, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui ſont de gueules à la Croix d'argent.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariſte, que je ne me ſouvienne du Grand-Maître d'Aubuſſon, qui la défendit ſi bien contre l'armée de Mahomet II, que les Infideles furent contraints de lever le ſiege, & de ſe retirer en déſordre. Ce Héros Chrétien que j'eſtime plus que tous les Héros profanes, fit paroître en cette occaſion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora enſuite du chapeau de Cardinal. C'eſt de ce Cardinal Grand-Maître & du Vicomte de Monteil, ſon frere, qui ſe trouva au ſiege de Rhodes, & qui fit de ſon côté tout ce qu'un vaillant homme peut faire; c'eſt de l'un & de l'autre, dis-je, qu'on peut dire auſſi-bien que d'Amédée le Grand, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.*

Mais pour revenir aux Italiens, ajouta-t-il, ſi les Ordres d'Italie manquent de deviſes, en récompenſe les Académies de ce pays-là en ont d'aſſez bonnes. Je vous ai dit celle de la fameuſe Académie de Florence. Les *Humoriſti* de Rome ont une nuée qui ſe réſout

en pluie ſur la mer, avec ce mot :

Redit agmine dulci, (1)

pour exprimer que comme la nuée eſt formée de vapeurs qui s'élevent des eaux ſalées de la mer, leur Académie eſt compoſée de perſonnes qui ſe ſéparent du commun des hommes ; & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Académiciens ſe redonnent au public par pluſieurs ouvrages qu'ils compoſent.

Les *Intrepidi* de Ferrare ont une Preſſe d'Imprimerie :

Premat, dum imprimat : (2)

les *Aſſetati* de Naples, des Grappes de raiſin ſous le preſſoir :

Et coit omnis in unum : (3)

les *Accordati* de je ne ſais quelle Ville, un Livre de Muſique ouvert, avec des inſtrumens :

Diſcordia concors : (4)

les *Affilati*, deux couteaux que deux mains paſſent l'un ſur l'autre :

Acuimus, acuimur. (5)

Aréſi a pris la même figure, avec ce mot :

[1] Elle y revient avec douceur.
[2] Qu'elle preſſe, pourvu qu'elle imprime.
[3] Toutes en un.
[4] Diſſonance accordante.
[5] Nous aiguiſons, nous ſommes aiguiſés.

Alter ab altero, (1)

pour exprimer les offices mutuels que ſe rendent deux amis.

L'Académie que le Prince Maurice de Savoie a inſtituée ſous le nom de *Solinghi*, a une deviſe fort ſpirituelle : c'eſt un Miroir Conique ou Pyramidal, dans lequel divers griffonnemens qui ſont tracés ſur un plan, étant réfléchis, font paroître des caracteres diſtincts qui compoſent le mot de la deviſe :

Omnis in unum. (2)

Téſauro, qui eſt enchanté de cette deviſe, fait pluſieurs réflexions pour en découvrir toutes les beautés ; & il remarque entre autres choſes, que par une rencontre merveilleuſe la figure forme le mot, & que le mot forme la figure.

Au reſte, il ſied bien à des Aſſemblées ſavantes d'avoir une deviſe ingénieuſe, & je m'étonne que l'Académie Françoiſe n'en ait une digne d'elle. Je lui ſais bon gré de ne point avoir pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent ; l'affectation ne vaut rien en quoi que ce ſoit : mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre deviſe qu'une Couronne de Laurier avec ce mot :

[1] Ils ſe ſervent l'un l'autre.
[2] Tout en un.

A l'immortalité.

En Italie, non-ſeulement les Académies ont une deviſe, mais chaque Académicien a la ſienne avec un nom particulier, d'ordinaire aſſez extravagant, comme *Amartellato ſecreto*, *Frizzante intronato*, *Rugginoſo gelato*, *Armonico extravagante.*

Un *Humoriſte*, ſurnommé l'*Aggirato*, avoit une Roue de moulin dans l'eau :

Agit dum agitur, (1)

pour exprimer qu'il ne faiſoit aucun ouvrage, que quand il étoit animé de l'eſprit de l'Académie.

Un *intrépide* de Ferrare portoit un H avec ce mot :

Si cæteris addar, (2)

pour montrer que comme l'H ne fait rien, ſi elle n'eſt ajoutée aux autres lettres; ainſi il n'étoit capable de rien, étant ſéparé de l'Académie, dont la deviſe eſt une Preſſe d'Imprimerie, avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zéro, continua Eugene, le même à peu près que de l'H. Vous avez raiſon, dit Ariſte; & auſſi le zéro a été employé dans les deviſes. J'ai vu dans une Theſe de Mathématique, dédiée à Guillaume-Léopold,

[1] Elle agite, étant agitée.
(2) Si l'on m'ajoute aux autres.

Archiduc d'Autriche & Gouverneur des Pays-Bas, quatorze zéros après un I, avec ce mot :

Quod tantum valeamus, ab uno est, (1)

pour montrer que les Flamands tiroient toute leur gloire & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Académiciens, ajouta-t-il, vous ne devez pas douter que si les hommes de Lettres portent des devises, les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'aient droit d'en avoir.

Vous savez celle de M. de Champigny, qui exerça avec tant d'intégrité la Charge de premier Président & de Surintendant des Finances, sous le regne de Louis le Juste.

M. de Thou, aussi premier Président au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ses armes, avec ce mot :

Ut prosint aliis. (2)

Les Cavaliers de Sienne prirent autrefois des Abeilles qui aiguisoient leurs aiguillons, avec ces paroles :

Pro Rege exacuunt, (3)

pour marquer leur fidélité envers le Roi de France.

(1) Un seul nous fait tant valoir.
[2] Pour profiter aux autres.
[3] Elles l'aiguisent pour le Roi.

Les Gardes-du-Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charôt, ont des Abeilles autour de leur Roi :

Amore tuentur & armis. (1)

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui se jouent dans la tempête.

Pericula ludus. (2)

Je vous ai dit les devises de quelques Régimens : chaque compagnie porte dans son guidon ou dans son drapeau la devise de son Régiment. C'est là qu'une devise paroît dans son jour parmi l'or & la soie.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la sienne un feu qui commence à s'allumer :

Splendescam, da materiam. (3)

Les devises, dit Eugene, se mettent ailleurs que dans des guidons & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois sur les boucliers & sur les cottes d'armes, répondit Ariste ; & on les y met encore aux tournois & aux carrousels. Elles ont lieu dans les tapisseries ; & la Salamandre de François I, se voit dans plus d'une tapisserie à Fontainebleau.

[1] Les armes & l'amour lui servent de défense.
[2] Tous les périls ne sont pour eux qu'un jeu.
[3] Plus j'aurai de matiere, plus j'aurai d'éclat.

Les deviſes ſervent auſſi à orner les obéliſques, les pyramides, les baſes des ſtatues, les frontiſpices des maiſons, les galeries & les cabinets. Elles peuvent ſervir à l'embelliſſement de tous les lieux agréables, & tenir leur place juſques dans les caſcades & dans les grottes, comme nous voyons à Saint-Cloud dans la belle maiſon de Monſieur. On pourroit en mettre ſur un carroſſe magnifique, & ſur des chaiſes fort propres. La Reine Marguerite dit dans ſes *Mémoires*, en parlant de ſon voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une litiere faite à piliers doublés de velours incarnadin d'Eſpagne en broderie d'or & de ſoie nuée à deviſe*; que *cette litiere étoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à deviſe, y ayant, ou à la doublure, ou aux vitres quarante deviſes toutes différentes, avec les mots en Eſpagnol & en Italien ſur le Soleil & ſes effets.* *Liv. 2.*

Le vaiſſeau que nous avons vu dans le Port, avec la deviſe du Roi, dit Eugene, me fait juger que les deviſes ont bonne grace ſur les navires. Oui ſans doute, répondit Ariſte; & ſi l'on ſuivoit les idées d'un brave fort ſavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre, & qui a ſignalé ſon cou-

rage & ſon eſprit en mille rencontres, les navires de France ſeroient mieux ornés qu'ils ne le ſont pour l'ordinaire. Le deſſein qu'il a fait de la pouppe d'une Galere nommée la *Prudente*, eſt le plus beau & le plus ingénieux du monde. Le Serpent, comme le ſymbole naturel de la prudence, y regne par-tout & ſert de corps aux deviſes: en voici trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un ſens que vous n'aurez pas de peine à deviner, quelque fin qu'il ſoit.

La premiere eſt le Dragon du jardin des Heſpérides, marqué par une branche chargée de pommes d'or:

Vigilat qui cuſtodit. (1)

La ſeconde eſt un Serpent qui paſſe par des rochers & par des broſſailles:

Nil ſiſtit euntem. (2)

La troiſieme eſt un Serpent qui entre dans une haie en gliſſant:

Quanto men s'inalza, più s'inoltra. (3)

Mais c'eſt particuliérement ſur les médailles, ſur les jetons & ſur les cachets qu'on met des deviſes. L'an 1598 un Hériſſon fut gravé ſur une médaille, avec ce mot:

[1] Celui qui les garde veille.
[2] Rien ne l'arrête.
[3] Moins il s'éleve, & plus il entre avant.

Undique tutus : (1)

lorſqu'Henri le Grand aſſiégeant Amiens prit toutes ſes furetés contre le ſecours des Eſpagnols.

La *France Métallique* eſt pleine de deviſes qui ont été gravées ſur des médailles. On en grave tous les ans ſur les jetons du Roi & de la Reine ; & il y a même un fonds aſſigné pour ceux qui font ces deviſes. Le Tréſor Royal a ſur ſes jetons un Réſervoir, avec ces paroles :

Servat & effundit. (2)

Les deviſes qu'on fait pour des cachets, doivent avoir des figures ſimples & des mots courts, afin qu'elles puiſſent être gravées ſans confuſion dans un ſi petit eſpace ; comme le Mont Gibel en feu :

Mas dentro, (3)

ou

Cauſa latet ; (4)

Un cadran au Soleil :

Nihil ſine te. (5)

J'ai vu depuis peu ſur un cachet, un Serpent coupé en deux, avec ces paroles alentour :

[1] De tous côtés en ſûreté.
[2] Il les garde & répand.
[3] Plus au-dedans.
[4] La cauſe en eſt cachée.
[5] Je ne ſuis rien ſans vous.

Se rejoindre ou mourir.

Les Naturaliſtes remarquent que le Serpent étant coupé, ſe rejoint quelquefois, & que ſans cela il meurt bientôt.

Deux amis ſéparés l'un de l'autre, ont mis ſur leurs cachets deux Palmiers ſéparés par un ruiſſeau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre :

Jungit amor, (1)

Mais vous devez remarquer en paſſant que la deviſe qu'une perſonne met ſur ſon cachet ne doit point être fanfaronne, ni hautaine ; elle ne doit pas même contenir aucune louange directe ; car il ne ſied bien à perſonne de ſe louer ſoi-même. Il faut donc que ces ſortes de deviſes expriment les ſentimens que nous avons pour les autres, ou qu'elles marquent quelque noble inclination de notre ame, mais d'une maniere modeſte. L'exemple d'un célebre Magiſtrat peut en cela ſervir de modele. Il a fait graver ſur ſon cachet un Croiſſant tiré de ſes armes, avec ces paroles :

Creſcam ut proſim. (2)

Ce ſentiment eſt généreux & modeſte tout enſemble : il n'y a rien de

[1] L'amour les joint.
[2] Que je croiſſe, afin d'être utile.

plus généreux que d'employer ſa grandeur à faire du bien ; mais il n'y a rien de plus modeſte que de ne vouloir être grand que pour faire du bien. Les paroles de la deviſe conviennent au Croiſſant, qui fait plus de bien à la nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à meſure qu'il croît. Elles conviennent auſſi à celui qui la porte : ſon caractere eſt un caractere bienfaiſant ; & s'il croiſſoit en dignité & en richeſſes, il répandroit des graces avec abondance ſur tout le monde.

En vérité, dit Eugene, on apprend dans la deviſe beaucoup plus que je ne penſois. J'avois preſque cru juſqu'à cette heure que ce n'étoit qu'une bagatelle : mais, mon Dieu, que de beautés ! que de choſes dans cette ſorte de bagatelle ! J'y trouve l'hiſtoire naturelle avec l'hiſtoire héroïque, les beaux arts & les belles langues, la poéſie, la politique & la morale.

C'eſt effectivement une ſcience admirable, dit Ariſte. Un Auteur Italien l'a appellée la Philoſophie des Gentilshommes, *Una Filoſofia del Cavalier*. Pour moi je l'appelle la ſcience de la Cour, & je la diſtingue fort des autres. Les lices où ſe font les courſes de bague & les carrouſels, ſont les Aca-

Scipione Ammirato.

démies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquérans, sont les maîtres qui l'enseignent.

Au reste, cette science a mille choses qui attirent la curiosité, & n'a rien qui rebute l'esprit comme les autres. Chaque science a un objet particulier où elle s'arrête. La Physique considere le corps naturel; l'Astrologie contemple les astres; l'Histoire s'attache aux grands événemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne passent point. Cependant étant limitées comme elles sont, elles ne laissent pas d'être longues à apprendre : la vie est trop courte pour en bien savoir une seule; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'est pas seulement longue & vaste; mais elle est aussi raboteuse & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultés à dévorer dans les sciences les plus aisées : les commencemens en sont toujours difficiles; & si les fruits en sont doux, les racines en sont ameres.

La devise n'a rien de tout cela; au lieu d'être bornée comme les autres, elle a une étendue presque infinie. Les objets de toutes les sciences & de tous les arts sont en quelque façon de son

reſſort; les ouvrages de tous les bons Auteurs en ſont auſſi. Cependant elle eſt courte, parce qu'elle ne prend que la fin des choſes : elle choiſit ce qu'il y a de plus rare dans la nature, de plus précieux dans les arts, de plus remarquable dans l'hiſtoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainſi bien loin de charger l'eſprit de beaucoup de matieres, & de lui donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'eſſences : elle fait à peu près pour l'eſprit ce que font pour le corps ces médecins habiles qui ont des voies abrégées pour guérir les maladies, qui ſavent excellemment l'art de diſtiller les minéraux & les ſimples, & qui donnent tous leurs remedes en grains & en gouttes. Elle imite auſſi la nature qui a trouvé le ſecret de renfermer de grandes merveilles en de petites choſes. (1) Car les deviſes ſont des abrégés, auſſi-bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde; (2) elles ont de même que les principes & les ſemences beaucoup de vertu

[1] In arctum coacta rerum naturæ majeſtas. *Plin. lib.* 37, *Proœm.*

(2) Αἱ γὰρ ἀρχαὶ μεγέθει οὖσαι μικραὶ τῇ δυνάμει μεγάλαι. *Ariſt. de Generat. Animal. l.* 3, *c.* 7.

& peu de corps; c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de ſens en peu d'eſpace, & qu'elles réduiſent, pour ainſi parler, en petit volume les ſciences & les livres; comme on réduit une groſſe ſomme en peu d'eſpeces, & un tréſor en une pierre précieuſe.

La ſcience des deviſes eſt encore courte, parce qu'elle inſtruit en un moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une vue ſimple, mais une vue éclairée & pénétrante, eſt toute la lecture & toute la méditation qu'elle demande. Enfin, c'eſt une ſcience qu'on apprend avec plaiſir : au lieu d'épines ce ne ſont que fleurs; c'eſt moins une étude qu'un divertiſſement & un jeu; & c'eſt proprement dans cette étude divertiſſante & enjouée que s'accomplit à la lettre le précepte d'un Philoſophe très-raiſonnable, *philoſophando nugari, & nugando philoſophari.*

Tout ce qui entre dans la compoſition de la deviſe contribue à cela parfaitement. Les figures réjouiſſent la vue par leur diverſité & par leurs couleurs. Les mots qui animent les figures, étant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadence agréable qui flatte l'oreille : comme ils ſont ſubtils, ils éveil-

lent l'eſprit, ils le ſurprennent & ils le touchent; mais comme ils ſont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainſi la ſcience des deviſes emprunte les beautés de la peinture & les charmes de la poéſie, pour plaire davantage, & pour inſtruire plus agréablement : ſi bien que les deviſes, à les regarder de près, ſont des peintures animées de l'eſprit des Muſes; des peintures qui parlent & qui font ſouvent de grands diſcours en un mot. Quelqu'un a dit que les tableaux étoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons ſont les livres des ſavans, je dis des ſavans délicats que le college n'a point gâtés, & que le monde a polis.

Il ne ſe peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene; & pour moi, ſi j'avois à inſtruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la deviſe. Je ferois peindre toutes les deviſes que les Princes ont portées, & celles qui ont été faites pour eux en diverſes rencontres. J'y ajouterois les deviſes des grands hommes, non-ſeulement pour les faire connoître tous au jeune Prince, mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des deviſes ſur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de

Dieu, qu'à l'égard de ſes ſujets & de ſoi-même : par les unes & par les autres il apprendroit aiſément & avec plaiſir, non-ſeulement la morale & la politique, mais encore l'Hiſtoire héroïque & l'Hiſtoire naturelle.

Mais la deviſe nous fait oublier la pêche, interrompit Ariſte en riant : nous ne ſongeons pas qu'il eſt temps de nous approcher du port, ſi nous voulons voir pêcher cette nuit : les pêcheurs pourroient bien ne pas nous attendre. Après ces paroles, ils s'avancerent vers le port ; & y étant arrivés, ils ſe mirent dans une barque qui étoit prête d'en ſortir. Ils eurent pendant quelques heures le divertiſſement & la fatigue de la pêche ; car ce n'eſt pas un plaiſir tout pur que de paſſer la nuit ſur la mer dans une barque incommode. Au retour de la pêche, Ariſte trouva des lettres, ou plutôt des ordres qui le rappelloient en France : de ſorte qu'il fut contraint de partir bruſquement, & de dire adieu à ſon ami & à la mer, dans un temps où il penſoit jouir de l'un & de l'autre.

FIN.



TABLE

DES MATIERES,

Selon l'ordre des Entretiens.

LA MER.

POurquoi on ne ſe laſſe point de voir la Mer, *pages* 2, 3, 4.
Si la Mer eſt plus belle quand elle eſt agitée, que quand elle eſt calme, 5, 6, 7, 8.
L'origine & les avantages de la navigation, 9.
Des coquilles qui ſe trouvent au bord de la Mer, 10, 11.
Du flux & reflux de la Mer, 12, 13.
Différentes opinions des Philoſophes ſur ce ſujet, 13, 14, 15, 16 *& ſuiv.*
L'hiſtoire du flux & du reflux eſt inexplicable, 20, 21 *& ſuiv.*
Odeur de la Mer, 18.
Si la Mer eſt un animal, 18, 19.
La Mer eſt l'image de Dieu, 25, 26.
La Mer eſt l'image du monde, 26, 27.
La Mer donne exemple de modération à l'homme, en ne paſſant point ſes bornes, 29.
Paroles écrites ſur le ſable, 30.
L'eau de la Mer douce au fond & ſalée au-deſſus, 30, 31.

Pourquoi l'eau de la Mer eſt ſalée, 31, 32.
La Mer eſt le théâtre de la Puiſſance divine, 32, 33.
Des animaux qui ſont dans la Mer, 33, 34.
Des plantes qui naiſſent dans la Mer, 34.
Propriétés admirables des poiſſons, 35.
Les Sirenes ne ſont pas de pures fables, 35, 36.
Des Dauphins, 36, 37.
Des Perles, 37, 38.
Du Corail, 38, 39, 40.
De l'Ambre gris, 40, 41.
Si la Mer eſt utile ou pernicieuſe à l'homme, 42, 43.

LA LANGUE FRANÇOISE.

LEs Truchemens ne ſervent pas beaucoup, 44, 45.
Poſtel, renommé par la connoiſſance des langues, 46.
La Langue Françoiſe eſt répandue par-tout, 47, 48.
Elle eſt noble & agréable, 48 *& ſuiv.*
La Langue Eſpagnole a plus de faſte que de majeſté, 49 *& ſuiv.*
Son caractere, 57, 58 *& ſuiv.*
La Langue Italienne eſt enjouée, 52, 53.
Son caractere, 59, 60.
La Langue Françoiſe n'aime point les diminutifs & les rimes, 54, 55.
Elle n'aime point les hyperboles & les métaphores hardies, 61, 62.
Elle n'a point de ſuperlatifs, 61
Elle eſt naturelle, 56, 57, 68 *& ſuiv*
Elle eſt naturelle juſques dans la Poéſie, 63 64
Elle ne peut ſouffrir l'affectation, 64, 65

Elle ne se plaît point à la composition des mots, 66, 67.
Elle n'aime point ce qu'on appelle Phrases, 67.
Elle aime fort la clarté & la netteté dans le style, 71, 72.
Elle aime la briéveté, 72, 73 & *suiv.*
Le génie des langues est conforme au génie des peuples, 73, 74.
L'estime que Charles-Quint faisoit de la Langue Françoise, 75, 76 & *suiv.*
Vision d'un Espagnol sur la langue, 76.
La Langue Françoise n'a rien de la rudesse des langues du Nord, 77.
Elle n'a rien de la mollesse de la Langue Italienne, 79.
Elle ne souffre rien qui blesse la pudeur, 79, 80.
En quoi elle est semblable à la Langue Latine, 81, 82.
Elle est capable de toutes choses, 84.
Le sentiment qu'avoit Erasme de la Langue Françoise, 84, 85.
Si elle est riche ou pauvre, 85, 86 & *suiv.*
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie, 92, 93, 94.
Mots nouveaux & phrases nouvelles qui sont présentement en usage, 95, 96 & *suiv.*
La Langue Françoise est riche en traductions & en toutes sortes de livres, 120, 121.
Si elle est changeante, 124.
En quoi elle ne change point, 125.
Les divers changemens de la Langue Françoise, depuis sa naissance jusques à sa perfection, 125, 126 & *suiv.*
C'est le propre des langues de changer, 126, 127.

Pourquoi la Langue Françoiſe n'a pas été ſi-tôt faite que les autres, 135, 136.
Si elle demeurera toujours dans l'état où elle eſt, 143, 144.
Quelles ont été les cauſes de la décadence de la langue Latine, 144, 145.
Conjectures ſur les changemens qui peuvent arriver à la Langue Françoiſe, 145, 146.
Ce qu'il faut faire pour bien la ſavoir, 149, 150.
Livres bien écrits en notre langue, 150, 151.
Doutes ſur un livre eſtimé, 156 *& ſuiv.*
Il eſt difficile de bien parler François, 171, 172.
Il faut avoir un beau génie pour ſavoir parfaitement la Langue Françoiſe, 174, 175.
Le Roi la ſait parfaitement, 177.

LE SECRET.

S'Il eſt difficile de garder un ſecret, 178, 179.
Quel crime c'eſt que de violer un ſecret, 180.
Pourquoi la plupart des hommes ne ſont point ſecrets, 181.
Peu de femmes ſecretes, 182.
Quelques femmes fort ſecretes, 183, 184.
C'eſt une grande vertu que d'être ſecret, & c'eſt un grand défaut que de ne point l'être, 185, 186.
Le ſecret eſt néceſſaire aux Princes, 187 *& ſuiv.*
Les ſecrets d'Etat doivent être gardés inviolablement, 189 *& ſuiv.*
Peines ordonnées contre ceux qui violent les ſecrets, 191, 192.

Le secret est l'ame des grandes affaires, 193, 194.
Le secret bien gardé dans la République de Venise, 192, 193.
La grande révolution de Portugal fut l'ouvrage du secret, 194 *& suiv.*
Histoire plaisante touchant le secret, 197, 198.
Le secret doit se garder particuliérement dans les affaires de la guerre, 198, 199.
Exemples de grands Capitaines qui ont été fort secrets, 202 *& suiv.*
S'il faut dire tous ses secrets à ses amis, 203.
L'art de garder un secret, 202, 203, 216.
Il ne faut pas faire mystere de tout, 213.
Il ne suffit pas de ne point parler pour bien garder un secret, 214, 215.
Le vin & le secret incompatibles, 216.

LE BEL ESPRIT.

RÉputation de bel esprit fort commune, & souvent mal fondée, 218, 219.
Bel esprit décrié, 219, 220.
En quoi consiste le véritable bel esprit, 220 *& suiv.*
Le bel esprit & l'esprit fort ne sont point différens, 221, 222.
Ce que c'est que la délicatesse de l'esprit, 223 *& suiv.*
Si la fécondité est une marque de bel esprit, 226, 227.
Caractere du Cavalier Marin, 226, 227.
Caractere du Tasse, 227.
Un bel esprit ne doit point voler les pensées des autres, 228, 229.

Comment il doit ſe ſervir de ſes lectures, 229.
La modeſtie ſied bien aux beaux eſprits, 235, 236.
Le portrait de certains eſprits à qui cette qualité manque, 235.
D'où viennent les qualités qui font le bel eſprit, 236 *& ſuiv.*
Si la beauté de l'eſprit eſt un effet de la perfection des corps ou de celle des ames, 239 *& ſuiv.*
La Nature ne fait pas toute ſeule un bel eſprit, 241, 242.
Trois eſpeces de bel eſprit, 242, 243.
Si l'eſprit de converſation, l'eſprit d'affaires, l'eſprit de ſcience peuvent ſe rencontrer enſemble, 244, 245, 246.
Le vrai bel eſprit eſt univerſel, 246, 247.
Portrait d'un bel eſprit deſtiné au gouvernement d'un Etat, 249 *& ſuiv.*
Si le bel eſprit eſt de tous les pays, 252 *& ſ.*
S'il eſt de tous les ſiecles, 255, 256.
D'où vient qu'il y a plus d'eſprit dans un ſiecle que dans un autre, 256 *& ſuiv.*
Portrait de l'eſprit de M. le Comte de Saint-Paul, 261 *& ſuiv.*
Si une femme peut être un bel eſprit, 263, 264.
Exemples de femmes qui ont été de beaux eſprits, 263, 264, 265.

LE JE NE SAIS QUOI.

Effets du je ne ſais quoi qu'on ſent pour une perſonne, 268, 269.
Ce que c'eſt que ce je ne ſais quoi, 269.
Autre je ne ſais quoi viſible & agréable, 270.

On ne peut pas dire ce que c'eſt, 270 & *ſuiv.*
En quoi conſiſte le myſtere du je ne ſais quoi, 273.
Il n'eſt connu que par ſes effets, 275.
La nature du je ne ſais quoi eſt d'être caché & inconcevable, 274, 275.
Le je ne ſais quoi eſt fort en uſage parmi certaines nations, 275 & *ſuiv.*
On ne peut peindre le je ne ſais quoi, 278.
Il y a un je ne ſais quoi déſagréable. Quels ſont ſes effets, 279, 280.
Ces deux je ne ſais quoi ſont les fondemens de la ſympathie & de l'antipathie, 280, 281.
Le je ne ſais quoi ſe trouve par-tout, 281 & *ſuiv.*

LES DEVISES.

CE que c'eſt que la deviſe, 290, 291.
La deviſe demande une figure & des paroles, 291, 292 & *ſuiv.*
Pourquoi la figure de la deviſe s'appelle corps, & le mot ame, 295, 296.
Conditions des figures qui entrent dans la compoſition de la deviſe, 296.
Les figures doivent être naturelles, & non pas chimériques, 297, 298.
La deviſe ne ſouffre point d'allégorie, 299.
Le corps humain n'entre point dans la deviſe, 299.
Les corps fabuleux ſont reçus dans la deviſe, 301.
Les Dieux de la fable ne doivent point y être admis, non plus que les démons, 302, 303.
Les différences qu'il y a entre la deviſe &

l'emblême, 301, 302, 303, 325, 356, 382, 410.
Comment les portraits & les ſtatues entrent dans la deviſe, 303.
Si la main peut ſervir de figure dans la deviſe. Sentiment d'Aréſi & d'un ſavant homme ſur ce ſujet, 304, 305.
Les vrais corps de la deviſe ſe prennent de la Nature & des Arts, 306, 307.
Les propriétés ſur leſquelles on fonde la deviſe, doivent être réelles, ou en elles-mêmes, ou dans l'opinion des hommes, 308.
Les corps de la deviſe doivent être nobles & agréables, 309.
Ce qui leur donne le plus de grace, 311.
Ils doivent être connus, 312, 313.
Pourquoi les ſerpens entrent dans la deviſe, 309.
Si les deviſes qui n'ont pour corps qu'un cartouche ſans figure, ſont légitimes, 313, 314.
Il doit y avoir de l'unité dans les figures de la deviſe, 315, 316.
Quel doit être le champ & le cartouche de la deviſe, 317, 318.
Le mot de la deviſe doit être proportionné à la figure, 318, 319.
Il ne doit point dire ce que la figure fait voir, 318 *& ſuiv.*
Il ne doit point avoir un ſens achevé, 323, 324.
Il doit laiſſer quelque choſe à deviner, 325.
Il doit être court, 327.
Si le mot de la deviſe doit être un bout de vers, 328.
S'il doit être tiré d'un Poëte, 330.

Le mot de la deviſe doit être vrai, 330, 331.
Il doit convenir à la figure & à la choſe figurée, 331, 332, 341, 342.
Quels doivent être les vers qui accompagnent les deviſes, 339, 340.
Le mot de la deviſe ne doit point être métaphorique, 348.
L'antitheſe a bonne grace dans le mot de la deviſe, 352, 353.
En quelle langue doit être le mot de la deviſe, 352.
Quelle doit être la penſée de la deviſe, 356, 357.
Les deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre, 360.
En quoi conſiſte le merveilleux de la deviſe, 362, 363.
Les deviſes, pour être parfaites, doivent être appropriées aux perſonnes, en marquant leur nom & leurs armes, 367, 368.
La deviſe eſt un ouvrage fort ingénieux & fort agréable, 376, 377.
Différentes eſpeces de deviſes, 3 8, 379.
Si les deviſes ſatyriques ſont des deviſes légitimes, 379.
Deviſes généalogiques, 314, 315, 316, 317, 391.
Deviſes fameuſes examinées, 348, 349, 361.
Deviſes héroïques, 378, 383, 384, 399, 400, 401.
Deviſes ſatyriques, 379, 380.
Deviſes paſſionnées, 378, 400, 401.
Deviſes morales, 382, 383, 404, 405.
Deviſes politiques, 382, 383, 404, 405, 406.

Deviſes chrétiennes, 371, 372, 382, 398, 399, 406, 407.
Si la ſcience des deviſes eſt ancienne, 410, 411.
Les occaſions où l'on fait d'ordinaire des deviſes, 412, 413.
Il n'y a rien qu'on ne puiſſe exprimer en deviſes, 429, 430.
Quelles perſonnes ont droit de porter une deviſe, 435, 436.
Les Ordres de Chevalerie devroient tous en avoir une, 445, 446.
Chaque Académie a ſa deviſe en Italie, 451, 452.
Chaque Académicien a auſſi la ſienne, 454, 455.
Où les deviſes ſe mettent d'ordinaire, 456 & *ſuiv.*
Quelles doivent être les deviſes qu'on fait graver ſur les cachets dont on ſe ſert, 459, 460.
La ſcience des deviſes eſt différente des autres ſciences, 461 & *ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, trois Livres, l'un intitulé : *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*; l'autre, *Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*; & le dernier, *Penſées ingénieuſes des Anciens & des Modernes*; & j'ai cru que la réimpreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris, ce 29 Juillet 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GUILLAUME-NICOLAS DESPREZ, notre Imprimeur ordinaire & Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, *Sentimens de Cléante, par le P. Bouhours*; *Nouveau Traité de Diplomatique*; *Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*; *Penſées ingénieuſes des Anciens*; *Dictionnaire des Rimes, par Riche-*

let; Description des Châteaux & Parcs de Versailles & de Marli; Relation de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trape; Histoire des Superstitions; Explication des cérémonies de la Messe; Discours sur la Comédie, par le P. le Brun; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *neuf années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression

desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele, sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles, ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à

Fontainebleau, le dix-huitieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-huit, & de notre Regne le trente-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 358, fol. 237, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 25 Novembre 1749. LE GRAS, *Syndic.*





